





UNIVERSITÄTS- und LANDESBIBLIOTHEK SACHSEN-ANHALT

Die in dieser Form  
gebundene Schrift  
ist ein Nachdruck  
des Originals  
aus dem Jahre 1711



MEMOIRES

DU

MARQUIS DE \*\*\*

*TOME VII.*

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE

TOME VII



MEMOIRES  
ET

AVANTURES  
D'UN HOMME  
DE QUALITÉ,  
Qui s'est retiré du monde.

TOME SEPTIEME.



*Suivant la Copie de PARIS,*

---

Chés EMANUEL TOURNEISEN,  
M DCC LXVI.

MEMOIRS

ET

AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITE

Qui s'est vué de monde

TOUR EN FRANCE



1711

UNIVERSITÄTS- UND LANDESBIBLIOTHEK  
SACHSEN-ANHALT  
MAGDEBURG





HISTOIRE  
DU CHEVALIER  
DES GRIEUX,  
ET DE  
MANON LESCAUT.

---

*AVIS DE L'AUTEUR.*

**Q**uoique j'eusse pû in-  
ferer dans mes Me-  
moires les aventures  
du malheureux Che-  
valier Des Grieux, il  
m'a semblé, que n'y ayant point  
un rapport nécessaire, le Lecteur  
trouveroit plus de satisfaction à  
les voir ici séparément. Un récit  
de cette longueur auroit inter-

*TOM. VII.*

A

rompu



rompu trop long-tems le fil de ma propre histoire. Tout éloigné que je suis de prétendre dans cet ouvrage à la qualité d'écrivain exact, je n'ignore point qu'une narration doit être quelque-fois déchargée de quantité de circonstances, qui la rendroient pesante & embarrassée. C'est le précepte d'Horace :

*Ut jam nunc dicat jam nunc debentia  
dici,*

*Pleraque differat ac presens in tempus  
omittat.*

Il n'est pas même besoin d'une si grave autorité pour prouver une vérité si simple, car le bon sens est la première source de ces sortes de règles. Si le Public a trouvé quelque chose d'agréable, & d'intéressant dans l'histoire de ma vie, j'ose lui promettre, qu'il ne sera point mal satisfait de cet-

te addition. Il verra dans la conduite de Mr. Des Grieux un exemple terrible de la force des passions. J'ai à peindre un jeune homme aveugle, qui refuse d'être heureux pour se précipiter volontairement dans les dernières infortunes ; qui avec toutes les qualités, dont se forme le plus brillant mérite, préfère par choix une vie obscure & vagabonde à tous les avantages de la fortune, & de la nature ; qui prévoit ses malheurs sans vouloir les éviter ; qui les sent & qui en est accablé, sans profiter des remèdes qu'on lui présente sans cesse, & qui peuvent à tous momens les finir ; enfin un caractère ambigu, un mélange de vertus & de vices : un contraste perpétuel de bons sentimens & d'actions mauvaises. Tel est le fond du tableau que je vais présenter aux yeux de mes lecteurs. Les person-

nes de bon sens ne regarderont point un ouvrage de cette nature comme un amusement inutile. Outre le plaisir d'une lecture agréable, on y trouvera peu d'événemens qui ne puissent servir à l'instruction des mœurs, & c'est rendre à mon avis un service considérable au Public que de l'instruire en le divertissant.

On s'étonne quelque - fois, en réfléchissant sur les préceptes de la Morale, de les voir tout à la fois estimés & négligés, & l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien & de perfection, dont il s'éloigne continuellement dans la pratique. Si par exemple les personnes d'un certain ordre d'esprit & de politesse veulent examiner, quelle est la matière la plus commune de leurs conversations, ou même

me de leurs rêveries solitaires, il leur sera aisé de remarquer, qu'elles tournent presque toujours sur quelques considérations morales. Les plus doux momens de la vie pour les gens d'un certain goût sont ceux qu'ils passent ou seuls, ou avec un ami, à s'entretenir à cœur ouvert des charmes de la vertu, des douceurs de l'amitié, des moïens d'arriver au bonheur, des foibleffes de la nature qui nous en éloignent, & des remédes qui peuvent les guérir. Horace & Boileau marquent cet entretien comme un des plus beaux traits, dont ils composent l'image d'une vie heureuse. Comment arrive-t-il donc qu'on tombe ensuite si aisément de ces hautes speculations, & qu'on se retrouve si-tôt au niveau du commun des hommes? Je suis trompé, si la raison, que j'en

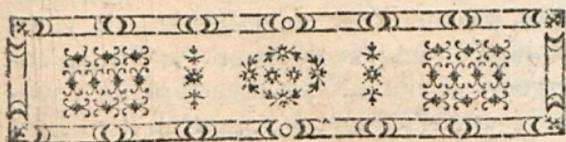
apporteraï ici, n'explique bien cette contradiction de nos idées & de nôtre conduite; c'est que tous les préceptes de la Morale n'étant que des principes vagues & généraux, il est très-difficile d'en faire une application particulière au détail des mœurs & des actions. Mettons la chose dans un exemple. Les ames bien nées sentent que la douceur & l'humanité sont des vertus aimables, & elles sont portées d'inclination à la pratiquer: mais sont-elles au moment de l'exercice? elles demeurent souvent suspenduës. En est-ce réellement l'occasion? fait-on bien quelle en doit être la mesure? Ne se trompe-t-on point sur l'objet? Cent pareilles difficultés arrêtent. On craint de devenir duppe en voulant être bienfaisant & liberal, de passer pour foible en paroissant trop tendre & trop

trop sensible ; en un mot , d'exceder ou de ne pas remplir assés des devoirs qui sont renfermés d'une manière trop obscure dans les notions générales d'humanité & de douceur. Dans cette incertitude , il n'y a que l'expérience ou l'exemple qui puisse déterminer raisonnablement le penchant du cœur. Or l'expérience n'est point un avantage qu'il soit libre à tout le monde de se donner ; elle dépend des situations différentes où l'on se trouve placé par la fortune. Il ne reste donc que l'exemple , qui puisse servir de règle à quantité de personnes dans l'exercice de la vertu. C'est précisément pour cette sorte de lecteurs que des ouvrages tels que celui-ci peuvent être d'une utilité extrême , j'entens lorsqu'ils sont écrits par une personne d'honneur & de bon sens. Chaque

fait qu'on y rapporte est un degré de lumière & une instruction qui supplée à l'expérience; chaque aventure est un modèle d'après lequel on peut se former; il n'y manque que d'être ajusté aux circonstances où l'on se trouve. L'ouvrage tout entier est un traité de morale réduit agréablement en exercice.

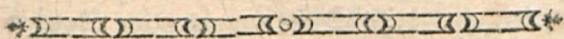
Un lecteur sévère s'offensera peut-être de me voir reprendre la plume à mon âge, pour écrire des aventures de fortune & d'amour; mais si la réflexion que je viens de faire est juste, elle me justifie; si elle est fautive, mon erreur fera du moins mon excuse.

ME-



# MEMOIRES

D'UN HOMME DE QUALITÉ  
qui s'est retiré du monde.



## HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX, ET DE MANON LESCAUT.

---

### LIVRE PREMIER.

**J**E suis obligé de faire remonter mon Lecteur au tems de ma vie, où je rencontraï pour la première fois le Chevalier des Grioux. Ce fut environ cinq ou six mois avant mon depart pour l'Espagne. Quoique je for-

tisse rarement de ma solitude, la complaisance que j'avois pour ma fille m'engageoit quelque-fois à divers petits voyages, que j'abrégeois autant qu'il m'étoit possible. Je revenois un jour de Rouen, où elle m'avoit prié d'aller solliciter une affaire qui pendoit au Parlement, pour la succession de quelques terres, auxquelles elle prétendoit du côté de mon grand-père maternel. Ayant repris mon chemin par Evreux, où je couchai la première nuit, j'arrivai le lendemain pour dîner à Passy, qui en est éloigné de cinq ou six lieues. Je fus surpris en entrant dans ce Bourg d'y voir tous les habitans en allarme. Ils se précipitoient de leurs maisons pour courir en foule à la porte d'un mauvais cabaret, au-devant duquel étoient deux chariots couverts. Les chevaux qui étoient encore attelés, & qui paroissoient tout fumans de fatigue & de chaleur, marquoient que ces deux voitures ne faisoient qu'arriver. Je m'arrêtai un moment, pour m'informer d'où venoit l'émotion; mais je tirai peu d'éclaircissement d'une populace curieuse, qui ne faisoit nulle attention à mes demandes, & qui s'avançoit toujours vers le cabaret, en se poussant avec beaucoup de confusion. Enfin un Archer revêtu d'une bandoulière & le mousquet sur l'épaule, ayant paru  
à la

à la porte, je lui fis signe de la main de venir à moi. Je le priai de m'apprendre le sujet de ce tumulte. Ce n'est rien, Monsieur, me dit-il, c'est une douzaine de filles de joye que je conduis avec mes compagnons jusqu'au Havre de Grace, où nous les ferons embarquer pour l'Amérique. Il y en a quelques-unes de jolies, & c'est apparemment ce qui excite la curiosité de ces bons Païsans. J'aurois passé outre après cette explication, si je n'eusse été arrêté par les exclamations d'une vieille femme, qui sortit du cabaret en joignant les mains, & en criant que c'étoit une chose barbare, une chose qui faisoit horreur & compassion. De quoi s'agit-il donc, lui dis-je? Ah! Monsieur, entrés, répondit-elle, & voyés, si ce spectacle n'est pas capable de fendre le cœur. La curiosité me fit descendre de mon cheval, que je laissai à mon valet, & étant entré avec peine en perçant la foule, je vis en effet quelque chose d'affés touchant. Parmi les douze filles qui étoient enchainées six à six par le milieu du corps, il y en avoit une dont l'air & la figure étoient si peu conformes à sa condition, qu'en tout autre état je l'eusse prise pour une Princesse. Sa tristesse & la saleté de son linge & de ses habits l'enlaidissoient si peu, que sa vûë m'inspira

du respect & de la pitié. Elle tâchoit néanmoins de se tourner autant que sa chaîne pouvoit le permettre, pour dérober son visage aux yeux des spectateurs. L'effort qu'elle faisoit pour se cacher étoit si naturel, qu'il paroissoit venir d'un sentiment de douceur & de modestie. Comme les six gardes, qui accompagnoient cette malheureuse bande, étoient aussi dans la chambre, je pris le chef en particulier, & je lui demandai quelques lumières sur le sort de cette belle fille. Il ne pût m'en donner que de fort générales. Nous l'avons tirée de l'Hôpital, me dit-il, par ordre de Mr. le Lieutenant de Police. Il n'y a pas d'apparence qu'elle y eût été renfermée pour ses bonnes actions. Je l'ai interrogée plusieurs fois sur la route, elle s'obstine à ne me rien répondre. Mais quoique je n'aie point reçu ordre de la ménager plus que les autres, je ne laisse pas d'avoir quelques égards pour elle; parce qu'il me semble qu'elle vaut un peu mieux que ses compagnes. Voilà un jeune homme, ajouta l'Archer, qui pourroit vous instruire mieux que moi sur son sujet. Il l'a suivie depuis Paris sans cesser presque un moment de pleurer. Il faut que ce soit son frère ou son amant. Je me tournai vers le coin de la chambre, où ce jeune homme étoit assis.

assis. Il paroïssoit être dans une rêverie profonde. Je n'ai jamais vû de plus vive image de la douleur. Il étoit mis fort simplement; mais on distingue au premier coup d'œil une personne qui a de la naissance & de l'éducation. Je m'approchai de lui. Il se leva, & je découvris dans ses yeux, dans sa figure, & dans tous ses mouvemens un air si fin & si noble, que je me sentis porté naturellement à lui vouloir du bien. Que je ne vous trouble point, lui dis-je, en m'asseyant auprès de lui. Voulés-vous bien satisfaire la curiosité que j'ai de connoître cette belle personne, qui ne me paroît point faite pour le triste état où je la vois? Il me répondit honnêtement, qu'il ne pouvoit m'apprendre qui elle étoit sans se faire connoître lui-même, & qu'il avoit de fortes raisons pour souhaiter de demeurer inconnu. Je puis vous dire néanmoins, ce que ces misérables n'ignorent point, continua-t-il en montrant les Archers; c'est que je l'aime avec une passion si violente, qu'elle me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'ai tout employé à Paris pour obtenir sa liberté. Les sollicitations, l'adresse & la force m'ont été inutiles; j'ai pris le parti de la suivre, dût-elle aller au bout du monde. Je m'embarquerai avec elle. Je pas-

serai en Amerique; mais ce qui est de la dernière inhumanité, c'est que ces lâches coquins, ajouta-t-il, en parlant des Archers, ne veulent plus me permettre d'approcher d'elle. Mon dessein étoit de les attaquer à force ouverte à quelques lieues de Paris, je m'étois affocié quatre hommes qui m'avoient promis leur secours pour une somme considerable. Les traîtres m'ont laissé seul aux mains, & se font enfuis avec mon argent. L'impossibilité de réussir par la force m'a fait mettre les armes bas. J'ai proposé aux Archers de me permettre du moins de les suivre, en leur offrant de les recompenser. Le désir du gain les y a fait consentir. Ils ont voulu être payés chaque fois qu'ils m'ont accordé la liberté de parler à ma maîtresse. Ma bourse s'est épuisée en peu de tems, & maintenant que je suis sans un sou, ils ont la barbarie de me repousser brutalement, lorsque je fais un pas vers elle. Il n'y a qu'un moment qu'ayant osé m'en approcher malgré leurs menaces, ils m'ont allongé deux ou trois grands coups du bout de leurs fusils. Je suis obligé pour satisfaire leur avarice, & pour me mettre en état de continuer du moins la route à pied, de vendre ici un mauvais cheval qui m'a servi jusqu'à présent de monture.

Quoi-

Quoiqu'il parût faire ce récit affés tranquillement, il laissa tomber quelques larmes en le finissant. Cette aventure me parut des plus extraordinaires, & des plus touchantes. Je ne vous presse pas, lui dis-je, de me découvrir le secret de vos affaires, mais si je puis vous être utile à quelque chose, je m'offre volontiers à vous rendre service. Hélas! reprit-il, je ne vois point le moindre jour à l'espérance. Il faut que je me soumette à toute la rigueur de mon sort. J'irai en Amérique. J'y serai du moins libre avec ce que j'aime. J'ai écrit à un de mes amis, qui me fera tenir quelques secours au Havre de Grace. Je ne suis embarrassé que pour me conduire jusques-là; & pour procurer à cette pauvre créature, ajouta-t-il en regardant tristement sa maîtresse, quelque soulagement sur la route. Hé! bien, lui dis-je, je vais finir vôtre embarras. Voici quelque argent que je vous prie d'accepter. Je suis fâché de ne pouvoir vous servir autrement. Je lui donnai quatre Louis-d'Or, sans que les Gardes s'en aperçussent; car je jugeois bien, que s'ils lui scavoient cette somme, ils lui vendroient plus chèrement leurs secours. Il me vint même à l'esprit de faire marché avec eux pour obtenir au jeune amant la liberté de parler continuellement à sa maîtresse  
jusqu'au

jusqu'au Havre. Je fis signe au chef de s'approcher, & je lui en fis la proposition. Il en parut honteux malgré son effronterie. Ce n'est pas, Monsieur, répondit-il d'un air embarassé, que nous refusions de le laisser parler à cette fille; mais il voudroit sans cesse être auprès d'elle, cela nous est incommode, il est bien juste qu'il paye pour l'incommodité. Voyons donc, lui dis-je, ce qu'il faut vous donner pour vous empêcher de la sentir. Il eut l'audace de me demander deux Louis. Je les lui donnai sur le champ; Mais prenés garde, lui dis-je, qu'il ne vous échape quelque friponnerie; car je vais laisser mon adresse à ce jeune homme, afin qu'il puisse m'en informer, & comptés que j'aurai le pouvoir de vous faire punir. Il m'en coûta six Louis d'or. La bonne grace & la vive reconnoissance avec laquelle ce jeune homme me remercia, achevèrent de me persuader, qu'il étoit né pour quelque chose, & qu'il méritoit ma liberalité. Je dis quelques mots à sa maitresse avant que de sortir. Elle me répondit avec une modestie si douce, & si charmante, que je ne pus m'empêcher de faire en sortant mille réflexions sur le caractère incompréhensible des femmes.

Etant

Etant retourné à ma solitude, je ne pûs être informé de la suite de cette aventure. Il se passa environ deux ans qui me la firent oublier tout-à-fait, jusqu'à ce que le hazard me fit renaître l'occasion d'en apprendre à fond toutes les circonstances. J'arrivois de Londres à Calais avec le Marquis de . . . mon Elève. Nous logeâmes, si je me souviens bien, au Lyon d'or, où quelques raisons nous obligèrent de passer le jour entier, & la nuit suivante. En marchant l'après-midi dans les rues, je crus appercevoir ce même jeune homme dont j'avois fait la rencontre à Passy. Il étoit en fort mauvais équipage, & plus pâle beaucoup que je ne l'avois vu la première fois. Il portoit sur le bras un vieux porte-manteau, ne faisant qu'arriver dans la ville. Cependant comme il avoit la physionomie trop belle & trop frappante pour n'être pas reconnu facilement, je me le remis aussi-tôt. Il faut, dis-je au Marquis, que nous abordions ce jeune homme. Sa joye fut plus vive que toute expression, lors qu'il m'eut remis à son tour. Ah! Monsieur, s'écria-t-il en me baissant la main, je puis donc encore une fois vous marquer mon immortelle reconnoissance. Je lui demandai d'où il venoit. Il me répondit en deux mots, qu'il arrivoit par mer du Havre de Grace,  
ou

où il étoit revenu d'Amerique peu auparavant. Vous ne me paroissés pas fort bien en argent, lui dis-je, allés-vous en au Lyon d'or où je suis logé. Je vous rejoindrai dans un moment. J'y retournai en effet peu après, plein d'impatience d'apprendre le détail de son infortune, & les circonstances de son voyage d'Amerique. Je lui fis mille caresses, & j'ordonnai dans l'auberge qu'on ne le laissât manquer de rien. Il n'attendit point que je le pressasse de me raconter l'histoire de sa vie. Mr. , me dit-il, étant dans ma chambre, vous en usés si noblement avec moi, que je me reprocherois comme une basse ingratitude d'avoir quelque chose de réservé pour vous. Je veux vous apprendre non seulement mes malheurs, & mes peines, mais encore mes défords, & mes plus honteuses foibleesses. Je suis sûr qu'en me condamnant, vous ne pourrés pas vous empêcher de me plaindre.

Je dois avertir ici le Lecteur, que j'écrivis son histoire presqu'aussi-tôt après l'avoir entenduë, & qu'on peut s'assûrer par conséquent, que rien n'est plus exact & plus fidèle que cette narration. Je dis fidèle jusques dans la rélation des réflexions & des sentimens que le jeune Aventurier exprimoit de la meilleure grace du monde. Voici donc son récit. Je n'y mêlerai

mèlerai jusqu'à la fin rien qui ne soit de lui.

J'avois dix-sept ans, & j'achevois mes études de Philosophie à Amiens, où mes parens, qui font d'une des meilleures maisons de P . . . m'avoient envoié. Je menois une vie si sage & si réglée, que mes maîtres me propoisoient pour l'exemple du Collège. Ce n'est pas que je fisse des efforts extraordinaires pour mériter cette qualité ; mais j'ai l'humeur naturellement douce & tranquile, je m'appliquois à l'étude par inclination, & l'on me comptoit pour des vertus ce qui n'étoit qu'une exemption de vices grossiers. Ma naissance, le succès de mes études, & quelques bonnes qualités naturelles m'avoient fait connoître & estimer de tous les honnêtes gens de la ville. Je me tirai de mes exercices publics avec une approbation si générale, que Mr. l'Évêque qui assistoit me proposa d'entrer dans l'état Ecclésiastique, où je ne manquerois pas, disoit-il, de m'attirer plus de distinction que dans l'ordre de Malte, auquel mes parens me destinoient. Ils me faisoient déjà porter la Croix avec le nom de Chevalier Des Grieux. Les vacances arrivant, je me préparois à retourner chés mon père, qui m'avoit promis de m'envoyer bientôt à l'Académie. Tout mon regret en quit-

tant

tant Amiens, étoit d'y laisser un ami, avec lequel j'avois toujours été tendrement uni. Il étoit de quelques années plus âgé que moi. Nous avions été élevés ensemble, mais le bien de sa maison étant des plus médiocres; il étoit obligé de prendre l'état Ecclésiastique, & il demuroit à Amiens après moi, pour y faire les études qui conviennent à cette profession. Il avoit mille bonnes qualités. Vous le connoitrés par les meilleures dans la suite de mon histoire, & sur tout par un zèle & une générosité en amitié qui surpassent les exemples les plus célèbres de l'antiquité. Si j'eusse alors suivi ses conseils, j'aurois toujours été sage & heureux; si j'avois du moins profité de ses secours dans le précipice, où mes passions m'ont entraîné, j'aurois sauvé quelque chose du naufrage de ma fortune & de ma réputation: mais il n'a point recueilli d'autre fruit de ses soins que le chagrin de les voir inutiles, & quelquefois durement recompensés par un ingrat qui s'en offensoit, & qui les traitoit d'importunités.

J'avois marqué le tems de mon départ d'Amiens. Hélas! que ne le marquois-je un jour plutôt! J'aurois porté chés mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je pensois quitter cette

te ville étant à me promener avec mon ami, qui s'appelloit Tiberge, nous vîmes arriver le Coche d'Arras, & nous le suivîmes par curiosité jusqu'à l'auberge, où ces voitures descendent. Nous n'avions point d'autre dessein, que de sçavoir de quelles personnes il étoit rempli. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussi-tôt; il n'en resta qu'une fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour; pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paroïssoit lui servir de conducteur, s'empressoit pour faire tirer son équipage des paniers. Elle étoit si charmante, que moi, qui n'avois jamais pensé à la différence des sexes, & à quil n'étoit peut-être jamais arrivé de regarder une fille pendant une minute, moi dis-je, dont tout le monde admiroit la sagesse & la retenuë, je me trouvai enflammé tout d'un coup, jusqu'au transport & à la folie. J'avois le défaut naturel d'être excessivement timide & facile à déconcerter, mais loin d'être arrêté alors par cette foiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut le compliment honnête que je lui fis, sans paroître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenoit à Amiens, & si elle y avoit quelques personnes de connoissance. El-  
le

le me répondit ingénument, qu'elle y étoit envoyée par ses parens pour être Religieuse. L'amour me rendoit déjà si éclairé depuis un moment qu'il étoit dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière, qui lui fit comprendre mes sentimens, car elle étoit bien plus expérimentée que moi; c'étoit malgré elle qu'on l'envoioit au Couvent, & pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'étoit déjà déclaré, & qui a causé dans la suite tous ses malheurs & les miens. Je combattois la cruelle intention de ses parens par toutes les raisons, que mon amour naissant & mon éloquence scholastique purent me suggerer. Elle n'affecta ni rigueur, ni dédain. Elle me dit après un moment de silence, qu'elle ne prévoyoit que trop qu'elle alloit être malheureuse, mais que c'étoit apparemment la volonté du Ciel, puis qu'il ne lui laissoit nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt l'ascendant de ma destinée qui m'entraînoit à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai, que si elle vouloit faire quelque fond sur mon honneur, & sur la tendresse infinie qu'elle m'avoit déjà inspirée,

rée, j'employerois ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parens, & pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant depuis, d'où me venoit alors tant de hardiesse & de facilité à m'exprimer; mais on ne feroit pas une divinité de l'amour, s'il n'étoit accoutumé à operer des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue sçavoit bien qu'on n'est point trompeur à mon âge. Elle me confessa, que si je voyois quelque jour à la pouvoit mettre en liberté, elle croiroit m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétai, que j'étois prêt à tout entreprendre; mais n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moïens de la servir; je m'en tenois à cette assurance générale, qui ne pouvoit être d'un grand secours pour elle. Son vieil Argus étant venu pendant ce tems-là nous rejoindre, mes espérances alloient échoüer; si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris à l'arrivée de son conducteur qu'elle m'appella son cousin, & que sans paroître déconcertée le moins du monde, elle me dit, que puis qu'elle étoit assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettoit au lendemain son entrée dans le Couvent, afin de se procurer

curer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai de se loger dans un cabaret, dont l'hôte qui s'étoit établi à Amiens, après avoir été long-tems cocher de mon père, étoit dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux Conducteur paroissoit un peu murmurer, & que mon ami Tiberge, qui ne comprenoit rien à cette scène me suivoit sans prononcer une parole. Il n'avoit point entendu nôtre entretien, s'étant promené dans la cour, pendant que je parlois d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutois sa sagesse, je me défis de lui sous prétexte d'une commission, dont je le priai de se charger; desorte qu'étant arrivé à l'auberge, j'eus le plaisir d'entretenir seul dans une chambre la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étois moins enfant que je ne croiois l'être. Mon cœur s'ouvrit à mille sentimens de plaisir, dont je n'avois jamais eu l'idée. Une douce chaleur se répandit dans toutes mes veines. J'étois dans une espèce de transport, qui m'ôta pour quelque tems la liberté de la voix, & qui ne s'exprimoit que par mes yeux. Mademoiselle Manon Lescaut, c'est ainsi qu'elle me dit qu'on la nommoit, parut fort satisfaite de cet effet de ses charmes,

Je crus appercevoir qu'elle n'étoit pas moins émuë que moi. Elle confessa qu'elle me trouvoit aimable, & qu'elle seroit ravie de m'avoir l'obligation de sa liberté. Elle voulut sçavoir qui j'étois, & cette connoissance augmenta son affection; parce que n'étant point de qualité, quoique d'assés bonne naissance, elle se trouva flattée d'avoir fait la conquête d'un amant tel que moi. Nous nous entretenmes des moyens d'être l'un à l'autre. Après quantité de reflexions nous ne trouvâmes point d'autre voye que celle de la fuite. Il falloit tromper la vigilance du Conducteur, qui étoit un homme à ménager, quoiqu'il ne fût qu'un domestique. Nous réglâmes que je ferois préparer pendant la nuit une chaise de poste, & que je viendrois de grand matin à l'auberge, avant qu'il fût éveillé; que nous nous déroberions secretement, & que nous irions droit à Paris, où nous nous ferions marier en arrivant. J'avois environ cinquante écus qui étoient le fruit de mes petites épargnes; elle en avoit à peu près le double. Nous nous imaginâmes comme des enfans sans expérience, que cette somme ne finiroit jamais, & nous ne comptâmes pas moins sur le succès de nos autres arrangemens.

Après avoir soupé avec plus de satisfaction que je n'en ai jamais senti, je

me retirai pour exécuter nôtre projet. Cela me fut d'autant plus facile qu'ayant eu dessein de retourner le lendemain chés mon père, mon petit équipage étoit déjà préparé. Je n'eus donc nulle peine à faire transporter ma malle, & à faire tenir une chaise prête pour cinq heures du matin, qui étoit le tems où les portes de la ville devoient être ouvertes. Mais je trouvai un obstacle, dont je ne me défois point, & qui faillit à rompre entièrement mon dessein.

Tiberge, quoiqu'agé seulement de trois ans plus que moi, étoit un garçon d'un sens mûr, & d'une conduite fort réglée. Il m'aimoit avec une tendresse extraordinaire. La vûe d'une aussi jolie fille que Mademoiselle Manon, mon empressement à la conduire, & le soin que j'avois eu de me défaire de lui en l'éloignant, lui firent naître quelques soupçons de mon amour. Il n'avoit osé revenir à l'auberge où il m'avoit laissé, de peur de m'offenser par son retour, mais il étoit allé m'attendre à mon logis, où je le trouvai en arrivant, quoiqu'il fût neuf heures du soir. Sa présence me chagrina. Il s'aperçut facilement de la contrainte où elle me mettoit. Je suis sûr, me dit-il, sans déguisement, que vous méditez quelque dessein que vous me voulés cacher; je le

le vois à vôtre air. Je lui répondis affés brusquement, que je n'étois pas obligé à lui rendre compte de tous mes desseins. Non, reprit-il, mais vous m'avez toujours traité en ami, & cette qualité suppose un peu de confiance, & d'ouverture. Il me pressa si fort & si long-tems de lui découvrir mon secret, que n'ayant jamais eu de réserve avec lui, je lui fis l'entière confidence de ma passion. Il la reçut avec une apparence de mécontentement qui me fit frémir. Je me repentis sur tout de l'indiscretion, avec laquelle je lui avois découvert le dessein de ma fuite. Il me dit, qu'il étoit trop parfaitement mon ami pour ne pas s'y opposer de tout son pouvoir; qu'il vouloit me représenter d'abord tout ce qu'il croïoit capable de m'en détourner, mais que si je ne renonçois pas ensuite à cette miserable résolution, il avertiroit des personnes qui pourroient l'arrêter à coup sûr. Il me tint là-dessus un discours sérieux, qui dura plus d'un quart d'heure, & il finit en renouvelant la menace qu'il m'avoit faite de me dénoncer, si je ne lui donnois ma parole de me conduire avec plus de sagesse, & de raison. J'étois au désespoir de m'être trahi si mal à propos. Cependant l'amour m'ayant ouvert extrêmement l'esprit depuis deux ou trois heures, je

fis attention, que je ne lui avois pas découvert que mon dessein devoit s'exécuter le lendemain, & je résolus de le tromper à la faveur d'une équivoque. Tiberge, lui dis-je, j'ai crû jusqu'à présent que vous étiez mon ami, & j'ai voulu vous éprouver par cette confidence. Il est vrai que j'aime, je ne vous ai pas trompé, mais pour ce qui regarde ma fuite, ce n'est point une entreprise à former au hazard. Venés me prendre demain à neuf heures, je vous ferai voir s'il se peut ma maîtresse, & vous jugerés si elle mérite que je fasse cette démarche pour elle. Il me laissa seul après mille protestations d'amitié. J'employai la nuit à mettre ordre à mes affaires, & m'étant rendu à l'auberge de Mademoiselle Manon, vers la pointe du jour, je la trouvai qui m'attendoit. Elle étoit à sa fenêtre, qui donnoit sur la ruë; de sorte que m'ayant aperçû, elle vint m'ouvrir elle-même. Nous sortimes sans bruit. Elle n'avoit point d'autre équipage à emporter que son linge dont je me chargeai même. La chaise étoit en état de partir. Nous nous éloignâmes aussi-tôt de ville. Je rapporterai dans la suite quelle fut la conduite de Tiberge, lors qu'il s'aperçut que je l'avois trompé; Son zèle n'en devint pas moins ardent. Vous verrés, à quel excès,

cès il le poussa, & combien je devois verser de larmes, en songeant quelle en a été la récompense.

Nous nous hâtâmes tellement d'avancer, que nous arrivâmes à St. Denis avant la nuit. J'avois couru à cheval à côté de la chaise, ce qui ne nous avoit guères permis de nous entretenir qu'en changeant de chevaux; mais lorsque nous nous vîmes si proche de Paris, c'est-à-dire, presqu'en sûreté; nous primes le tems de nous rafraichir, n'ayant rien mangé depuis nôtre départ d'Amiens. Quelque passionné que je fusse pour Manon, elle sçût me persuader, qu'elle ne l'étoit pas moins pour moi. Nous étions si peu réservés dans nos caresses, que nous n'avions pas la patience d'attendre que nous fussions seuls. Nos hôtes & nos Postillons nous regardoient avec admiration, & je remarquois, qu'ils étoient surpris de voir deux enfans de nôtre âge, qui paroïssent s'aimer jusqu'à la fureur. Nos projets de mariage furent oubliés à St. Denis. Nous fraudâmes les droits de l'Eglise, & nous nous trouvâmes Epoux sans y avoir fait réflexion. Il est sûr, que du naturel tendre & constant dont je suis, j'étois heureux pour toute ma vie, si Manon m'eût été fidèle. Plus je la connoïssois, plus je découvrois en elle de

nouvelles qualités aimables. Son esprit, son cœur, sa douceur, & sa beauté formoient une chaîne si forte & si charmante, que j'avois mis tout mon bonheur à n'en fortir jamais. Terrible changement ! Ce qui fait mon désespoir auroit pû faire ma félicité. Je me trouve le plus malheureux de tous les hommes par cette même constance, dont je devois attendre le plus doux de tous les sorts, & les plus parfaites recompenses de l'amour.

Nous primes un appartement meublé à Paris. Ce fut dans la rue V . . . & pour mon malheur auprès de la maison de Mr. B . . . le célèbre Fermier général . . . Trois semaines se passèrent, pendant lesquelles j'avois été si occupé de ma passion, que j'avois peu songé à ma famille, & au chagrin que mon père avoit dû ressentir de mon absence. Cependant comme la bouche n'avoit nulle part à ma conduite, & que Manon se comportoit aussi avec beaucoup de retenue, la tranquillité où nous vivions servit à me faire rappeler peu à peu l'idée de mon devoir. Je résolus de me reconcilier s'il étoit possible avec mon père. Ma maîtresse étoit si aimable, que je ne doutai point qu'elle ne pût lui plaire, si je trouvois moyen de lui faire connoître sa sagesse, & son mérite. En un mot, je me flattai d'obtenir

tenir de lui la liberté de l'épouser, ayant été desabusé de l'espérance de le pouvoir sans son consentement. Je communiquai ce projet à Manon, & je lui fis entendre, qu'outre les motifs de l'amour, & du devoir, celui de la nécessité pouvoit y entrer aussi pour quelque chose, car nos fonds étoient extrêmement altérés, & je commençois à revenir de l'opinion qu'ils étoient inépuisables. Manon reçut froidement cette proposition. Cependant les difficultés qu'elle y opposa n'étant prises que de sa tendresse même, & de la crainte de me perdre, si mon père n'entroit point dans nôtre dessein après avoir connu le lieu de nôtre retraite, je n'eus pas le moindre soupçon du coup cruel qu'on se préparoit à me porter. A l'objection de la nécessité, elle répondit, qu'il nous restoit encore de quoi vivre quelques semaines, & qu'elle trouveroit après cela des ressources dans l'affection de quelques parens à qui elle écriroit en Province. Elle adoucit son refus par des caresses si tendres & si passionnées, que moi qui ne vivois que dans elle, & qui n'avois pas la moindre défiance de son cœur, j'applaudis à toutes ses réponses, & à toutes ses résolutions. Je lui avois laissé la disposition de nôtre bourse, & le soin de paier nôtre dépense ordinaire. Je

m'apperçus peu après que nôtre table étoit mieux servie; & qu'elle s'étoit donné quelques ajustemens d'un prix considérable. Comme je n'ignoris pas qu'il devoit nous rester à peine douze ou quinze pistoles, je lui marquai mon étonnement de cette augmentation apparente de nôtre opulence. Elle me pria en riant d'être sans embarras. Ne vous ai-je pas promis, me dit-elle, que je trouverois des ressources; je l'aimois avec trop de simplicité pour m'allarmer facilement.

Un jour que j'étois sorti l'après-midi, & que je l'avois avertie, que je serois dehors plus long-tems qu'à l'ordinaire, je fus étonné qu'à mon retour, on me fit attendre deux ou trois minutes à la porte. Nous n'étions servis que par une petite fille, qui étoit à peu près de nôtre âge. Etant venuë m'ouvrir je lui demandai, pourquoi elle avoit tardé si long-tems? Elle me répondit d'un air embarrassé, qu'elle ne m'avoit point entendu frapper. Je n'avois frappé qu'une fois, je lui dis; mais si vous ne m'avez pas entendu, pourquoi êtes-vous donc venuë m'ouvrir? Cette question la déconcerta, tellement, que n'ayant point assés de présence d'esprit pour y répondre, elle se mit à pleurer, en m'affûrant que ce n'étoit point sa faute, & que Madame lui

lui avoit défendu d'ouvrir la porte jusqu'à ce que Mr. de B . . . fût sorti par l'autre escalier qui répondoit au cabinet. Je demeurai si confus, que je n'eus point la force d'entrer dans l'appartement. Je pris le parti de descendre sous prétexte d'une affaire, & j'ordonnai à cet enfant de dire à sa maîtresse, que je retournerois dans le moment, & de ne pas faire connoître qu'elle m'eût parlé de Mr. B . . .

Ma consternation fut si grande, que je versois des larmes en descendant l'escalier; sans sçavoir encore de quel sentiment elles partoient. J'entrai dans le premier café; & m'y étant assis auprès d'une table, j'appuyai la tête sur les deux mains, pour y développer ce qui se passoit dans mon cœur. Je n'osois rappeler ce que je venois d'entendre. Je voulois le considérer comme une illusion, & je fus prêt deux ou trois fois de retourner au logis, sans marquer que j'y eusse fait attention. Il me paroissoit si impossible que Manon pût me trahir, que je craignois de lui faire injure en la soupçonnant. Je l'adorois, cela étoit sûr; je ne lui avois pas donné plus de preuves d'amour, que je n'en avois reçu d'elle; pourquoi l'aurois-je accusée d'être moins sincère & moins constante que moi? quelle raison auroit-elle eu de me tromper?

Il n'y avoit que trois heures qu'elle m'avoit accablé de ses plus tendres careffes, & qu'elle avoit reçu les miennes avec transport; je ne connoissois pas mieux mon cœur que le sien. Non, non, repris-je, il n'est pas possible que Manon me trahisse. Elle n'ignore pas que je ne vis que pour elle. Elle sçait trop bien que je l'adore. Ce n'est pas là un sujet de me haïr.

Cependant j'étois embarrassé à expliquer la visite & la sortie furtive de Mr. B . . . Je rappellois aussi les petites acquisitions de Manon, qui me sembloient surpasser nos richesses présentes. Cela paroïssoit sentir les liberalités d'un nouvel amant. Et cette confiance qu'elle m'avoit marquée pour des ressources qui m'étoient inconnuës; j'avois peine à donner à tout cela un sens aussi favorable que mon cœur le souhaitoit. D'un autre côté, je ne l'avois presque pas perduë de vüë, depuis que nous étions à Paris: occupations, promenades, divertissemens, nous avions toujours été l'un à côté de l'autre; mon Dieu! un instant de séparation nous auroit causé sûrement trop de peine. Il falloit nous dire sans cesse que nous nous aimions, nous serions morts d'inquiétude sans cela. Je ne pouvois donc m'imaginer presqu'un seul moment, où Manon eût  
pû

pû s'occuper d'un autre que de moi. A la fin je crus avoir trouvé le dénouement de ce mystère. Mr. B . . disoit - je en moi-même, est un homme qui fait de grosses affaires, & qui a de grandes relations; les parens de Manon se font sans doute servis de cet homme pour lui faire tenir quelque argent. Elle en a peut-être déjà reçu de lui, & il est venu aujourd'hui lui en apporter encore. Elle s'est fait un jeu de me le cacher pour me surprendre agréablement. Peut-être m'en auroit-elle parlé, si j'étois rentré à mon ordinaire au lieu de venir m'affliger ici. Elle ne me le cachera pas du moins, lorsque je lui en parlerai moi-même.

Je me remplis si fortement de cette opinion, qu'elle eut la force de diminuer beaucoup ma tristesse. Je retournai sur le champ au logis. J'embrassai tendrement Manon à mon ordinaire. Elle me reçut fort bien. J'étois tenté d'abord de découvrir mes conjectures, que je regardois plus que jamais comme certaines; je me retins dans l'espérance, qu'il lui arriveroit peut-être de me prévenir en m'apprenant tout ce qui s'étoit passé. On nous servit à souper. Je me mis à table avec un air fort gai; mais à la lumière de la chandelle qui étoit entre nous deux, je crus appercevoir de la tristesse sur le visage, &

dans les yeux de ma chère maîtresse. Cette pensée m'en inspira aussi. Je remarquai que ses regards s'attachoient sur moi, d'une autre façon qu'ils n'avoient accoutumé. Je ne pouvois démêler si c'étoit de l'amour, ou de la compassion; quoiqu'il me parût que c'étoit un sentiment doux & languissant. Je la regardai avec la même attention; & peut-être n'avoit-elle pas moins de peine à juger de la situation de mon cœur par mes regards. Nous ne pensions, ni à parler ni à manger. Enfin, je vis tomber des larmes de ses beaux yeux: perfides larmes! ah Dieux! m'écriai-je, vous pleurés ma chère Manon: vous êtes affligée jusqu'à pleurer, & vous ne me dites pas un seul mot de vos peines. Elle ne me répondit que par quelques soupirs, qui augmentèrent mon inquiétude. Je me levai en tremblant. Je la conjurai avec tous les empressements de l'amour de me découvrir le sujet de ses pleurs; j'en versai moi-même, en essuiant les siennes; j'étois plus mort que vivant. Un barbare auroit été attendri des témoignages de ma douleur, & de ma crainte. Dans le tems que j'étois ainsi tout occupé d'elle, j'entendis le bruit de plusieurs personnes qui montoient l'escalier. On frappa doucement à nôtre porte. Manon me donna un baiser, & s'échappant de  
mes

mes bras, elle entra rapidement dans le cabinet, dont elle ferma la porte après elle. Je me figurai qu'étant un peu en désordre, elle vouloit se cacher aux yeux des étrangers qui avoient frappé. J'allai leur ouvrir moi-même. A peine avois-je ouvert que je me vis saisir par trois hommes, que je reconnus aussi-tôt pour les laquais de mon père. Ils ne me firent point de violence; mais deux d'entr'eux m'ayant pris par les bras, le troisième visita mes poches, dont il tira un petit couteau qui étoit le seul fer que j'avois sur moi. Ils me demandèrent pardon de la nécessité où ils étoient de me manquer ainsi de respect, & ils me dirent naturellement, qu'ils agissoient par l'ordre de mon père, & que mon frère aîné m'attendoit en bas dans un carrosse. J'étois si troublé que je me laissai conduire sans résister & sans répondre. Mon frère étoit effectivement à m'attendre. On me mit dans le carrosse auprès de lui, & le cocher qui avoit ses ordres nous conduisit à grand train jusqu'à St. Denis. Mon frère m'embrassa tendrement; mais il ne me parla point; desorte que j'eus tout le loisir dont j'avois besoin pour rêver à mon infortune.

J'y trouvai d'abord tant d'obscurité, que je ne voïois pas de jour à la moindre

conjecture. J'étois trahi cruellement ; mais par qui ? Tiberge fut le premier qui me vint à l'esprit. Traître ! disois-je, c'est fait de ta vie , si mes soupçons se trouvent justes. Cependant je fis réflexion qu'il ignoroit le lieu de ma demeure , & qu'on ne pouvoit par conséquent l'avoir appris de lui. Accuser Manon , c'est de quoi mon cœur n'osoit se rendre coupable. Cette tristesse extraordinaire dont je l'avois vûë comme accablée, ses larmes, le tendre baiser qu'elle m'avoit donné en se retirant , me paroissoient bien un énigme ; mais je me sentoient porté à l'expliquer comme un pressentiment de nôtre malheur commun , & dans le tems que je me désespérois de l'accident qui m'arrachoit à elle , j'avois la crédulité de m'imaginer qu'elle étoit encore plus à plaindre que moi. Le résultat de ma méditation fut de me persuader , que j'avois été aperçû dans les ruës de Paris par quelques personnes de connoissance, qui en avoient donné avis à mon père. Cette pensée me consola. Je comptois d'en être quitte pour des reproches, ou pour quelques mauvais traitemens qu'il me faudroit essuier de l'autorité paternelle. Je résolus de les souffrir avec patience , & de promettre tout ce qu'on exigeroit de moi , pour me faciliter l'oc-

casion

caſion de retourner plus promptement à Paris, & d'aller rendre la vie & la joye à ma chère Manon.

Nous arrivâmes en peu de tems à St. Denis. Mon frère ſurpris de mon ſilence, ſ'imagina qu'il étoit un effet de ma crainte. Il entreprit de me conſoler en m'affûrant, que je n'avois rien à appréhender de la ſeverité de mon père, pourvû que je fuſſe diſpoſé à rentrer doucement dans le devoir, & à mériter l'affection qu'il avoit pour moi. Il me fit paſſer la nuit à St. Denis, avec la précaution de faire coucher les trois laquais dans ma chambre. Ce qui me cauſa une peine ſenſible fut de me voir dans le même cabaret où je m'étois arrêté avec Manon en venant d'Amiens à Paris. L'hôte, & les domeſtiques me reconnurent & devinèrent en même tems la vérité de mon hiſtoire. J'entendis dire à l'hôte: Ha, c'eſt ce joli Monſieur qui paſſoit il y a un mois avec une petite Demoifelle qu'il aimoit ſi fort. Mon Dieu! qu'elle étoit charmante! les pauvres enfans comme ils ſe baiſoient! Pardi, c'eſt dommage, qu'on les ait ſéparés. Je faiſois ſemblant de ne rien entendre, & je me laiſſois voir le moins qu'il m'étoit poſſible. Mon frère avoit à St. Denis une chaiſe à deux, dans laquelle nous partimes de grand matin, & nous nous rendimes chés  
nous

nous le lendemain. Il vit mon père avant moi pour le prévenir en ma faveur, en lui apprenant avec quelle douceur je m'étois laissé conduire; de sorte que j'en fus reçu moins durement que je n'avois compté. Il se contenta de me faire quelques reproches généraux sur la faute que j'avois commise en m'absentant sans sa permission. Pour ce qui regardoit ma maîtresse, il me dit que j'avois bien mérité ce qui venoit de m'arriver, en me livrant à une inconnüe; qu'il avoit eu meilleure opinion de ma prudence; mais qu'il espéroit que cette petite aventure me rendroit plus sage. Je ne pris ces paroles que dans le sens qui s'accordoit avec mes idées. Je remerciai mon père de la bonté qu'il avoit de me pardonner, & je lui promis de prendre une conduite plus soumise, & plus réglée. Je triomphois au fond du cœur, car de la manière dont les choses s'arrangeoient, je ne doutois point, que je n'eusse la liberté de me dérober de la maison, même avant la fin de la nuit. On se mit à la table pour souper; on me railla sur ma conquête d'Amiens & sur ma fuite avec cette fidelle maîtresse. Je reçus les coups de bonne grace. J'étois même charmé qu'il me fût permis de m'entretenir de ce qui m'occupoit continuellement le cœur. Mais quel-

quelques mots lâchés par mon père me firent prêter l'oreille avec la dernière attention. Il parla de perfidie, & de service intéressé rendu par Mr. B . . . Je demeurai interdit en lui entendant prononcer ce nom, & je le priai humblement de s'expliquer davantage. Il se tourna vers mon frère pour lui demander, s'il ne m'avoit pas raconté toute l'histoire. Mon frère lui répondit, que je lui avois paru si tranquille sur la route, qu'il n'avoit pas crû que j'eusse besoin de ce remède pour me guérir de ma folie. Je remarquai que mon père balançoit s'il acheveroit de s'expliquer. Je l'en suppliai si instamment qu'il me satisfit, ou plutôt qu'il m'assassina cruellement par le plus horrible de tous les récits.

Il me demanda d'abord, si j'avois toujours eu la simplicité de croire, que je fusse aimé de ma maîtresse. Je lui dis hardiment que j'en étois si sûr, que rien ne pouvoit m'en donner la moindre défiance. Ha ha ha, s'écria-t-il en riant de toute sa force, cela est excellent. Tu es une jolie dupe, & j'aime à te voir dans ces sentimens-là. C'est grand dommage, mon pauvre Chevalier, de te faire entrer dans l'Ordre de Malte, puisque tu as tant de disposition à faire un mari patient & commode. Il ajoûta mille railleries.

leries de cette force sur ce qu'il appelloit ma sottise & ma crédulité. Enfin comme je demeuroidans dans le silence, il continua à me dire, que suivant le calcul qu'il pouvoit faire du tems depuis mon départ d'Amiens, Manon m'avoit aimé environ douze jours; car ajoûta-t-il, je sçais que tu partis d'Amiens le 28. de l'autre mois; nous sommes au 29. de présent, il y en a onze que Mr. B . . . m'a écrit; je suppose qu'il lui en a fallu huit pour lier une parfaite amitié avec ta maîtresse; ainsi qui ôte onze & huit de trente-un jours qu'il a depuis le vingt-huit d'un mois jusqu'au 29. de l'autre, reste douze, un peu plus ou moins. Là-dessus les éclars de rire recommencèrent. J'écoutois tout avec un faiblissement de cœur, auquel j'appréhendois de ne pouvoir résister jusqu'à la fin de cette triste comédie. Tu sçauras donc, reprit mon père, puisque tu l'ignores, que Mr. B . . . a gagné le cœur de ta Princesse; car il se moque de moi de prétendre me persuader que c'est par un zèle desintéressé pour mon service qu'il a voulu te l'enlever. C'est bien d'un homme tel que lui, de qui d'ailleurs je ne suis pas connu, qu'il faut attendre des sentimens si nobles. Il a appris d'elle que tu es mon fils; & pour se délivrer de tes importunités, il m'a écrit

écrit le lieu de ta demeure & le desordre où tu vivois, en me faisant entendre, qu'il falloit main forte pour s'assurer de toi. Il s'est offert de me faciliter les moyens de te saisir au collet, & c'est par sa direction & celle de ta maîtresse même, que ton frère a trouvé le moment de te prendre sans verd. Felicite-toi maintenant de la durée de ton triomphe. Tu sçais vaincre assés rapidement Chevalier, mais tu ne sçais pas conserver tes conquêtes.

Je n'eus pas la force de soutenir plus long-tems un discours, dont chaque mot m'avoit percé le cœur. Je me levai de table, & je n'avois pas fait quatre pas pour sortir de la salle, que je tombai sur le plancher sans sentiment & sans connoissance. On me les rappella par de prompts secours. J'ouvris les yeux pour verser un torrent de pleurs, & la bouche pour proferer les plaintes les plus tristes, & les plus touchantes. Mon père, qui m'a toujours aimé tendrement, s'employa avec toute son affection pour me consoler. Je l'écoutois; mais sans l'entendre. Je me jettai à ses genoux, je le conjurai en joignant les mains de me laisser retourner à Paris pour aller poignarder B. . . Non, disois-je, il n'a pas gagné le cœur de Manon, il lui a fait violence, il l'a séduite par un charme ou un poison, il l'a peut-

peut-être forcée brutalement. Manon m'aime, ne le sçai-je pas bien? il l'aura menacée le poignard à la main pour la contraindre à m'abandonner. Que n'aurait-il pas fait pour me ravir une si charmante maîtresse! O Dieux! Dieux! seroit-il possible que Manon m'eût trahi & qu'elle eût cessé de m'aimer! Comme je parlois toujours de retourner promptement à Paris, & que je me levois même à tous momens pour cela, mon père vit bien que dans le transport où j'étois, rien ne seroit capable de m'arrêter. Il me conduisit dans une chambre haute, où il laissa deux domestiques avec moi pour me garder à vûë. Je ne me possédois point. J'aurois donné mille vies pour être seulement un quart d'heure à Paris. Je compris que m'étant déclaré si ouvertement, on ne me permettroit pas aisément de sortir de ma chambre. Je mesurai des yeux la hauteur des fenêtres. Ne voiant aucune possibilité de m'échaper par là, je m'adressai doucement à mes deux domestiques. Je m'engageai par mille sermens à faire un jour leur fortune, s'ils vouloient consentir à mon évasion. Je les pressai, je les caressai, je les menaçai; mais cette tentative fut encore inutile. Je perdis alors toute espérance. Je résolus de mourir, & je me jetai sur un lit avec le dessein

de

de ne le quitter qu'avec la vie. Je passai la nuit & le jour suivant dans cette situation. Je refusai la nourriture qu'on m'apporta le lendemain. Mon père vint me voir l'après-midi. Il eut la bonté de flater mes peines par les plus douces consolations. Il m'ordonna si absolument de manger quelque chose, que je le fis par respect pour ses ordres. Quelques jours se passèrent, pendant lesquels je ne pris rien qu'en sa présence & pour lui obéir. Il continuoit toujours à m'apporter les raisons qui pouvoient me ramener au bon sens, & m'inspirer du mépris pour l'infidèle Manon. Il est certain que je ne l'estimois plus; comment aurois-je estimé la plus volage & la plus perfide de toutes les créatures? mais son image, ses traits charmants que je portois au fond du cœur, y subsistoient toujours. Je me sentoiss bien. Je puis mourir, disois-je, je le devrois même après tant de honte & de douleur, mais je souffrirois mille morts sans pouvoir oublier l'ingrate Manon.

Mon père étoit surpris de me voir toujours si fortement touché. Il me connoissoit des principes d'honneur, & ne pouvant douter que sa trahison ne me la fit mépriser, il s'imagina que ma constance venoit moins de cette passion en particulier que d'un penchant général pour les fem.

femmes. Il s'attacha tellement à cette pensée, que ne consultant que sa tendre affection, il vint un jour m'en faire l'ouverture. Chevalier, me dit-il, j'ai eu dessein jusqu'à présent de te faire porter la croix de Malte; mais je vois que tes inclinations ne font point tournées de ce côté-là. Tu aimes les jolies femmes. Je suis d'avis de t'en chercher une qui te plaise. Explique-moi naturellement ce que tu penses là-dessus. Je lui répondis, que je ne mettois plus de distinction entre les femmes, & qu'après le malheur qui venoit de m'arriver, je les détestois toutes également. Je t'en chercherai une, reprit mon père en fouriant, qui ressemblera à Manon, & qui sera plus fidèle. Ah! si vous avés quelque bonté pour moi, lui dis-je, c'est elle qu'il faut me rendre. Soyez sûr, mon cher père, qu'elle ne m'a point trahi, elle n'est pas capable d'une telle lâcheté. C'est le perfide B . . . qui nous trompe, vous, elle, & moi. Si vous sçaviez combien elle est tendre & sincère, si vous la connoissiez, vous l'aimeriez vous-même. Vous êtes un enfant, repartit mon père. Comment pouvez-vous vous aveugler jusqu'à ce point, après ce que je vous ai raconté d'elle? C'est elle-même qui vous a livré à votre frère. Vous devriez oublier jusqu'à son nom, & profiter,

fiter, si vous êtes sage, de l'indulgence  
 que j'ai pour vous. Je reconnoissois trop  
 clairement qu'il avoit raison. C'étoit un  
 mouvement involontaire qui me faisoit  
 prendre ainsi le parti de mon infidelle.  
 Hélas! repris-je, après un moment de  
 silence, il n'est que trop vrai, que je  
 suis le malheureux objet de la plus noire  
 de toutes les perfides. Ouï! continuoai-  
 je, en versant des larmes de dépit, je  
 vois bien que je ne suis qu'un enfant.  
 Ma crédulité ne leur coutoit guères à  
 tromper. Mais je sçais bien ce que j'ai  
 à faire pour me venger. Mon père voulut  
 sçavoir quel étoit mon dessein. J'irai à  
 Paris, lui dis-je, je mettrai le feu à la  
 maison de B. . . & je le brûlerai tout  
 vif avec la perfide Manon. Cet empor-  
 tement fit rire mon père, & ne servit  
 qu'à me faire garder plus étroitement  
 dans ma prison.

J'y passai six mois tous entiers, pendant  
 le premier desquels il y eut peu de chan-  
 gement dans mes dispositions. Tous mes  
 sentimens n'étoient qu'une alternative per-  
 pétuelle de haine, & d'amour, d'espé-  
 rance, ou de désespoir, selon l'idée sous  
 laquelle Manon s'offroit à mon esprit.  
 Tantôt je ne considérois en elle que la  
 plus aimable de toutes les filles, & je lan-  
 guissois du désir de la revoir; tantôt je  
 n'y

n'y appercevois qu'une lâche & perfide maitresse, & je faisois mille sermens de ne la chercher que pour la punir. On me donna des livres qui servirent à rendre un peu de tranquillité à mon ame. Je relus tous mes Auteurs. J'acquis de nouvelles connoissances. Je pris un goût infini pour l'étude. Vous verrés de quelle utilité il me fut dans la suite. Les lumières que je devois à l'amour me firent trouver de la clarté dans quantité d'endroits d'Horace & de Virgile qui m'avoient parus obscurs auparavant. Je fis un commentaire amoureux sur le quatrième livre de l'Eneïde; je le destine à voir le jour, & je me flâte que le public en sera satisfait. Hélas, disois-je, en le faisant, c'étoit un cœur comme le mien qu'il falloit à la fidelle Didon. Tiberge vint me voir un jour dans ma prison. Je fus surpris du transport avec lequel il m'embrassa. Je n'avois point encore eu de preuves de son affection, qui eussent pû me la faire regarder autrement que comme une simple amitié de Collège, telle qu'elle se forme entre des jeunes gens qui sont à peu près du même âge. Je le trouvai si changé, & si formé depuis cinq ou six mois que j'avois passés sans le voir, que sa figure & le ton de son discours m'inspira quelque respect. Il me parla en conseiller sage,  
plûtôt

plûtôt qu'en ami d'école. Il plaignit l'égarément où j'étois tombé. Il me félicita de ma guérison qu'il croyoit avancée, & il m'exhorta à profiter de cette erreur de jeunesse pour ouvrir les yeux sur la vanité des plaisirs. Je le regardai avec étonnement. Il s'en apperçut. Mon cher Chevalier, me dit-il, je ne vous dis rien qui ne soit solidement vrai, & dont je ne me sois convaincu par un sérieux examen. J'avois autant de penchant que vous vers la volupté; mais le Ciel m'avoit donné en même tems du goût pour la vertu. Je me suis servi de ma raison pour comparer les fruits de l'une & de l'autre, & je n'ai pas tardé long-tems à en découvrir les différences. Le secours du Ciel s'est joint à mes réflexions. J'ai conçu pour le monde un mépris qui n'a point son égal. Dévineries-vous ce qui m'y retient, ajouta-t-il, & ce qui m'empêche de courir à la solitude? C'est uniquement la tendre amitié que j'ai pour vous. Je connois l'excellence de votre cœur & de votre esprit; Il n'y a rien de bon dont vous ne puissiez vous rendre capable. Le poison du plaisir vous a fait écarter du chemin. Quelle perte pour la vertu! Votre fuite d'Amiens m'a causé tant de douleur, que je n'ai pas goûté depuis un seul moment de satisfaction. Jugés-en par les

*Tom. VII.*

C

démar-

démarches qu'elle m'a fait faire. Il me raconta qu'après s'être apperçû que je l'avois trompé, & que j'étois parti avec ma maîtresse, il étoit monté à cheval pour me suivre; mais qu'ayant sur lui quatre ou cinq heures d'avance, il lui avoit été impossible de me joindre: qu'il étoit arrivé néanmoins à St. Denis une demi-heure avant mon départ; qu'étant bien certain que je me ferois arrêté à Paris, il y avoit passé six semaines à me chercher inutilement; qu'il alloit dans tous les lieux où il y avoit apparence qu'il pourroit me trouver, & qu'un jour enfin il avoit reconnu ma maîtresse à la Comédie; qu'elle y étoit dans une parure si éclatante, qu'il s'étoit imaginé qu'elle devoit cette fortune à un nouvel amant; qu'il avoit suivi son carrosse jusqu'à sa maison, & qu'il avoit appris d'un domestique qu'elle étoit entretenue par les liberalités de Mr. B . . . Je ne m'arrêtai point là. J'y retournai le lendemain pour apprendre d'elle-même ce que vous étiez devenu: elle me quitta brusquement lorsqu'elle m'entendit parler de vous, & je fus obligé de revenir en Province sans autre éclaircissement. J'y ai appris vôtre aventure & la consternation extrême qu'elle vous a causée; je n'ai pas voulu vous voir que je ne fusse assuré

assuré de vous trouver plus tranquile.

Vous avez donc vû Manon, lui répondis-je, en soupirant? Hélas vous êtes plus heureux que moi, qui suis condamné à ne la revoir jamais. Il me fit des reproches de ce soupir, qui marquoit encore de la foiblesse pour elle. Il me flatta si adroitement sur la bonté de mon caractère, & sur mes inclinations, qu'il me fit naître dès cette première visite une forte envie de renoncer comme lui à tous les plaisirs du siècle, pour entrer dans l'état Ecclésiastique. Je goûtai tellement cette idée, que lorsque je me trouvai seul je ne m'occupai point d'autre chose. Je me rappelai les discours de Mr. l'Evêque d'Amiens qui m'avoit donné le même conseil, & les présages heureux qu'il avoit formés en ma faveur, s'il m'arrivoit d'embrasser ce parti-là. La piété se mêla aussi dans mes considérations. Je menerai une vie simple & Chrétienne, disois-je, je m'occuperai de l'étude & de la religion, qui ne me permettront point de penser aux dangereux plaisirs de l'amour. Je mépriserai ce que le commun des hommes admire; & comme je sens assés que mon cœur ne désirera que ce qu'il estime, j'aurai aussi peu d'inquiétudes que de désirs. Je formai là-dessus par avance un système de vie paisible & solitaire. J'y faisois entrer une maison

écartée, avec un petit bois & un ruisseau d'eau pure au bout du jardin; une Bibliothèque composée de Livres choisis; un petit nombre d'amis vertueux & de bon sens, une table propre, mais frugale & modérée. J'y joignois un commerce de lettres avec un ami qui demeureroit à Paris, & qui m'informerait des nouvelles publiques; moins pour satisfaire ma curiosité que pour me faire un divertissement des folles agitations des hommes. Ne serai-je pas heureux? ajoutois-je; toutes mes prétentions ne seront-elles pas remplies? Il est certain que ce projet flattoit extrêmement mes inclinations; mais à la fin d'un si sage arrangement, je sentoient que mon cœur atendoit encore quelque chose, & que pour n'avoir rien à désirer dans la plus charmante solitude, il y auroit fallu être avec Manon.

Cependant Tiberge continuant de me rendre de fréquentes visites, dans le dessein qu'il m'avoit inspiré, je pris occasion d'en faire l'ouverture à mon père. Il me déclara, que ses intentions étoient de laisser ses enfans libres dans le choix de leur condition, & que de quelque manière que je voulusse disposer de moi, il ne se reservoit que le droit de m'aider de ses conseils. Il m'en donna de fort sages, qui tendoient moins à me dégoûter de mon

mon

mon projet qu'à me le faire embrasser avec connoissance. Le renouvellement de l'année Scholaſtique s'aprochoit. Je convins avec Tiberge de nous mettre ensemble au Séminaire de St. Sulpice; lui pour achever ses études de Théologie, & moi pour commencer les miennes. Son mérite qui étoit connu de l'Evêque du Diocèse lui fit obtenir de ce Prélat un bénéfice considerable avant nôtre départ.

Mon père me croiant tout-à-fait revenu de ma passion, ne fit nulle difficulté de me laisser partir. Nous arrivâmes à Paris. L'habit Ecclesiastique prit la place de la Croix de Malte & le nom d'Abbé Des Grioux celle de Chevalier. Je m'attachai à l'étude avec tant d'application que je fis des progrès extraordinaires en peu de mois. J'y emploiois une partie de la nuit, & je ne perdois pas un moment du jour. Ma réputation devint telle, qu'on me félicitoit déjà sur les dignités que je ne pouvois manquer d'obtenir, & sans l'avoir sollicité, mon nom fut couché sur la feuille des bénéfices. La piété n'étoit pas plus négligée: J'avois de la ferveur pour tous les exercices. Tiberge étoit charmé de ce qu'il regardoit comme son ouvrage, & je l'ai vû plusieurs fois répandre des larmes en s'applaudissant de ce qu'il appelloit ma conversion. Que

les résolutions humaines soient sujettes à changer , c'est ce qui ne m'a jamais causé d'étonnement ; une passion les fait naître, une autre passion peut les détruire ; mais quand je pense à la sainteté de celles qui m'avoient conduit à St. Sulpice , & à la joie intérieure que le Ciel m'y faisoit goûter en les exécutant ; je suis effraïé de la facilité avec laquelle j'ai pû les rompre. S'il est vrai que les secours célestes sont à tous momens d'une force égale à celle des passions, qu'on m'explique donc par quel funeste ascendant l'on se trouve emporté tout d'un coup loin de son devoir, sans se trouver capable de la moindre résistance , & sans ressentir le moindre remord. Je me croïois délivré absolument des foibleffes de l'amour. Il me sembloit que j'aurois préféré la lecture d'une page de St. Augustin, ou un quart d'heure de méditation chrétienne à tous les plaisirs des sens , je dis même à ceux qui m'auroient été offerts par Manon : cependant un instant malheureux me fit retomber dans le précipice , & ma chute fut d'autant plus irréparable , que me retrouvant tout d'un coup au même degré de profondeur d'où j'étois parti , les nouveaux désordres où je tombai me portèrent bien plus loin vers le fond de l'abîme.

J'avois passé près d'un an à Paris sans m'in-

m'informer des affaires de Manon. Il m'en avoit d'abord coûté beaucoup pour me faire violence là-dessus; mais les conseils toujours présens de Tiberge, & mes propres réflexions m'avoient fait obtenir cette victoire. Les derniers mois s'étoient écoulés si tranquillement, que je me croïois sur le point d'oublier éternellement cette charmante & perfide créature. Le tems arriva, auquel je devois soutenir un exercice public dans l'école de Théologie, je fis prier plusieurs personnes de considération de m'honorer de leur présence. Mon nom fut ainsi répandu dans tous les quartiers de Paris. Il alla jusqu'aux oreilles de mon infidelle. Elle ne le reconnut pas avec certitude sous le déguisement d'Abbé; mais un reste de curiosité, ou bien quelque repentir de m'avoir trahi, je n'ai jamais pû démêler, lequel de ces deux sentimens lui fit prendre intérêt à un nom si semblable au mien; elle vint en Sorbonne avec quelques autres Dames. Elle assista à mon exercice, & sans doute qu'elle n'eut nulle peine à me remettre. Je n'eus pas la moindre connoissance de cette visite. On sçait qu'il y a dans ces lieux des cabinets particuliers pour les Dames, où elles sont cachées derrière une jalousie. Je retournai à St. Sulpice, couvert de gloire & chargé de complimens.

Il étoit six heures du soir. On vint m'avertir un moment après mon retour, qu'une Dame demandoit à me voir. J'allai au parloir sur le champ. Dieux ! quelle apparition surprenante ? j'y trouvai Manon. C'étoit elle ; mais plus aimable & plus brillante que je ne l'avois jamais vüe. Elle étoit dans sa dix-huitième année. Ses charmes surpassoient tout ce qu'on peut décrire. C'étoit un air si fin, si doux, si engageant ! l'air de l'amour même. Toute sa figure me parut un enchantement.

Je demurai interdit à sa vüe, & ne pouvant conjecturer quel étoit le dessein de cette visite, j'attendois les yeux baissés & avec tremblement qu'elle s'expliquât. Son embarras fut pendant quelque tems égal au mien ; mais voyant que mon silence continuoit, elle mit la main devant ses yeux pour cacher quelques larmes, elle me dit d'un ton timide, qu'elle confessoit que son infidélité méritoit ma haine, mais que s'il étoit vrai que j'eusse jamais eu quelque tendresse pour elle, il y avoit eu aussi bien de la dureté à laisser passer deux ans sans prendre soin de m'informer d'elle, & qu'il y en avoit bien encore à la voir dans l'état où elle étoit en ma présence sans lui dire une parole. Le désordre de mon ame en entendant ce discours ne scauroit être exprimé. Elle s'assit,

s'affit, je demeurai debout, le corps à demi tourné, n'osant l'envifager directement. Je commençai plusieurs fois une réponse, que je n'eus pas la force d'achever. Enfin, je fis un effort pour m'écrier douloureusement; Perfide Manon! ah! perfide! Elle me repeta en pleurant à chaudes larmes, qu'elle ne prétendoit point justifier sa perfidie. Que prétendés-vous donc, m'écriai-je encore? Je prétens mourir, répondit-elle, si vous ne me rendés vôtre cœur, sans lequel il est impossible que je vive. Demande donc ma vie, infidelle! repris-je, en versant moi-même des pleurs, que je m'efforçai en vain de retenir, demande ma vie, qui est l'unique chose qui me reste à te sacrifier; car mon cœur n'a jamais cessé d'être à toi. A peine eus-je achevé ces derniers mots qu'elle se leva avec transport pour venir m'embrasser. Elle m'accabla de mille careffes passionnées. Elle m'appella par tous les noms que l'amour invente pour exprimer ses plus vives tendresses. Je n'y répondois encore qu'avec langueur. Quel passage en effet de la situation tranquille où j'avois été, aux mouvemens tumultueux que je sentojs renaitre. J'en étois épouvanté. Je frémissois comme il arrive lorsqu'on se trouve la nuit dans une campagne écartée: On se croit transporté

dans un nouvel ordre de choses. On y est saisi d'une horreur secrète, dont on ne se remet qu'après avoir considéré long-tems tous les environs.

Nous nous affimes l'un auprès de l'autre. Je pris ses mains dans les miennes. Ah! Manon, lui dis-je, en la regardant d'un œil triste, je ne m'étois pas attendu à la noire trahison dont vous avés païé mon amour. Il vous étoit bien facile de tromper un cœur, dont vous étiez la souveraine absoluë, & qui mettoit sa félicité à vous plaire & à vous obéir. Dites-moi maintenant, si vous en avés trouvé d'aussi tendres, & d'aussi soumis. Non, non, la nature n'en fait guères de la même trempe que le mien. Dites-moi, du moins si vous l'avés quelque-fois regretté. Quel fond dois-je faire sur ce retour de bonté, qui vous ramene aujourd'hui pour le consoler? Je ne vois que trop que vous êtes plus charmante que jamais, mais au nom de toutes les peines que j'ai souffertes pour vous, belle Manon, dites-moi si vous ferés plus fidelle. Elle me répondit des choses si touchantes sur son repentir, & elle s'engagea à la fidelité par tant de protestations & de sermens, qu'elle m'attendrit à un degré inexprimable. Chère Manon! lui dis-je, avec un mélange profane d'expressions amoureuses

&

& Théologiques, Tu es trop adorable pour une créature. Je me sens le cœur emporté par une délectation victorieuse. Tout ce qu'on dit de la liberté à St. Sulpice est une Chimère. Je vais perdre ma fortune, & ma réputation pour toi, je le prévois bien, je lis ma destinée dans tes beaux yeux; mais de quelles pertes ne serois-je pas consolé par ton amour? Les faveurs de la fortune ne me touchent point, la gloire me paroît une fumée, tous mes projets de vie Ecclésiastique étoient de folles imaginations, enfin tous les biens differens de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puis qu'ils ne scauroient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards. En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elle s'étoit laissée séduire par B . . . Elle m'apprit, que l'ayant vûë à sa fenêtre, il étoit devenu passionné pour elle; qu'il avoit fait sa déclaration en Fermier Général, c'est-à-dire, en lui marquant dans une lettre, que le paiement seroit proportionné aux faveurs; qu'elle avoit capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable, qui pût servir à nous faire vivre commodément; mais qu'il l'avoit éblouie par de si magnifi-

ques promesses, qu'elle s'étoit laissée ébranler peu à peu; que je devois juger pourtant de ses remords par la douleur, dont elle m'avoit laissé voir des témoignages la veille de nôtre séparation. Que malgré l'opulence dans laquelle il l'avoit entretenuë, elle n'avoit jamais goûté de bonheur avec lui, non-seulement parce qu'elle n'y trouvoit point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentimens, & l'agrément de mes manières; mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procuroit sans cesse, elle portoit au fond du cœur le souvenir de mon amour, & le remord de son infidélité. Elle me parla de Tiberge, & de la confusion extrême que sa visite lui avoit causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'auroit moins ému le sang. Je lui tournai le dos sans pouvoir soutenir un moment sa présence. Elle continua de me raconter par quels moïens elle avoit été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assûra, qu'elle avoit été si agitée pendant la dispute, qu'elle avoit eu beaucoup de peine, non seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissemens mêmes & ses cris, qui avoient été plus d'une fois sur le point d'éclater. Enfin elle me dit, qu'elle étoit sortie de

ce lieu la dernière pour cacher son desordre ; & que ne suivant que le mouvement de son cœur , & l'impétuosité de ses desirs , elle étoit venue droit au Séminaire avec la résolution d'y mourir, si elle ne me trouvoit pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentis si vif & si tendre n'auroit pas touché ! pour moi j'avouë , que j'aurois sacrifié pour Manon tous les Evêchés du monde Chrétien. Je lui demandai , quel nouvel ordre elle jugeoit à propos de mettre dans nos affaires ? Elle me dit , qu'il falloit sur le champ sortir du Séminaire , & remettre à nous arranger dans un lieu plus assuré. Je consentis à toutes ses volontés sans réplique. Elle entra dans son carrosse pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échapai un moment après sans être apperçu du portier ; je montai avec elle. Nous passâmes à la fripperie. Je repris les galons & l'épée. Manon fournit aux frais , car j'étois sans un sou ; & dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de St. Sulpice , elle n'avoit pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre pour y prendre mon argent. Mon trésor d'ailleurs étoit médiocre , & elle étoit assez riche des libéralités de B . . .

de chose. Nous conferâmes chés le fripier même sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisoit de B . . . elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement. Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai comme de justice les bijoux & environ soixante mille francs que j'ai tirés de lui depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle, ainsi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris, en prenant une maison commode où nous vivrons heureusement ensemble. Je lui représentai, que s'il n'y avoit point de péril pour elle, il y en avoit beaucoup pour moi, qui ne manquerois point tôt ou tard d'être reconnu, & qui serois continuellement exposé au malheur que j'avois déjà essuyé. Elle me laissa entendre, qu'elle auroit du regret à quitter Paris. Je craignois tant de la chagriner, qu'il n'y avoit point de hazard que je ne méprisasse pour lui plaire; cependant nous trouvâmes un milieu raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village aux environs de Paris, d'où il nous seroit aisé d'aller à la ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appelleroit. Nous choisîmes Chaillot, qui n'en est pas éloigné. Manon retourna  
sur

sur le champ chés elle. J'allai l'attendre à la petite porte du Jardin des Thuilleries. Elle revint une heure après dans un carrosse de loüage avec une fille qui la servoit, & quelques malles où ses habits & tout ce qu'elle avoit de précieux étoit renfermé.

Nous ne tardâmes point à gagner Chailot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le tems de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes dès le lendemain un de nôtre goût. Mon bonheur me parut alors établi d'une manière inébranlable. Manon étoit la douceur, & la complaisance même. Elle avoit pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de toutes mes peines passées. Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de nôtre fortune. Soixante-mille francs qui faisoient le fond de nos richesses n'étoient pas une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. (Nous n'étions pas disposés d'ailleurs à resserrer trop nôtre dépense. La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'étoit pas l'œconomie. Voici le plan que je lui proposai. Soixante-mille francs, lui dis-je, peuvent nous  
soûte.

soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y menerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense fera pour l'entretien d'un carrosse, & pour les spectacles & les plaisirs de Paris. Nous nous réglerons; Vous aimés l'Opera, nous y irons trois fois la semaine. Pour le jeu nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais dix pistoles. Il est impossible que dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, & nous ferons alors au - dessus de toutes nos autres craintes. Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie, si nous eussions été allés sages pour nous y assujettir constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guères plus d'un mois. Ma non étoit passionnée pour le plaisir. Je l'étois pour elle. Il nous naissoit à tous momens de nouvelles occasions de dépense, & loin de regretter les sommes qu'elle emploïoit quelque - fois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croïois propre à lui plaire. Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hyver approchoit, tout le monde retournoit à la

la

la ville, la campagne devenoit deferte. Elle me propofa de reprendre une maifon à Paris, je n'y confentis point; mais pour la fatisfaire en quelque chofe, je lui dis, que nous pouvions y louer un appartement meublé, & que nous y pafferions la nuit, lorsqu'il nous arriveroit de quitter trop tard l'afsemblée, où nous allions plufieurs fois la femaine; car l'incommodité de revenir fi tard à Chaillot étoit le prétexte, qu'elle apportoit pour le vouloir quitter. Nous nous donnâmes ainfi deux logemens l'un à la ville & l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier défordre dans nos affaires, en faifant naître deux aventures qui caufèrent nôtre ruïne.

Manon avoit un frère qui étoit Garde du corps. Il fe trouva malheureufement logé à Paris dans la même ruë que nous. Il reconnut fa fœur, en la voyant le matin à fa fenêtre. Il accourut auffi-tôt chés nous. C'étoit un homme brutal, & fans principes d'honneur. Il entra dans nôtre chambre, en jurant horriblement; & comme il fçavoit une partie des aventures de fa fœur, il l'accabla d'injures, & de reproches. J'étois forti un moment auparavant; ce qui fut fans doute un bonheur pour lui ou pour moi, qui n'étois rien moins que difpofé à fouffrir une  
 infulte.

insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ. La tristesse de Manon me fit juger, qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venoit d'essuyer & les menaces brutales de son frère. J'en eus tant de ressentiment, que j'eusse couru sur le champ à la vengeance, si elle ne m'eût arrêté par ses larmes. Pendant que je m'entretenois avec elle de cette aventure, le Garde du corps rentra dans la chambre où nous étions, sans s'être fait annoncer. Je ne l'aurois pas reçu aussi civilement que je fis, si je l'eusse connu, mais nous aiant salué d'un air riant, il eut le tems de dire à Manon, qu'il venoit lui faire des excuses de son emportement, qu'il la croïoit dans le désordre, & que cette opinion avoit allumé sa colère; mais que s'étant informé qui j'étois d'un de nos domestiques, il avoit appris de moi des choses si avantageuses, qu'elles lui faisoient désirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venoit d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre & de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à Manon. Elle paroïsoit charmée de le voir porté à se reconcilier. Nous le retinmes à diner. Il se rendit en peu de momens si familier, que nous

nous aiant entendu parler de nôtre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans nôtre carrosse. Ce fut une prise de possession; car il s'accoutuma à nous voir avec tant de plaisir, qu'il fit bientôt sa maison de la nôtre, & qu'il se rendit le maître en quelque sorte de tout ce qui nous appartenoit. Il m'appelloit son frère, & sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit pour le pied d'amener tous ses amis dans nôtre maison de Chaillot, & de les y traiter à nos dépens. Il se fit habiller magnifiquement à nos frais, & il nous engagea à paier toutes ses dettes: je fermois les yeux sur cette tyrannie pour ne pas déplaire à Manon. Je fis même semblant de ne pas m'apercevoir, qu'il tiroit d'elle de tems en tems des sommes considerables. Il est vrai qu'étant grand joüeur, il avoit la fidelité de lui en remettre une partie, lorsque la fortune le favorisoit. Mais la nôtre étoit trop mediocre pour fournir longtems à des dépenses si peu moderées. J'étois sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant une autre, qui nous a abimés sans ressource.

Nous

Nous étions demeurés un jour à Paris pour y coucher, comme il nous arrivoit fort souvent. La servante qui restoit seule à Chaillot dans ces occasions vint m'avertir le matin, que le feu avoit pris pendant la nuit dans ma maison, & qu'on avoit eu beaucoup de difficulté à l'éteindre. Je lui demandai si nos meubles avoient souffert quelque dommage. Elle me répondit, qu'il y avoit eu une si grande confusion causée par la multitude de personnes qui étoient venuës au secours, qu'elle ne pouvoit être assurée de rien. Je tremblai pour nôtre argent, qui étoit renfermé dans une petite caisse. Je me rendis promptement à Chaillot. Diligence inutile, la caisse avoit déjà disparu. J'éprouvai alors qu'on peut aimer l'argent sans être avare. Cette perte me pénétra d'une si vive douleur, que j'en pensai perdre la raison. Je compris tout d'un coup à quels nouveaux malheurs j'allois me trouver exposé. L'indigence étoit le moindre: Je connoissois Manon; je n'avois déjà que trop éprouvé, que quelque fidèle, & quelque attachée qu'elle me fût dans la bonne fortune, il ne falloit pas compter sur elle dans la misère. Elle aimoit trop l'abondance & les plaisirs pour me les sacrifier. Je la perdrai, m'écriai-je. Malheureux Chevalier! tu vas donc

donc perdre encore tout ce que tu aimes ! Cette pensée me jeta dans un trouble si affreux , que je balançai pendant quelques momens , si je ne ferois pas mieux de finir tous mes maux par la mort. Cependant je conservai assés de prudence pour vouloir examiner auparavant , s'il ne me restoit nulle ressource. Le Ciel me fit naître une pensée qui arrêta mon désespoir. Je crus qu'il ne me seroit pas impossible de cacher nôtre perte à Manon, & que soit par industrie , soit par quelque bonheur de fortune, je pourrois fournir assés honnêtement à son entretien , pour l'empêcher de sentir la nécessité. J'ai compté, disois-je pour me consoler, que nos vingt-mille écus nous suffiroient pendant dix ans ; supposons que les dix ans soient écoulés ; & que nul des changemens que j'espérois ne soit arrivé dans ma famille. Quel parti prendrois-je ? Je ne le sçais pas trop bien ; mais ce que je ferois alors , qui m'empêche de le faire aujourd'hui ? Combien de personnes vivent à Paris, qui n'ont ni mon esprit, ni mes qualités naturelles , & qui doivent néanmoins leur entretien à leurs talens , tels qu'ils les ont ? La Providence, ajoûtois-je , en réfléchissant sur les differens états de la vie , n'a-t-elle pas arrangé les choses fort sagement ? La plûpart des Grands,

&

& des Riches font des fots ; cela est clair à qui connoît un peu le monde. Or il y a une justice admirable là-dedans. S'ils joignoient l'esprit aux richesses, ils seroient trop heureux, & le reste des hommes trop miserable. Les qualités du corps & de l'ame sont accordées à ceux-ci, comme des moïens pour se tirer de la misère & de la pauvreté. Les uns prennent part aux richesses des Grands en servant à leurs plaisirs, ils 'en font des dupes: d'autres servent à leur instruction, ils tâchent d'en faire d'honnêtes gens ; il est rare à la vérité qu'ils y réussissent, mais ce n'est pas là le but de la divine sagesse: ils tirent toujours un fruit de leurs soins, qui est de vivre à leurs dépens ; & de quelque façon qu'on le prenne, c'est un fond excellent de revenu pour les petits que la sottise des riches & des Grands.

Ces pensées me remirent un peu le cœur, & la tête. Je résolus d'abord d'aller consulter Mr. Lescaut frère de Manon. Il connoissoit parfaitement son Paris, & je n'avois eu que trop d'occasion de reconnoître, que ce n'étoit ni de son bien, ni de la paye du Roi qu'il tiroit son plus clair revenu. Il me restoit à peine vingt pistoles qui s'étoient trouvées heureusement dans ma poche. Je lui montrai ma bourse, en lui expliquant mon malheur & mes craintes,

Craintes, & je lui demandai, s'il y avoit pour moi un milieu à esperer entre mourir de faim & me casser la tête de désespoir. Il me répondit, que se casser la tête étoit la ressource des fots. Pour mourir de faim, qu'il y avoit quantité de gens d'esprit qui se voïoient réduits là, quand ils ne vouloient pas faire usage de leurs talens; que c'étoit à moi à examiner de quoi j'étois capable, qu'il m'assûroit de son secours & de ses conseils dans toutes mes entreprises. Cela est bien vague, Mr. Lescout, lui dis-je, mes besoins demanderoient un remède plus présent; car que voulez-vous que je dise à Manon? A propos de Manon, reprit-il; qu'est-ce qui vous embarrasse? N'avez-vous par toujours avec elle de quoi finir vos inquiétudes quand vous voudrés. Une fille comme elle devoit nous entretenir, vous, elle, & moi. Il me coupa la réponse que cette impertinence méritoit, pour continuer de me dire, qu'il me garantissoit avant le soir mille écus à partager entre nous, si je voulois suivre son conseil; qu'il connoissoit un Seigneur si liberal sur le chapitre des plaisirs, qu'il étoit sûr, que mille écus ne lui coûteroient rien pour passer une nuit avec une fille comme Manon. Je l'arrêtai. J'avois meilleure opinion de vous, lui répondis-je, je m'étois figuré que le motif  
que

que vous aviés eu de m'accorder vôtre amitié étoit un sentiment pour vôtre sœur tout opposé à celui où vous êtes maintenant. il me confessa impudemment, qu'il avoit toujours pensé de même, & qu'après avoir passé les bornes de l'honneur comme elle avoit fait, il ne se feroit jamais reconcilié avec elle, si ce n'eût été dans l'espérance de profiter de sa mauvaise conduite. Il me fut aisé de juger que nous avions été ses duppes jusqu'alors. Quelque émotion néanmoins que ce discours m'eut causé, le besoin que j'avois de lui m'obligea de lui répondre en riant, que son conseil étoit une dernière ressource, qu'il falloit remettre à l'extrémité. Je le priai de m'ouvrir quelque autre voie. Il me proposa de profiter de ma jeunesse, & de la figure avantageuse que j'avois reçû de la nature, pour me mettre en liaison avec quelque Dame vieille & liberale. Je ne goûtai pas non plus ce parti, qui m'auroit rendu infidelle à Manon. Je lui parlai du jeu comme du moïen le plus facile, & le plus convenable à ma situation. Il me dit, que le jeu à la vérité étoit une ressource; mais que cela demandoit d'être expliqué: qu'entreprendre de jouër simplement avec les espérances communes étoit le vrai moïen d'achever ma perte: que de prétendre exercer seul,

&amp;

& fans être soutenu, les petits moïens qu'un habile homme emploie pour corriger la fortune, étoit un métier trop dangereux; qu'il y avoit une troisiéme voie, qui étoit celle de l'association; mais que ma jeunesse lui faisoit craindre que Mrs. les confédérés ne me jugeassent point encore les qualités propres à la ligue. Il me promit néanmoins ses bons offices auprès d'eux, & ce que je n'aurois pas attendu de lui, il m'offrit quelque argent, lorsque je me trouverois pressé du besoin. L'unique grace que je lui demandai pour le présent, fut de ne rien apprendre à Manon de la perte que j'avois faite, & du sujet de nôtre conversation.

Je sortis de chés lui moins satisfait encore que je n'y étois entré. Je me repentis même de lui avoir confié mon secret. Il n'avoit rien fait pour moi que je n'eusse pû en obtenir de même sans cette ouverture, & je craignois mortellement, qu'il ne manquât à la promesse qu'il m'avoit faite de ne rien découvrir à Manon. J'avois lieu d'appréhender aussi, par la déclaration qu'il m'avoit faite de ses sentimens, qu'il ne formât le dessein de tirer parti d'elle en l'enlevant de mes mains; ou du moins en lui conseillant de me quitter pour s'attacher à un amant plus riche & plus heureux. Je fis là-dessus mille ré-

flexions, qui n'aboutirent qu'à me tourmenter & à renouveler le défespoir où j'avois été le matin. Il me vint plusieurs fois à l'esprit d'écrire à mon père & de feindre une nouvelle conversion, pour obtenir de lui quelque secours d'argent; mais je me rappelai aussi-tôt, que malgré toute sa bonté, il m'avoit reserré six mois dans une étroite prison pour ma première faute; j'étois bien assuré, qu'après un éclat tel qu'avoit dû causer ma fuite de St. Sulpice, il me traiteroit beaucoup plus rigoureusement. Enfin, cette confusion de pensées en produisit une, qui remit le calme tout d'un coup dans mon esprit, & que je m'étonnai de n'avoir pas eue plutôt. Ce fut de recourir à mon ami Tiberge; dans lequel j'étois bien assuré de retrouver toujours le même fond de zèle & d'amitié. Rien n'est plus admirable, & ne fait plus d'honneur à la vertu, que la confiance avec laquelle on s'adresse aux personnes, dont on connoît parfaitement la probité; on sent qu'il n'y a point de péril à courir. Si elles ne sont pas toujours en état d'offrir du secours, on est sûr qu'on en obtiendra du moins de la bonté & de la compassion. Le cœur qui se ferme avec tant de soin au reste des hommes, s'ouvre naturellement en leur présence, comme une fleur s'épa-

s'épanouit à la lumière du Soleil, dont elle n'attend qu'une douce & utile influence.

Je regardai comme un effet de la protection du ciel de m'être souvenu si à propos de Tiberge, & je résolus de chercher les moyens de le voir même avant la fin du jour. Je retournai sur le champ au logis pour lui écrire un mot, & lui assigner un lieu propre à notre entretien. Je lui recommandois le silence & la discrétion, comme un des plus importans services qu'il pût me rendre dans la situation de mes affaires. La joie que l'esperance de le voir m'inspiroit, effaça les traces du chagrin que Manon n'auroit pas manqué d'appercevoir sur mon visage. Je lui parlai de notre malheur de Chaillot comme d'une bagatelle, qui ne devoit point l'allarmer, & comme Paris étoit le lieu du monde où elle se voyoit avec le plus de plaisir, elle ne fut pas fâchée de m'entendre dire, qu'il étoit à propos d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût réparé à Chaillot quelques legers effets de l'incendie. Une heure après je reçus la réponse de Tiberge, qui me promettoit de se rendre au lieu de l'assignation. J'y courus avec impatience. Je sentoits néanmoins quelque honte d'aller paroître aux yeux d'un ami, dont la seule présence seroit un reproche de mes désor-

dres ; mais l'opinion que j'avois de la bonté de son cœur , & l'interêt de Manon soustinrent ma hardiesse. Je l'avois prié de se trouver au jardin du Palais Royal. Il y étoit avant moi. Il vint m'embrasser aussi-tôt qu'il m'eût apperçû. Il me tint ferré long-tems entre ses bras , & je sentis mon visage mouillé de ses larmes. Je lui dis , que je ne me présentois à lui qu'avec confusion , & que je portois dans mon cœur un vif sentiment de mon ingratitude , que la première chose dont je le conjurois étoit de m'apprendre , s'il m'étoit encore permis de le regarder comme mon ami , après avoir mérité si justement de perdre son estime & son affection. Il me répondit du ton le plus tendre & le plus naturel , que rien n'étoit capable de le faire renoncer à cette qualité ; que mes malheurs mêmes , & si je lui permettois de le dire , mes fautes & mes désordres avoient redoublé sa tendresse pour moi ; mais que c'étoit une tendresse mêlée de la plus vive douleur , telle qu'on la sent pour une personne chère , qu'on voit toucher à sa ruïne sans pouvoir la secourir. Nous nous assimes sur un banc. Hélas ! lui dis-je , avec un soupir parti du fond du cœur , vôtre compassion doit être excessive , mon cher Tiberge , si vous m'assûrés qu'elle est égale à mes peines. J'ai honte de vous les laisser voir ; car je  
con-

confesse, que la cause n'en est pas glorieuse; mais l'effet en est si triste, qu'il n'est pas besoin de m'aimer autant que vous faites pour en être attendri. Il me demanda, comme une marque d'amitié de lui raconter sans déguisement ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de St. Sulpice. Je le satisfis, & loin d'altérer quelque chose à la vérité ou de diminuer mes fautes pour les faire trouver plus excusables, je lui parlai de ma passion avec toute la force qu'elle m'inspiroit. Je la lui représentai comme un de ces coups particuliers du destin, qui s'attache à la ruine d'un misérable, & dont il est aussi impossible à la vertu de se défendre qu'il l'a été à la sagesse de les prévoir. Je lui fis une vive peinture de mes agitations, de mes craintes, du désespoir où j'étois deux heures avant que de le voir, & de celui dans lequel j'allois retomber, si j'étois abandonné par mes amis, aussi impitoyablement que par la fortune; enfin, j'attendris tellement le bon Tiberge, que je le vis aussi affligé par la compassion que je l'étois par le sentiment de mes peines. Il ne se lassoit point de m'embrasser & de m'exhorter à prendre du courage & de la consolation; mais comme il supposoit toujours qu'il falloit me séparer de Manon, je lui fis entendre nettement, que c'étoit

cette séparation même que je regardois comme la plus grande de mes infortunes, & que j'étois disposé à souffrir non seulement le dernier excès de la misère, mais la mort même la plus cruelle, avant que de recevoir un remède plus insupportable que tous mes maux ensemble. Expliqués-vous donc, me dit-il; quelle espèce de secours suis-je capable de vous donner, si vous vous révoltés contre toutes mes propositions? Je n'osois lui déclarer, que c'étoit de sa bourse que j'avois besoin. Il le comprit pourtant à la fin, & m'ayant confessé qu'il croioit m'entendre, il demeura quelque tems suspendu avec l'air d'une personne qui balance. Ne croiés pas, reprit-il bien-tôt, que ma rêverie vienne d'un refroidissement de zèle & d'amitié; mais à quelle alternative me réduifés-vous, s'il faut que je vous refuse le seul secours que vous voulés accepter; ou que je blesse mon devoir en vous l'accordant; car n'est-ce pas prendre part à vôtre désordre que de vous y faire persévérer? Cependant, continua-t-il, après avoir réfléchi un moment, je m'imagine que c'est peut-être l'état violent où l'indigence vous jette, qui ne vous laisse pas assez de liberté pour choisir le meilleur parti: il faut un esprit tranquile pour goûter la sagesse & la vérité. Je trouverai le

le moïen de vous faire avoir quelque argent. Permettés - moi , mon cher Cavalier, ajouta - t - il en m'embrassant , d'y mettre seulement une condition , c'est que vous m'apprendrés le lieu de vôtre demeure , & que vous souffrirés que je fasse du moins mes efforts pour vous ramener à la vertu , que je sçai que vous aimés , & dont il n'y a que la violence de vos passions qui vous écarte. Je lui accordai sincèrement tout ce qu'il souhaitoit , & je le priai de plaindre la malignité de mon sort , qui me faisoit profiter si mal des conseils d'un ami si vertueux. Il me mena aussi - tôt chés un Banquier de sa connoissance , qui m'avança cent pistoles sur son billet ; car il n'étoit rien moins qu'en argent comptant. J'ai déjà dit qu'il n'est pas riche. Son bénéfice valoit deux mille francs ; mais comme c'étoit la première année qu'il le possédoit il n'avoit encore rien touché du revenu ; c'étoit sur les fruits futurs qu'il me faisoit cette avance.

Je sentis tout le prix de sa générosité. J'en fus touché jusqu'au point de déplorer l'aveuglement d'un amour fatal , qui me faisoit violer tous les devoirs. La vertu eut assés de force pendant quelques momens pour s'élever dans mon cœur contre ma passion , & j'apperçus du moins dans

cet instant de lumière, la honte, & l'indignité de mes chaînes. Mais ce combat fut léger & dura peu. La vûe de Manon m'auroit fait précipiter du ciel, & je m'étonnai en me retrouvant auprès d'elle, que j'eusse pû traiter un moment de honteuse une tendresse si juste pour un objet si charmant.

Manon étoit une créature d'un caractère extraordinaire. Jamais fille n'eut moins d'attachement qu'elle pour l'argent, & elle ne pouvoit néanmoins être tranquile un moment avec la crainte d'en manquer. C'étoit du plaisir & des passe-tems qu'il lui falloit. Elle n'eût jamais voulu toucher un sou, si l'on pouvoit se divertir sans qu'il en coûtât. Elle ne s'informoit pas même, quel étoit le fond de nos richesses, pourvû qu'elle pût passer agréablement la journée, de sorte que n'étant ni excessivement adonnée au jeu, ni d'humeur à aimer le faste des grandes dépenses, rien n'étoit plus facile que de la satisfaire, en lui faisant naître tous les jours des amusemens de son goût; mais c'étoit une chose si nécessaire pour elle d'être ainsi occupée par le plaisir, qu'il n'y avoit pas le moindre fond à faire sans cela sur son humeur, & sur ses inclinations. Quoiqu'elle m'aimât tendrement, & que je fusse le seul, comme elle en  
con-

convenoit volontiers , qui pût lui faire goûter parfaitement les douceurs de l'amour , j'étois presque certain , que sa tendresse ne tiendrait point contre de certaines craintes. Elle m'auroit préféré à toute la terre avec une fortune médiocre , mais je ne doutois nullement , qu'elle ne m'abandonnât pour quelque nouveau B . . . lorsqu'il ne me resteroit que de la confiance & de la fidélité à lui offrir. Je résolus donc de régler si bien ma dépense particulière , que je fusse toujours en état de fournir aux siennes , & de me priver plutôt de mille choses nécessaires que de la borner même pour le superflu. Le carrosse m'effraioit plus que tout le reste , car il n'y avoit point d'apparence de pouvoir entretenir des chevaux , & un cocher. Je découvris ma peine à Mr. Lescaut. Je ne lui avois point caché que j'eusse reçu cent pistoles d'un ami. Il me repeta que si je voulois tenter le hazard du jeu , il ne désespéroit point qu'en sacrifiant de bonne grace une centaine de francs pour traiter ses associés , je ne pusse être admis à sa recommandation dans la ligue de l'industrie. Quelque répugnance que j'eusse à tromper , je me laissai entraîner par la nécessité.

Mr. Lescaut me présenta le soir même , comme un de ses parens ; il ajouta , que

D 5

j'étois

j'étois d'autant mieux disposé à réussir, que j'avois besoin des plus grandes faveurs de la fortune. Cependant pour faire connoître que ma misère n'étoit pas celle d'un homme de néant, il leur dit, que j'étois dans le dessein de leur donner à souper. L'offre fut acceptée. Je les traitai magnifiquement. On s'entretint long-tems de la gentillesse de ma figure, & de mes heureuses dispositions. On prétendit, qu'il y avoit beaucoup à esperer de moi, parce qu'ayant quelque chose dans la physionomie qui sentoit l'honnête homme, personne ne se défieroit de mes artifices. Enfin on remercia Mr. Lescout d'avoir procuré à l'ordre un novice de mon mérite, & l'on chargea un des Chevaliers de me donner, pendant quelques jours, les instructions nécessaires. Le principal théâtre de mes exploits devoit être l'Hôtel de Transilvanie, où il y avoit une table de Pharaon dans une salle, & divers autres jeux de cartes & de dez dans la galerie. Cette Académie se tenoit au profit de Mr. le Prince de R . . . qui demouroit alors à Clagny, & la plupart de ses officiers étoient de nôtre société. Je profitai en peu de tems des leçons de mon maître. J'acquis sur tout beaucoup d'habileté à faire une volte-face, à filer la carte, & avec le secours d'une longue paire de  
Manchettes

Manchettes j'escamottois assez proprement pour tromper les yeux des plus habiles, & ruiner sans affectation quantité d'honnêtes joueurs. Cette adresse extraordinaire hâta si fort les progrès de ma fortune, que je me trouvai en peu de semaines des sommes considerables, outre celles que je partageois de bonne foi avec mes associés. Je ne craignis plus alors de découvrir à Manon nôtre perte de Chaillot, & pour la consoler en lui apprenant cette fâcheuse nouvelle, je louai une maison garnie, où nous nous établimes avec un air d'opulence & de propreté.

Tiberge n'avoit pas manqué pendant ce tems-là de me rendre de fréquentes visites. Sa morale ne finissoit point. Il recommençoit sans cesse à me représenter le tort que je faisois à ma conscience, à mon honneur & à ma fortune. Je recevois ses avis avec amitié, & quoique je n'eusse pas la moindre disposition à les suivre, je lui sçavois bon gré de son zèle, parce que j'en connoissois la source. Quelque-fois je le raillois agréablement dans la présence même de Manon; & je l'exhortois à n'être pas plus scrupuleux que la plupart des Evêques, & des autres Prêtres, qui sçavent accorder fort bien une maîtresse avec un bénéfice. Voyez, lui disois-je en lui montrant les yeux de la mienne,

& dites-moi, s'il y a des fautes qui ne soient pas justifiées par une si belle cause. Il prenoit patience & il la poussa jusqu'à un certain point; mais lorsqu'il vit que mes richesses s'augmentoient, & que non seulement je lui avois restitué ses cent pistoles, mais qu'ayant loué une nouvelle maison & embelli mon équipage, j'allois me replonger plus que jamais dans les plaisirs, il changea entièrement de ton & de manières. Il se plaignit de mon endurcissement, il me menaça des châtimens du ciel, & il me prédit une partie des malheurs qui ne tardèrent guères à m'arriver. Il est impossible, me dit-il, que les richesses qui servent à l'entretien de vos désordres, vous soient venues par des voies légitimes. Vous les avés acquises injustement, elles vous seront ravies de même. La plus terrible punition de Dieu seroit de vous en laisser jouir tranquillement. Tous mes conseils, ajouta-t-il; vous ont été inutiles, je ne prévois que trop qu'ils vous seroient bientôt importuns. Adieu ingrat & foible ami: puissent vos criminels plaisirs s'évanouir comme une ombre! Puisse vôtre fortune, & vôtre argent périr sans ressource, & vous rester seul & nud pour sentir la vanité des biens, qui vous ont follement enyvré! C'est alors que vous  
me

me retrouverés disposé à vous aimer & à vous servir ; mais je romps aujourd'hui tout commerce avec vous , & je dételle la vie que vous menés . Ce fut dans ma chambre , aux yeux de Manon , qu'il me fit cette harangue Apostolique . Il se leva pour se retirer . Je voulus le retenir ; mais je fus arrêté par Manon , qui me dit , que c'étoit un fou qu'il falloit laisser sortir .

Son discours ne laissa pas de faire quelque impression sur moi . Je remarque ainsi les diverses occasions , où mon cœur sentit un retour vers le bien , parce que c'est à ce souvenir que j'ai dû ensuite une partie de ma force dans les plus malheureuses circonstances de ma vie . Les caresses de Manon dissipèrent en un moment le chagrin que cette scène m'avoit causé . Nous continuâmes de mener une vie toute composée de plaisir & d'amour . L'augmentation de nos richesses redoubla nôtre affection . Venus , & la Fortune n'avoient point d'esclaves plus heureux , & plus tendres . Dieux ! Pourquoi appeller le monde un lieu de misères , puis qu'on y peut goûter de si charmantes délices ! mais hélas ! leur foible est de passer trop vite . Quelle autre félicité voudroit-on se proposer , si elles étoient de nature à durer toujours . Les nôtres eurent le sort

commun, c'est-à-dire, de durer peu, & d'être suivies par des regrets amers. J'avois fait au jeu des gains si considerables, que je pensois à placer une partie de mon argent. Mes domestiques n'ignoroient pas mes succès, sur tout mon valet de chambre, & la servante de Manon, devant lesquels nous nous entretenions souvent sans défiance. Cette fille étoit jolie. Mon valet en étoit amoureux. Ils avoient à faire à des maîtres jeunes & faciles, qu'ils s'imaginèrent pouvoir tromper aisément. Ils en conçurent le dessein & ils l'exécutèrent si malheureusement pour nous, qu'ils nous mirent dans un état, dont il ne nous a jamais été possible de nous relever.

Mr. Lescaut nous aiant un jour donné à souper, il étoit environ minuit lorsque nous retournâmes au logis. J'appellai mon valet, & Manon sa fille de chambre; ni l'un, ni l'autre ne parurent. On nous dit, qu'ils n'avoient point été vus dans la maison depuis huit heures, & qu'ils étoient sortis après avoir fait transporter quelques caisses selon les ordres qu'ils disoient avoir reçus de moi. Je pressentis une partie de la vérité; mais je ne formai point de soupçons qui ne fussent surpassés par ce que j'aperçus en entrant dans ma chambre. La ferrure de mon cabinet avoit été

été forcée, & mon argent enlevé avec tous mes habits. Dans le tems que je réfléchissois seul sur cet accident, Manon vint toute effraïée m'apprendre qu'on avoit fait le même ravage dans son appartement. Le coup me parut si cruel, qu'il n'y eut qu'un effort extraordinaire de raison qui m'empêcha de me livrer aux cris & aux pleurs. La crainte de communiquer mon désespoir à Manon me fit affecter de prendre un visage tranquille. Je lui dis en badinant, que je me vängerois sur quelque duppe à l'Hôtel de Transilvanie. Cependant elle me sembla si sensible à nôtre malheur, que sa tristesse eut bien plus de force pour m'affliger, que ma joye feinte n'en avoit eu pour l'empêcher d'être trop abatuë. Nous sommes perdus, me dit-elle, les larmes aux yeux. Je m'efforçai en vain de la consoler par mes caresses. Mes propres pleurs trahissoient mon désespoir, & ma consternation. En effet nous étions ruinés si absolument, qu'il ne nous restoit pas une chemise.

Je pris le parti d'envoyer chercher sur le champ Mr. Lescart. Il me conseilla d'aller à l'heure même chés Mr. le Lieutenant de Police, & Mr. le Grand Prévôt de Paris. J'y allai; mais ce fut pour mon plus grand malheur; car outre que cette démarche,

démarche, & celles que je fis faire à ces deux Officiers de Justice, ne produisirent rien, je donnai le tems à Lescaut d'entretenir sa sœur, & de lui inspirer pendant mon absence une horrible résolution. Il lui parla de M. de M . . G . . . , vieux voluptueux qui païoit prodigement les plaisirs, & il lui fit envisager tant d'avantages à se mettre à sa solde, que troublée comme elle étoit par nôtre disgrâce, elle entra dans tout ce qu'il entreprit de lui persuader. Cet honorable marché fut conclu avant mon retour, & l'exécution remise au lendemain, après que Lescaut auroit prévenu Mr. de M . . G . . . Je le trouvai qui m'attendoit au logis; mais Manon s'étoit couchée dans son appartement, & elle avoit donné ordre à un laquais de me dire, qu'ayant besoin d'un peu de repos, elle me prioit de la laisser seule pendant cette nuit. Lescaut me quitta après m'avoir offert quelques pistoles que j'acceptai. Il étoit presque quatre heures lorsque je me mis au lit, & m'y étant encore entretenu longtemps des moïens de rétablir ma fortune, je m'endormis si tard, que je ne pûs me réveiller que vers les onze heures. Je me levai promptement pour m'aller informer de la fanté de Manon. On me dit, qu'elle étoit partie une heure auparavant avec son frère,

frère, qui l'étoit venu prendre dans un carrosse de loüage. Quoiqu'une telle partie faite avec Lescant me parût mistérieuse, je me fis violence pour suspendre mes soupçons. Je laissai couler quelques heures, que je passai à lire. Enfin n'étant plus le maître de mon inquiétude, je me promenai à grands pas dans nos appartemens. J'apperçus dans celui de Manon une lettre cachetée qui étoit sur sa table. L'adresse étoit à moi, & l'écriture de sa main. Je Pouvris avec un frisson mortel : elle étoit dans ces termes :

Je te jure, mon cher Chevalier, que tu es l'idole de mon cœur, & qu'il n'y a que toi au monde que je puisse aimer de la façon dont je t'aime; mais ne vois-tu pas, ma pauvre chère ame, que dans l'état où nous sommes réduits, c'est une sottise que la fidélité? crois-tu qu'on puisse être bien tendre lorsqu'on manque de pain? La faim me causeroit quelque méprise fatale, je rendrois quelque jour le dernier soupir en croiant en pousser un d'amour. Je t'adore, compte là-dessus, mais laisse-moi pour quelque tems le ménagement de nôtre fortune. Malheur à qui va tomber dans mes filets, je travaille pour rendre mon Chevalier riche & heureux. Mon frère t'apprendra des nouvelles de ta Manon, & qu'elle a pleuré

pleuré de la nécessité de te quitter.

Je demeurai après cette lecture dans un état, qui me seroit difficile à décrire; car j'ignore encore aujourd'hui, par quelle espèce de sentimens je fus alors agité. Ce fut une de ces situations uniques, auxquelles on n'a rien éprouvé qui soit semblable; on ne sauroit les expliquer aux autres, parce qu'ils n'en ont pas l'idée; & l'on a peine à se les bien démêler à soi-même; parce qu'étant seules de leur espèce, cela ne se lie à rien dans la mémoire, & ne peut même être rapproché d'aucuns sentimens connus. Cependant de quelle nature que les miens fussent, il est certain, qu'il devoit y entrer de la douleur, du dépit, de la jalousie, & de la honte. Heureux, s'il n'y fût pas entré encore plus d'amour! Elle m'aime, je le veux croire, mais ne faudroit-il pas, m'écriai je, qu'elle fût un monstre pour me haïr? Quels droits eut-on jamais sur un cœur, que je n'aye pas sur le sien? que me reste-t-il à faire pour elle, après tout ce que je lui ai sacrifié? Cependant elle m'abandonne, & l'ingrate se croit à couvert de mes reproches, en me disant, qu'elle ne cesse pas de m'aimer. Elle appréhende la faim; Dieu d'amour! quelle grossiereté de sentimens, & que cela répond mal à ma délicatesse! Je ne l'ai pas

pas appréhendée, moi qui m'y expose si volontiers pour elle en renonçant à ma fortune, & aux douceurs de la maison de mon père; moi qui me suis retranché jusqu'au nécessaire, pour satisfaire ses petites humeurs & ses caprices: elle m'adore, dit-elle! si tu m'adorois, ingrate, je sçais bien de qui tu aurois pris des conseils; tu ne m'aurois pas quitté du moins sans me dire adieu. C'est à moi qu'il faut demander quelles peines cruelles on sent à se séparer de ce qu'on adore. Il faudroit avoir perdu l'esprit pour s'y exposer volontairement.

Mes plaintes furent interrompues par une visite à laquelle je ne m'attendois pas. Ce fut celle de Lescout. Bourreau! lui dis-je, en mettant l'épée à la main, où est Manon? qu'en as-tu fait? Ce mouvement l'effraya, il me répondit, que si c'étoit ainsi que je le recevois, lorsqu'il venoit me rendre compte du service le plus considérable qu'il eût pu me rendre, il alloit se retirer & ne remettroit jamais le pied chés moi. Je courus à la porte de la chambre, que je fermai soigneusement. Ne t'imagines pas, lui dis-je, en me retournant, que tu puisses me prendre encore une fois pour duppe, & me tromper par des fables. Il faut défendre ta vie, ou me faire

faire retrouver Manon. Là! que vous êtes vif! repartit-il; c'est l'unique sujet qui m'amene. Je viens vous annoncer un bonheur, auquel vous ne pensés pas, & pour lequel vous reconnoîtrés peut-être que vous m'avés quelque obligation. Je voulus être éclairci sur le champ. Il me raconta que Manon ne pouvant soutenir la crainte de la misère, & sur-tout l'idée d'être obligée tout d'un coup à la réforme de nôtre équipage, l'avoit prié de lui procurer la connoissance de Mr. de M. G. qui passoit pour un homme généreux. Il n'eut garde de me dire, que le conseil étoit venu de lui, ni qu'il eût préparé les voies avant que de l'y conduire. Je l'y ai menée ce matin, continua-t-il, & cet honnête homme a été si charmé de son mérite, qu'il l'a invitée d'abord à lui tenir compagnie à sa maison de campagne, où il est allé passer quelques jours. Moi, ajoâta Lescaut, qui ai pénétré tout d'un coup de quel avantage cela pouvoit être pour vous, je lui ai fait entendre adroitement, que Manon avoit essuié des pertes considérables, & j'ai tellement piqué sa générosité, qu'il a commencé par lui faire un présent de deux cens pistoles. Je lui ai dit, que cela étoit honnête pour le présent; mais que l'avenir ameneroit à ma sœur de grands besoins;

besoins ; qu'elle s'étoit chargée d'ailleurs du soin d'un jeune frère, qui nous étoit resté sur les bras, après la mort de nos père & mère, & que s'il la croïoit digne de son estime, il ne la laisseroit pas souffrir dans ce pauvre enfant, qu'elle regardoit comme la moitié d'elle-même. Ce récit l'a attendri, il s'est engagé à louer une maison commode pour vous & pour Manon ; car c'est vous-même qui êtes ce pauvre petit frère si à plaindre ; il a promis de vous meubler proprement, & de vous fournir tous les mois quatre cens bonnes livres, qui en feront si je compte bien quatre mille huit cens à la fin de chaque année. Il a laissé ordre à son Intendant avant que de partir pour sa campagne, de chercher une maison, & de la tenir préparée pour son retour. Vous reverrés alors Manon, qui m'a chargé de vous embrasser mille fois pour elle, & de vous assurer, qu'elle vous aime plus que jamais.

Je m'assis en rêvant à cette bizarre disposition de mon sort. Je me trouvai dans un partage de sentimens, & par conséquent dans une incertitude si difficile à terminer, que je demurai long tems sans répondre à quantité de questions, que Lescaut me faisoit l'une sur l'autre. Ce fut dans ce moment, que l'honneur

&

& la vertu me firent sentir encore les pointes du remord, & que je jettai les yeux en soupirant, vers Amiens, vers la maison de mon père, vers St. Sulpice, & vers tous les lieux où j'avois vécu dans l'innocence. Par quel espace immense n'étois-je pas séparé de cet heureux état ! je ne le vois plus que de loin, comme une ombre qui s'attiroit encore mes regrets & mes desirs, mais qui étoit trop foible pour exciter mes efforts. Par quelle fatalité, disoit-je, suis-je devenu si criminel ? l'amour est une passion innocente ; comment s'est-il changé pour moi en une source de misères, & de défordres ? Qui m'empêchoit de vivre tranquille & vertueux avec Manon ? Pourquoi ne l'épousois-je point avant que d'obtenir rien de son amour ? Mon père, qui m'aimoit si tendrement, n'y auroit-il pas consenti, si je l'en eusse pressé avec des instances légitimes ? Ah ! il l'auroit chérie lui-même comme une fille charmante, trop digne d'être l'épouse de son fils ; je serois heureux avec l'amour de Manon, avec l'affection de mon père, avec l'estime des honnêtes gens, avec les biens de la fortune, & la tranquillité de la vertu. Revers funeste ! Quel est l'infame personnage qu'on vient ici me proposer ? Quoi ! j'irai partager . . . mais y a-t-il à balancer, si c'est  
Manon

Manon qui l'a réglé, & si je la perds sans cette complaisance ? Mr. Lescout, m'écriai-je, en fermant les yeux comme pour écarter de si chagrinantes réflexions, si vous avés eu dessein de me servir je vous rends graces. Vous auries peut-être pû prendre une voie plus honnête ; mais c'est une chose finie, n'est-ce pas ? ne pensons donc plus qu'à profiter de vos soins, & à remplir vôtre projet. Lescout, à qui ma colère & ensuite mon silence avoient causé de l'embarras, fut ravi de me voir prendre un parti tout différent de celui qu'il avoit appréhendé pendant quelques momens ; il n'étoit rien moins que brave, j'en eus encore de meilleures preuves dans la suite. Ouï, ouï, se hâta-t-il de me répondre, c'est un fort bon service que je vous ai rendu, & vous verrés que nous en tirerons plus d'avantage que vous ne pensés. Nous concertâmes de quelle manière nous pourrions prévenir les défiances que Mr. M. G . . . pourroit avoir de nôtre fraternité en me voyant plus grand, & un peu plus âgé peut-être qu'il ne se l'imaginoit. Nous ne trouvâmes point d'autre moyen que de prendre devant lui un air simple & provincial, & de lui faire croire que j'étois dans le dessein d'entrer dans l'état Ecclésiastique, & que j'allois pour cela tous les jours au collège.

collège. Nous résolûmes aussi, que je me mettrois fort mal, la première fois que je serois admis à l'honneur de le saluer. Il revint à la ville cinq ou six jours après. Il conduisit lui-même Manon dans la maison que son Intendant avoit eu soin de tenir prête. Elle fit avertir aussi-tôt son frère de son retour, & celui-ci m'en ayant donné avis, nous nous rendîmes tous deux chés elle. Le vieil amant en étoit déjà parti.

Malgré la résignation avec laquelle je m'étois soumis à ses volontés, je ne pus reprimer le murmure de mon cœur en la revoiant. Je lui parus triste & languissant. La joie de la retrouver ne l'emportoit pas tout-à-fait sur le chagrin de son infidélité. Elle, au contraire, paroissoit transportée du plaisir de me revoir. Elle me fit des reproches de ma froideur. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper les mots de perfide d'infidelle, que j'accompagnai d'autant de soupirs. Elle me railla d'abord de ma simplicité; mais lors qu'elle vit mes regards s'attacher toujours tristement sur elle, & la peine que j'avois à digérer un changement si contraire à mon humeur & à mes desirs, elle passa seule dans son cabinet. Je la suivis un moment après. Je l'y trouvai toute en pleurs. Je lui demandai ce qui les cau-  
soit.

soit. Il t'est bien-aisé de le voir, me dit-elle; comment veux-tu que je vive, si ma vûë n'est plus propre qu'à te causer un air sombre & chagrin? tu ne m'as pas fait une seule caresse depuis une heure que tu es ici, & tu as reçu les miennes avec la majesté du grand Turc au Serrail. Ecoutés Manon, lui répondis-je en l'embrassant, je ne puis vous cacher que j'ai le cœur mortellement affligé. Je ne parle point à présent des allarmes, où vôtre fuite imprévûë m'a jetté, ni de la cruauté que vous avés eu de m'abandonner sans me dire un mot de consolation, & après avoir passé la nuit dans un autre lit que moi. Le charme de vôtre présence m'en feroit bien oublier davantage. Mais croiés-vous que je puisse penser sans soupirs & même sans larmes, continuai-je, en en versant quelques-unes, à la triste & malheureuse vie que vous voulés que je mène dans cette maison. Laissons ma naissance, & mon honneur à part; ce ne sont plus ces raisons légères, qui doivent entrer en concurrence avec un amour tel que le mien; mais cet amour même ne vous imaginés-vous pas qu'il gémit de se voir si mal recompensé, je n'ose dire traité si tyranniquement par une ingrate & dure maitresse? Elle m'interrompt, tenés, dit-elle, mon Chevalier, il est inutile de

me tourmenter par des reproches qui me percent le cœur, lors qu'ils viennent de vous. Je vois ce qui vous blesse. J'avois esperé, que vous consentiriez au projet, que j'avois fait pour rétablir un peu nôtre fortune, & c'étoit pour ménager vôtre délicatesse, que j'avois commencé à l'exécuter sans vôtre participation, mais j'y renonce puisque vous ne l'approuvés pas. Elle ajouta, qu'elle ne me demandoit qu'un peu de ma complaisance pour le reste du jour; qu'elle avoit déjà reçu deux cens pistoles de son vieil amant, & qu'il lui avoit promis de lui apporter le soir un beau collier de perles avec d'autres bijoux, & par dessus cela la moitié de la pension qu'il lui avoit promise chèque année. Laissez-moi seulement le tems, me dit-elle, de recevoir ses présens, je vous jure, qu'il n'aura pas la satisfaction d'avoir passé une seule nuit avec moi, car je l'ai remis, jusqu'à présent à la ville. Il est vrai qu'il m'a baissé plus d'un million de fois les mains; il est juste qu'il paie ce plaisir, & ce ne fera point trop que cinq ou six mille francs en proportionnant le prix à ses richesses & à son âge.

Sa résolution me fut beaucoup plus agréable que l'esperance des 5000. livres. J'eus lieu de reconnoître, que mon cœur n'avoit point encore perdu tout sentiment  
d'honneur,

d'honneur, puisqu'il étoit si satisfait d'échapper à l'infamie. Mais j'étois né pour les courtes joyes, & les longues douleurs. La fortune ne me délivra d'un précipice que pour me faire tomber dans un autre; lorsque j'eus marqué à Manon par mille caresses, combien je me croïois heureux de son changement, je lui dis, qu'il falloit en instruire Mr. Lescaut, afin que nos mesures se prissent de concert. Il en murmura d'abord, mais les quatre ou cinq mille livres d'argent comptant le firent entrer dans mes raisons. Il fut donc réglé, que nous nous trouverions tous à souper avec Mr. de G. M. & cela pour deux raisons: l'une pour nous donner le plaisir d'une scène agréable, en me faisant passer pour un écolier frère de Manon; l'autre pour empêcher ce vieux libertin de s'émanciper trop avec ma maîtresse; par le droit qu'il croiroit s'être acquis en païant si libéralement d'avance. Nous devions nous retirer Lescaut & moi, lorsqu'il monteroit à la chambre où il comptoit de passer la nuit, & Manon au lieu de le suivre nous promit de sortir & de la venir passer avec moi. Lescaut se chargea du soin d'avoir exactement un carrosse à la porte.

L'heure du souper étant venuë Mr. de G. M. ne se fit pas attendre long-tems.

Lescaut étoit avec sa sœur dans la salle. Le premier compliment du vieillard fut d'offrir à sa belle un collier, des bracelets, & des pendants de perles qui valoient au moins cent pistoles. Il lui compta ensuite en beaux Louis . d'or la somme de deux mille quatre cent livres, qui faisoient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille Cour. Manon ne pût lui refuser quelques baisers ; c'étoit autant de droits qu'elle acqueroit sur la somme qu'il lui mettoit entre les mains. J'étois à la porte où je prêtois l'oreille, en attendant que Lescaut m'avertit d'entrer. Il vint me prendre par la main, lorsque Manon eut ferré l'argent & les bijoux, & me conduisant vers Mr. de G. M. il m'ordonna de lui faire la reverence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. Excusés, Monsieur, lui dit Lescaut, c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné comme vous voies d'avoir les airs de Paris, mais nous esperons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurés l'honneur de voir ici souvent Monsieur, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, faites bien vôtre profit d'un si bon modèle. Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la jouë, en me disant, que j'étois

J'étois un joli garçon , mais qu'il falloit être sur mes gardes à Paris , où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assûra , que j'étois naturellement si sage , que je ne parlois que de me faire Prêtre , & que tout mon plaisir étoit à faire de petites Chapelles. Je lui trouve de l'air de Manon , reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais , Monsieur , c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi j'aime ma sœur Manon comme un autre moi-même. L'entendés - vous , dit - il à Lescaut ; il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. Ho , Monsieur , repris-je , j'en ai vû beaucoup chés nous dans les Eglises , & je crois bien que j'en trouverai de plus sots que moi à Paris. Voïés , ajouta t-il , cela est admirable pour un enfant de Province. Toute nôtre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper. Manon , qui étoit badine , fut sur le point plusieurs fois de gêter tout en éclatant de rire. Je trouvai l'occasion en soupant de lui raconter sa propre histoire , & le mauvais fort qui le menaçoit. Lescaut & Manon trembloient pendant mon récit , sur tout lorsque je faisois son portrait au naturel ; mais j'étois bien sûr que l'amour propre

l'empêcheroit de s'y reconnoître, & je l'achevai si adroitement qu'il fut le premier à le trouver fort risible. Vous verrez que ce n'est pas sans raison que je me suis étendu sur cette ridicule scène. Enfin l'heure de se coucher étant arrivée, il proposa à Manon d'aller au lit, Nous nous retirâmes Lescant & moi. On le conduisit à sa chambre, & Manon étant partie sous le prétexte d'un besoin, nous vint joindre à la porte. Le carrosse, qui nous attendoit trois ou quatre maisons plus bas, s'avança pour nous recevoir. Nous nous éloignâmes en un instant du quartier.

Quoiqu'il y eût quelque chose de fripon dans cette action, ce n'étoit pas l'argent que je croïois avoir gagné le plus injustement. J'avois plus de scrupule sur celui que j'avois acquis au jeu. Cependant nous profitâmes aussi peu de l'un que de l'autre, & le ciel permit que la plus légère de ces deux injustices fut la plus rigoureusement punie. Mr. de G. M. ne tarda pas long-tems à s'appercevoir qu'il étoit dupé. Je ne sçais s'il fit dès le soir même quelques démarches pour nous découvrir, mais il eut assez de crédit pour n'en pas faire long-tems d'inutiles, & nous assez d'imprudence pour compter trop sur la grandeur de Paris, & sur l'éloignement qu'il

qu'il y avoit de nôtre quartier au sien. Non seulement il fut informé de nôtre demeure, & de nos affaires présentes, mais il apprit aussi qui j'étois, la vie que j'avois menée à Paris, l'ancienne liaison de Manon avec B . . . la tromperie qu'elle lui avoit faite; en un mot toutes les parties scandaleuses de nôtre histoire. Il prit là-dessus la résolution de nous faire arrêter, & de nous traiter moins comme des criminels que comme de fiefés libertins. Nous étions encore au lit, lorsqu'un Exempt du Lieutenant de Police entra dans nôtre chambre avec une demi-douzaine de Gardes. Ils se saisirent d'abord de nôtre argent ou plutôt de celui de Monsieur de G. M. & nous aiant fait lever brusquement, ils nous conduisirent à la porte, où nous trouvâmes deux carrosses; dans l'un desquels la pauvre Manon fut menée à l'Hôpital général, & moi dans l'autre à St. Lazare. Il faut avoir éprouvé de tels revers pour juger du désespoir qu'ils peuvent causer. Nos Gardes eurent la dureté de ne pas me permettre d'embrasser Manon, ni de lui dire une parole. J'ignorai long-tems ce qu'elle étoit devenue. Ce fut sans doute un bonheur pour moi de ne l'avoir pas scû d'abord, car une catastrophe si terrible m'auroit fait perdre le sens, & peut-être la vie.

Ma malheureuse maîtresse fut donc conduite à l'Hôpital. Quel sort pour une créature toute charmante, qui eût occupé le premier trône du monde, si tous les hommes eussent eu mes yeux, & mon cœur. On ne l'y traita pas barbarement, mais elle fut resserrée dans une étroite prison, seule, & condamnée à remplir tous les jours une certaine taxe d'ouvrage, comme une condition nécessaire pour obtenir quelque dégoûtante nourriture. Je n'appris ce triste détail que long-tems après, lorsque j'eus efflué moi-même plusieurs mois d'une rude & ennuyeuse pénitence. Mes Gardes ne m'ayant point averti du lieu où ils avoient ordre de me conduire, je ne connus mon destin qu'à la porte de St. Lazare. J'aurois préféré la mort dans ce moment à l'état où je me crus prêt de tomber. J'avois de terribles idées de cette maison. Ma fraïeur augmenta lorsque mes Gardes en entrant visitèrent mes poches une seconde fois, pour s'assurer qu'il ne me restoit ni armes ni moyens de défense. Le Supérieur parut à l'instant, il étoit prévenu sur mon arrivée. Il me salua avec beaucoup de douceur. Mon Père, lui dis-je, point d'indignités. Je perdrai mille vies avant que d'en souffrir une. Non, non, Monsieur, répondit-il, vous prendrés une conduite sage, &

ROUS.

nous ferons contens l'un de l'autre. Il me pria de monter dans une chambre haute. Je le suivis sans résistance. Les Archers nous accompagnèrent jusqu'à la porte, & le Supérieur y étant entré avec moi, il leur fit signe de se retirer.

Je suis donc vôtre prisonnier, lui dis-je; eh bien, mon Père, que prétendez-vous faire de moi? il me dit, qu'il étoit charmé de me voir prendre un ton si raisonnable; que son devoir par rapport à moi seroit de travailler à m'inspirer le goût de la vertu & de la religion, & le mien de profiter de ses exhortations & de ses conseils; que pour peu que je voulusse répondre aux attentions qu'il auroit pour moi, je ne trouverois que du plaisir & de la satisfaction dans ma solitude. Ah! du plaisir, repris-je; vous ne scavez pas, mon Père, l'unique chose qui est capable de m'en faire goûter. Je ne scais, reprit-il; mais j'espère que vôtre inclination changera. Sa réponse me fit comprendre, qu'il étoit instruit de mes aventures & peut-être de mon nom. Je le priai de m'éclaircir là-dessus. Il me dit naturellement, qu'on l'avoit informé de tout. Cette connoissance fut le plus rude de tous mes châtimens. Je me mis à verser un ruisseau de larmes avec toutes les marques du désespoir. Je ne pouvois me consoler

d'une humiliation , qui alloit me rendre la fable de toutes les personnes de ma connoissance , & la honte de ma famille. Je passai ainsi huit jours dans le plus profond abattement , sans être capable de rien entendre ni de m'occuper d'autre chose que de mon opprobre. Le souvenir même de Manon n'ajoutoit rien à ma douleur. Il n'y entroit du moins que comme un sentiment qui avoit précédé cette nouvelle peine , & la passion dominante de mon ame étoit la honte & la confusion. Il y a peu de personnes qui connoissent la force de ces mouvemens particuliers du cœur. Le commun des hommes n'est sensible qu'à cinq ou six passions, dans le cercle desquelles leur vie se passe & où toutes leurs agitations se réduisent. Otés leur l'amour & la haine, le plaisir & la douleur, l'espérance & la crainte, ils ne sentent plus rien. Mais les personnes d'un certain caractère peuvent être remuées de mille façons différentes ; il semble qu'elles aient plus de cinq sens, & qu'elles puissent recevoir des idées & des sensations qui passent les bornes ordinaires de la nature. Et comme elles ont un sentiment de cette grandeur qui les élève au-dessus du vulgaire, il n'y a rien dont elles soient plus jalouses. De là vient qu'elles souffrent si impatiemment le

le mépris & la risée, & que la honte est une de leurs passions les plus violentes.

J'avois ce triste avantage à St. Lazare. Ma tristesse parut si excessive au Supérieur, qu'en appréhendant les suites, il crut devoir me traiter avec beaucoup de douceur, & d'indulgence. Il me visitoit deux ou trois fois le jour. Il me prenoit souvent avec lui pour faire un tour de jardin, & il s'épuisoit en exhortations & en avis salutaires. Je les recevois avec douceur. Je lui marquois même de la reconnaissance. Il en tiroit l'espoir de ma conversion. Vous êtes d'un naturel si doux & si aimable, me dit-il un jour, que je ne puis comprendre les désordres dont on vous accuse. Deux choses m'étonnent: l'une, comment avec de si bonnes qualités vous avés pû vous livrer à l'excès du libertinage; & l'autre que j'admire encore plus, comment vous recevés si volontiers mes conseils, & mes instructions, après avoir vécu plusieurs années dans l'habitude du désordre. Si c'est repentir, vous êtes un exemple signalé des misericordes du Ciel; si c'est bonté naturelle, vous avés du moins un excellent fond de rectitude morale, qui me fait esperer que nous n'aurions pas besoin de vous retenir ici long-tems pour vous ramener à une vie honnête & réglée. Je fus ravi de lui

voir cette opinion de moi. Je résolus de l'augmenter par une conduite qui le satisferoit entièrement, persuadé que c'étoit le plus sûr moïen d'abreger ma prison. Je lui demandai des livres. Il fut surpris, que m'ayant laissé le choix de ceux que je voulois lire, je me déterminai pour quelques Auteurs sérieux & chrétiens. Je fis semblant de m'appliquer à l'étude avec le dernier attachement, & je lui donnai ainsi dans toutes les occasions des preuves du changement qu'il désiroit.

Cependant il n'étoit qu'extérieur. Je le dois confesser à ma honte. Je jouai à St. Lazare un personnage d'hipocrite. Au lieu d'étudier, quand j'étois seul, je ne m'occupois qu'à gémir de ma destinée. Je maudissois ma prison, & la tyrannie qui m'y retenoit. Je n'eus pas plutôt quelque relâche du côté de cet accablement, où m'avoit jetté la confusion, que je retombai dans les tourmens de l'amour. L'absence de Manon, l'incertitude de son sort, la crainte de ne la revoir jamais, étoient l'unique objet de mes tristes méditations. Je me la figurois dans les bras de M. de G. M., car c'étoit la pensée que j'avois eu d'abord, & loin de m'imaginer qu'il lui eût fait le même traitement qu'à moi; j'étois persuadé, qu'il ne m'avoit fait éloigner que pour la posséder tranqui.

tranquilement. Je passois ainsi des jours & des nuits, dont la longueur me paroissoit éternelle. Je n'avois point d'autre espérance que celle du succès de mon hypocrisie. J'observois soigneusement le visage & le discours du Supérieur, pour m'assurer de ce qu'il pensoit de moi, & je me faisois une étude de lui plaire comme à l'arbitre de ma destinée. Il me fut aisé de voir, que j'étois parfaitement dans ses bonnes graces. Je ne doutai point, qu'il ne fût disposé à me rendre service. J'en pris un jour la hardiesse de lui demander, si c'étoit de lui que mon élargissement dépendoit. Il me dit, qu'il n'en étoit pas le maître absolument; mais que sur son témoignage il esperoit, que Mr. de G. M. , à la sollicitation duquel Mr. le Lieutenant de Police m'avoit fait renfermer, consentiroit à me rendre la liberté. Puis-je me flatter, repris-je doucement, que deux mois de prison que j'ai déjà essuï, lui paroîtront une expiation suffisante! il me promit de lui en parler si je le souhaitois. Je le priai instamment de me rendre ce bon office. Il m'apprit deux jours après, que Mr. de G. M. avoit été si touché du bien qu'il avoit entendu de moi, que non seulement il paroissoit être dans le dessein de me laisser voir le jour, mais qu'il avoit même marqué beaucoup

d'envie de me connoître plus particulièrement, & qu'il se propoſoit de me rendre une viſite dans ma priſon. Quoique ſa préſence ne pût m'être agréable, je la regardai comme un acheminement prochain à ma liberté.

Il vint effectivement à St. Lazare. Je lui trouvai l'air plus grave & moins ſot, qu'il ne l'avoit eu dans la maiſon de Manon. Il me tint quelques diſcours de bons ſens ſur ma mauvaiſe conduite, & il ajouta, pour juſtifier ſans doute ſes propres défordres, qu'il étoit permis à la foibleſſe des hommes de ſe procurer certains plaiſirs que la nature exigeoit, mais que la friponnerie & les artifices honteux méritoient d'être punis. Je l'écoutai avec un air de ſoumiſſion dont il me parut ſatisfait. Je ne m'offençai pas même de l'entendre lâcher quelques railleries ſur ma fraternité avec Leſcant & Manon, & ſur les petites Chapelles, dont il ſuppoſoit, me dit-il, que j'avois dû faire un grand nombre à St. Lazare, puis que je trouvois tant de plaiſir à cette pieuſe occupation; mais il lui échappa malheureuſement pour lui & pour moi-même de me dire, que Manon en auroit fait auſſi ſans doute de fort jolies à l'Hôpital. Malgré le frémiſſement que le nom d'Hôpital me cauſa, j'eus encore

encore le pouvoir de le prier avec douceur de s'expliquer. Hé , oui , reprit-il , il y a deux mois qu'elle apprend la sagesse à l'Hôpital général , & je fouhaite qu'elle en ait tiré autant de profit que vous à S. Lazare.

Quand j'aurois eu une prison éternelle, ou la mort même présente à mes yeux, je n'aurois pas été le maître de mon transport à cette affreuse nouvelle. Je me jettai sur lui avec une si furieuse rage que j'en perdis la moitié de mes forces. J'en eus assés néanmoins pour le précipiter par terre , & le prendre à la gorge. Je Pétranglois , lorsque le bruit de sa chute & quelques gémissemens que je lui laissois à peine la liberté de pousser, attirèrent le Supérieur , & plusieurs Religieux dans ma chambre. On le délivra de mes mains. J'avois presque perdu moi-même la force & la respiration. O Dieu ! m'écriai-je, en poussant mille soupirs, justice du Ciel ! faut-il, que je vive un moment après une telle infamie ! Je voulus me jeter encore sur le barbare qui venoit de m'assassiner. On m'arrêta. Mon désespoir, mes cris, & mes larmes passioient toute imagination. Je fis des choses si étonnantes, que tous les assistans qui en ignoroient la cause, se regardoient les uns les autres avec autant de fraieur que de surprise. Mr. de G. M. rajustoit

rajustoit pendant ce tems - là sa perruque & sa cravate , & dans le dépit d'avoir été si maltraité , il ordonnoit au Supérieur de me resserrer plus étroitement que jamais , & de me punir , par tous les châtimens qu'on sçait être propres à St. Lazare. Non , Monsieur, lui dit le Supérieur , ce n'est point avec une personne de la naissance de Mr. le Chevalier que nous en usons de cette manière. Il est si doux d'ailleurs , & si honnête , que j'ai peine à comprendre qu'il se soit porté à cet excès sans de fortes raisons. Cette réponse acheva de déconcerter Mr. de G. M. Il fortit en disant , qu'il sçauroit faire plier & le Supérieur , & moi , & tous ceux qui oseroient lui résister.

Le Supérieur aiant ordonné à ses Religieux de le conduire , demeura seul avec moi. Il me conjura de lui apprendre promptement d'où venoit ce désordre. Oh mon Père ! lui dis - je en continuant de pleurer comme un enfant , figurés - vous la plus horrible cruauté , imaginés - vous la plus détestable de toutes les barbaries , c'est l'action que l'indigne G. M. a eu la lâcheté de commettre. Oh ! il m'a percé le cœur , je n'en reviendrai jamais ; je veux vous raconter tout , ajoutai - je , en sanglottant , vous êtes bon , vous aurez pitié de moi. Je lui fis un récit abrégé de

de la longue & insurmontable passion , que j'avois pour Manon , de la situation florissante de nôtre fortune avant que nous eussions été dépouillés par nos propres domestiques , des offres que G. M. avoit faites à ma maîtresse , de la conclusion de leur marché & de la manière dont il avoit été rompu. Je lui représentai les choses à la vérité du côté le plus favorable pour nous ; voilà continuai-je , de quelle source est venu le zèle de Mr. de G. M. pour ma conversion. Il a eu le crédit de me faire renfermer ici par un pur motif de vengeance : je lui pardonne ; mais mon Père , hélas ! ce n'est pas tout. Il a fait enlever cruellement la plus chère moitié de moi-même ; il l'a fait mettre honteusement à l'Hôpital , il a eu l'impudence de me l'annoncer aujourd'hui de sa propre bouche. A l'Hôpital , mon Père , ô Ciel , ma charmante maîtresse , ma chère Reine à l'Hôpital , comme la plus infame de toutes les créatures ! où trouverai-je assez de force pour supporter un si étrange malheur sans mourir ! Le bon Père me voyant dans un tel excès d'affliction , entreprit de me consoler. Il me dit , qu'il n'avoit jamais compris mon aventure de la manière dont je la racontois ; qu'il avoit scû à la vérité que je vivois dans le désordre , mais qu'il s'étoit figuré , que ce qui avoit obligé

obligé Mr. de G. M. à y prendre intérêt étoit quelque liaison d'estime, & d'amitié avec ma famille; qu'il ne s'en étoit expliqué à lui-même que sur ce pied-là; que ce que je venois de lui apprendre mettroit beaucoup de changement dans mes affaires, & qu'il ne doutoit point, que le récit fidèle qu'il avoit dessein d'en faire à Mr. le Lieutenant de Police, ne pût contribuër à ma liberté. Il me demanda ensuite, pourquoi je n'avois point pensé à écrire à ma famille, puis qu'elle n'avoit point eu de part à ma captivité. Je satisfis à cette objection par quelques raisons prises de la douleur que j'avois appréhendé de causer à mon père, & de la honte que j'en aurois ressentie moi-même. Enfin il me promit d'aller de ce pas chés Mr. le Lieutenant de Police, ne fût-ce, ajouta-t-il, que pour prévenir quelque chose de pis de la part de M. de G. M. qui est sorti de cette maison fort mal satisfait, & qui est assés considéré pour se rendre redoutable.

J'attendis le retour du Père avec toutes les agitations d'un malheureux, qui touche au moment de sa sentence. C'étoit pour moi un supplice inexprimable que de me représenter Manon à l'Hôpital. Outre l'infamie de cette demeure, j'ignorois de quelle manière elle y étoit traitée, & le  
souvenir

souvenir de quelques particularités que  
 j'avois entenduës de cette maison d'hor-  
 reur, renouvelloit à tous momens mes  
 transports. J'étois tellement résolu de la  
 secourir à quelque prix, & par quelque  
 moïen que ce pût être, que j'aurois mis  
 le feu à St. Lazare, s'il m'eût été impos-  
 sible d'en sortir autrement. Je réfléchis  
 donc sur les voies que je pourrois prendre,  
 s'il arrivoit que Mr. le Lieutenant de Po-  
 lice continuât de m'y retenir malgré moi.  
 Je mis mon industrie à toutes les épreuves,  
 je parcourus toutes les possibilités; je ne  
 vis rien qui pût m'assurer d'une évafion  
 certaine, & je craignis d'être renfermé  
 plus étroitement, si je faisois une tenta-  
 tive malheureuse. Je me rappellai le nom  
 de quelques amis de qui je pouvois esperer  
 du secours; mais quel moïen de leur faire  
 sçavoir seulement de mes nouvelles! Enfin  
 je crus avoir formé un plan si adroit qu'il  
 pourroit réussir, & je remis à l'arranger  
 encore mieux après le retour du P. Su-  
 périeur, si l'inutilité de sa démarche me  
 le rendoit nécessaire. Il ne tarda point  
 à revenir. Je ne vis point sur son visage  
 les marques de joie, qui accompagnent  
 une bonne nouvelle. J'ai parlé, me dit-  
 il, à Mr. le Lieutenant de Police, mais  
 je lui ai parlé trop tard. Mr. de G. M.  
 l'est allé voir en sortant d'ici, & l'a si  
 fort

fort prévenu contre vous , qu'il étoit fur le point de m'envoïer de nouveaux ordres pour vous refferrer davantage.

Cependant lorsque je lui appris le fond de vos affaires, il a paru s'adoucir beaucoup, & après avoir un peu ri de l'incontinence du vieux Mr. de G. M. il m'a dit, qu'il falloit vous laisser ici six mois pour le satisfaire, d'autant mieux, a-t-il dit, que cette demeure ne scauroit vous être inutile. Il m'a recommandé de vous traiter honnêtement, & je vous répons, que vous ne vous plaindrez point de mes manières.

Cette explication du bon Supérieur fut assés longue, pour me donner le tems de faire une sage réflexion. Je conçus, que je m'exposerois à renverser mes desseins, si je lui marquois trop d'empressement pour ma liberté. Je lui témoignai au contraire, que dans la nécessité de demeurer, c'étoit une douce consolation pour moi d'avoir quelque part à son estime. Je le priai ensuite sans affectation de m'accorder une grace, qui n'étoit de nulle importance pour personne, & qui serviroit beaucoup à ma tranquillité, c'étoit de faire avertir un de mes amis, un saint Ecclésiastique qui demouroit à St. Sulpice, que j'étois à St Lazare; & de me permettre de recevoir quelque fois son édifiante visite. Cette faveur me fut accordée sans délibérer.

délibérer. C'étoit mon ami Tiberge, dont il étoit question; non que j'esperasse de lui les secours nécessaires pour ma liberté; mais je voulois l'y faire servir comme un instrument éloigné, sans qu'il en eût même connoissance. En un mot, voici mon projet. Je voulois écrire à Lescaut, & le charger, lui, & nos amis communs du soin de me délivrer. La première difficulté étoit à lui faire tenir ma lettre, ce devoit être l'office de Tiberge. Cependant comme il le connoissoit pour le frère de ma maîtresse, je craignois qu'il n'eût peine à accepter cette commission. Mon dessein étoit de renfermer ma Lettre à Lescaut dans une autre lettre que j'adreffois à un honnête homme de ma connoissance, en le priant de rendre promptement l'incluse à son adresse; & comme il étoit nécessaire que je visse Lescaut pour nous accorder dans nos mesures, je voulois lui marquer de venir à St. Lazare, & de demander à me voir sous le nom de mon frère aîné, qui étoit venu exprès à Paris pour prendre connoissance de mes affaires. Je remettois à convenir avec lui des moïens qui nous paroïtroient les plus expéditifs & les plus sûrs. Le Père Supérieur fit avertir Tiberge dès le lendemain du désir que j'avois de l'entretenir. Ce fidelle ami ne m'avoit pas tellement perdu

perdu de vûë qu'il ignorât mon aventure ; il ſçavoit que j'étois à St. Lazare , & peut-être n'avoit-il pas éré fâché de cette diſgrace , qu'il eſpéroit pouvoir ſervir à me ramener au devoir. Il accourut auſſi-tôt à ma chambre.

Nôtre entretien fut plein d'amitié. Il voulut être informé de mes diſpoſitions. Je lui ouvris mon cœur ſans reſerve , excepté ſur le deſſein de ma fuite. Ce n'eſt pas à vos yeux , cher ami , lui diſ-je , que je veux paroître ce que je ne ſuis point. Si vous avés crû trouver ici un ami ſage & réglé dans ſes deſirs , un libertin reveillé par les châtimens du Ciel , en un mot un cœur dégagé de l'amour & revenu des charmes de ſa Manon , vous avés jugé trop favorablement de moi. Vous me revoïés tel que vous me laiſſâtes il y a quatre mois , touſjours tendre , & touſjours malheureux par cette fatale tendreſſe , dans laquelle je ne me laſſe point de chercher mon bonheur. Il me répoñdit , que l'aveu que je faiſois me rendoit inexcusable ; qu'on voïoit bien des Pécheurs qui s'enivroient du faux bonheur du Vice , juſqu'à le préférer hautement à celui de la vertu ; mais que c'étoit du moins à une image de bonheur qu'ils ſ'attachoient , & qu'ils étoient les duppes de l'apparence ; mais que de recon-

reconnoitre comme je faisois , que l'objet de mes attachemens n'étoit propre qu'à me rendre coupable & malheureux , & de continuër à me précipiter volontairement dans l'infortune & dans le crime , c'étoit une contradiction d'idées & de conduite , qui ne faisoit pas honneur à ma raison. Tiberge ! repris-je , qu'il vous est aisé de vaincre , lorsqu'on n'oppose rien à vos armes ! laissés-moi raisonner à mon tour. Pouvés-vous prétendre , que ce que vous appellés le bonheur de la vertu soit exempt de peines , de traverses , & d'inquiétudes ? quel nom donnerés-vous à la prison , aux croix , aux supplices , & aux tortures des tyrans ? dirés-vous comme font les Miltiques , que ce qui tourmente le corps est un bonheur pour l'ame ? vous n'oseriés le dire , c'est un paradoxe insoutenable. Ce bonheur que vous relevés tant est donc mêlé de mille peines , ou pour parler plus juste , ce n'est qu'un tissu de malheurs , au travers desquels on tend à la félicité. Or si la force de l'imagination fait trouver du plaisir dans ces maux mêmes , parce qu'ils peuvent conduire à un terme heureux qu'on espère , pourquoi traités vous de contradictoire & d'insensée dans ma conduite une disposition toute semblable ? J'aime Manon ; je tends au travers de mille douleurs à vivre  
heureux

heureux & tranquile auprès d'elle. La voie par où je marche est malheureuse, mais l'espérance d'arriver à mon terme, y répand toujours de la douceur; & je me croirai trop bien païé par un moment passé avec elle, de tous les chagrins que j'essuie pour l'obtenir. Toutes choses me paroissent donc égales de vôtre côté & du mien; ou s'il y a quelque différence, elle est encore à mon avantage; car le bonheur que j'espère est proche, & l'autre est éloigné; le mien est de la nature des peines, c'est à dire, sensible au corps; & l'autre est d'une nature inconnue, qui n'est certaine que par la foi.

Tiberge parut effraïé de ce raisonnement. Il recula deux pas en me disant de l'air le plus sérieux, que non seulement ce que je venois de dire bleffoit le bon sens, mais que c'étoit un malheureux sophisme d'impieté & d'irreligion; car cette comparaison, ajouta-t-il, du terme de vos peines avec celui qui est proposé par la religion est une idée des plus libertines, & des plus monstrueuses. J'avoué, repris - je, qu'elle n'est pas juste, mais prenés y garde, ce n'est pas sur elle que porte mon raisonnement. J'ai eu dessein d'expliquer ce que vous regardés comme une contradiction dans la perséverance d'un amour malheureux, & je crois

crois avoir prouvé fort bien, que si c'en est une, vous ne sçauriez vous en sauver non plus que moi. C'est à cet égard seulement que j'ai traité les choses d'égaies, & je soutiens encore qu'elles le sont. Répondrés-vous que le terme de la vertu est infiniment supérieur à celui de l'amour? Qui refuse d'en convenir? Mais est-ce de quoi il est question? Ne s'agit-il pas de la force qu'ils ont l'un & l'autre pour faire supporter les peines? Jugeons en par l'effet. Combien trouve-t-on de deserteurs de la severe vertu, & combien en trouverés-vous peu de l'amour? Répondrés-vous encore, que s'il y a des peines dans l'exercice du bien, elles ne sont pas infailibles & nécessaires; qu'on ne trouve plus de Tyrans ni de croix, & qu'on voit quantité de personnes vertueuses mener une vie douce & tranquile? Je vous dirai de même qu'il y a des amoureux paisibles & fortunés; & ce qui fait encore une difference qui m'est extrêmement avantageuse, j'ajouterai que l'amour, quoiqu'il trompe assés souvent, ne promet du moins que des satisfactions & des joies, au lieu que la religion veut qu'on s'attende à une pratique triste & mortifiante. Ne vous alarmés pas, ajoutai-je, en voiant son zèle prêt à se chagriner. L'unique chose que je veux conclurre ici, c'est qu'il n'y a point de plus mauvaise methode pour dégoûter

un cœur de l'amour, que de lui en décrier les douceurs, & de lui promettre plus de bonheur dans l'exercice de la vertu. De la manière dont nous sommes faits, il est certain que nôtre félicité consiste dans le plaisir; je défie qu'on s'en forme une autre idée: or le cœur n'a pas besoin de se consulter long-tems pour sentir que de tous les plaisirs, les plus doux sont ceux de l'amour. Il s'apperçoit bien-tôt qu'on le trompe, lorsqu'on lui en promet ailleurs de plus charmans, & cette tromperie le dispose à se défier des promesses les plus solides. Prédicateurs, qui voulés me ramener à la vertu, dites-moi qu'elle est indispensablement nécessaire, mais ne me déguisez pas qu'elle est sévère & pénible. Etablissons bien que les délices de l'amour sont passagères, qu'elles sont défenduës, qu'elles seront suivies par d'éternelles peines, & ce qui fera peut-être encore plus d'impression sur moi, que plus elles sont douces & charmantes, plus le ciel fera magnifique à récompenser un si grand sacrifice; mais confessés qu'avec des cœurs tels que nous les avons, elles sont ici-bas nos plus parfaites félicités. Cette fin de mon discours rendit sa bonne humeur à Tiberge. Il convint, qu'il y avoit quelque chose de raisonnable dans mes pensées. La seule objection qu'il ajouta fut de me demander, pourquoi je n'en-

n'entrouvois pas du moins dans mes propres principes, en sacrifiant mon amour à l'espérance de cette rémunération, dont je me faisois une si grande idée. O cher ami ! lui répondis-je, c'est ici que je reconnois ma misère & ma foiblesse ; hélas oui, c'est mon devoir d'agir comme je raisonne ; mais l'action est-elle en mon pouvoir ? De quel secours n'aurois-je pas besoin pour oublier les charmes de Manon ? Dieu me pardonne, reprit Tiberge, je pense que voici encore un de nos Jansenistes. Je ne sçais ce que je suis, repliquai-je, & je ne vois pas trop clairement ce qu'il faut être, mais j'éprouve la vérité de ce qu'ils disent.

Cette conversation servit du moins à renouveler la pitié de mon ami. Il vit bien qu'il y avoit plus de foiblesse que de malignité dans mes désordres. Son amitié en fut plus disposée dans la suite à me donner des secours, sans lesquels j'aurois péri infailliblement de misère. Je ne lui fis pas pourtant la moindre ouverture du dessein que j'avois de m'échaper de St. Lazare. Je le priai seulement de se charger de ma lettre. Je l'avois préparée avant qu'il fût venu, & je ne manquai point de prétextes pour colorer la nécessité où j'étois d'écrire. Il eut la fidélité de la porter exactement, & Lescout reçut celle qui étoit pour lui avant la fin

du jour. Il me vint voir le lendemain, & il passa heureusement sous le nom de mon frère. Ma joie fut grande en l'apercevant dans ma chambre, j'en fermai la porte avec soin. Ne perdons pas un seul moment, lui dis-je, apprenés-moi d'abord des nouvelles de Manon, & donnés-moi ensuite un bon conseil pour rompre mes fers. Il m'assûra, qu'il n'avoit pas vû sa sœur depuis le jour qui avoit précédé mon emprisonnement, qu'il n'avoit appris son sort & le mien qu'à force d'informations & de soins, que s'étant présenté deux ou trois fois à l'Hôpital, on lui avoit refusé la liberté de lui parler. Malheureux G. M. m'écriai-je, que tu me la païeras cher!

Pour ce qui regarde vôtre délivrance, continua Lescout, c'est une entreprise, moins facile que vous ne pensés. Nous passâmes hier la soirée deux de mes amis & moi, à observer toutes les parties extérieures de cette maison, & nous jugeâmes que vos fenêtres étant sur une cour entourée de bâtimens, comme vous nous l'aviés marqué; il y auroit bien de la difficulté à vous tirer de là. Vous êtes d'ailleurs au troisieme étage, & nous ne pouvons introduire ici, ni cordes, ni échelles. Je ne vois donc nulie ressource du côté du dehors; c'est dans la maison même

même qu'il faudroit imaginer quelque artifice. Non, repris-je, j'ai tout examiné, sur tout depuis que ma clôture est un peu moins rigoureuse par l'indulgence du Supérieur. La porte de ma chambre ne se ferme plus avec la clef, j'ai la liberté de me promener dans les galeries des Religieux; mais tous les escaliers sont bouchés par des portes épaisses, qu'on a soin de tenir fermées la nuit & le jour; de forte qu'il est impossible que la seule adresse me puisse sauver. Attendés, repris-je, après avoir un peu réfléchi sur une idée qui me parut excellente, pourriés-vous m'apporter un pistolet? Aisément, me dit Lescout; mais voulés-vous tuër quelqu'un? je l'assûrai que j'avois si peu dessein de tuër, qu'il n'étoit pas même nécessaire que le pistolet fût chargé. Apportés-le moi demain, ajoutai-je, & ne manqués pas de vous trouver le même soir à onze heures vis-à-vis la porte de cette maison avec deux ou trois de nos amis. J'espère que je pourrai vous y rejoindre. Il me pressa en vain de lui en apprendre davantage. Je lui dis, qu'une entreprise telle que je la méditois ne pouvoit paroître raisonnable qu'après avoir réussi. Je le priai d'abreger sa visite; afin qu'il trouvât plus de facilité à me revoir le lendemain. Il fut admis avec aussi peu de peine que la

première fois ; son air étoit grave , il n'y a personne qui ne l'eût pris pour un honnête homme.

Lorsque je me trouvai muni de l'instrument de ma liberté , je ne doutai presque point du succès de mon projet. Il étoit bizarre & hardi ; mais de quoi n'étois-je point capable avec les motifs qui m'animoi-ent. J'avois remarqué depuis qu'il m'étoit permis de sortir de ma chambre , & de me promener dans les galeries que le Portier apportoit chaque jour au soir les clefs de toutes les portes au Supérieur , & qu'il régnoit ensuite un profond silence dans la maison , qui marquoit que tout le monde étoit retiré. Je pouvois aller sans obstacle par une galerie de communication de ma chambre à celle de ce Père. Ma résolution étoit de lui prendre ses clefs , en l'épouvantant avec mon Pistolet s'il faisoit difficulté de me les donner , & de m'en servir pour gagner la ruë. J'en attendis le tems avec impatience. Le Portier vint à l'heure ordinaire, c'est-à-dire, un peu après neuf heures. J'en laissai passer encore une, pour m'assurer que tous les Religieux , & les domestiques étoient endormis. Je partis enfin avec mon arme & une chandelle allumée. Je frappai d'abord doucement à la porte du Père pour l'éveiller sans bruit. Il m'entendit au second coup , & s'imaginant

nant sans doute que c'étoit quelque Religieux qui se trouvoit mal , & qui avoit besoin de secours, il se leva pour m'ouvrir. Il eut néanmoins la précaution de demander au travers de la porte, qui c'étoit , & ce qu'on vouloit de lui ? Je fus obligé de lui dire qui j'étois , mais j'affectai un ton plaintif pour lui faire comprendre que je ne me trouvois pas bien. Ha ! c'est vous, mon cher fils , me dit-il , en ouvrant la porte ; qu'est-ce donc qui vous amene si tard ? J'entrai dans sa chambre , & l'aïant tiré à l'autre bout opposé à la porte , je lui déclarai , qu'il m'étoit impossible de demeurer plus long tems à St. Lazare ; que la nuit étoit un tems commode pour sortir sans être apperçû , & que j'attendois de son amitié qu'il consentiroit à m'ouvrir les portes , ou à me prêter ses clefs pour les ouvrir moi-même.

Le compliment devoit le surprendre. Il demeura quelque tems à me considerer sans me répondre. Comme je n'en avois pas à perdre , je repris la parole pour lui dire, que j'étois fort touché de toutes ses bontés ; mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens , sur tout à moi , à qui on la ravissoit injustement , j'étois résolu de me la procurer cette nuit même à quelque prix que ce fût ; & de peur qu'il ne lui prit envie d'élever la voix pour appeller du secours,

je lui fis voir une honnête raison de silence que je tenois sous mon just-au-corps. Un pistolet ! me dit-il , Quoi mon fils ! vous voulés m'ôter la vie , pour reconnoître la consideration que j'ai euë pour vous ? A Dieu ne plaïse , lui répondis - je. Vous avés trop d'esprit , & de raison pour me mettre dans cette nécessité ; mais je veux être libre , & j'y suis si résolu , que si mon projet manque par vôtre faute , c'est fait de vous absolument. Mais , mon cher fils , reprit - il , d'un air pâle & effraïé , que vous ai-je fait ? quelle raison avés-vous de vouloir ma mort ? Eh non , repliquai-je avec impatience. je n'ai pas dessein de vous tuër si vous voulés vivre ; ouvrés - moi la porte , & je suis le meilleur de vos amis. J'aperçus les clefs , qui estoient sur la table. Je les pris , & je le priai de me suivre , en faisant le moins de bruit qu'il pourroit. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avancions & qu'il ouvroit une porte , il me repetoit avec un soupir ; ah ! mon fils ; ah ! qui l'auroit jamais cru ! Point de bruit , mon Père , répetois-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière , qui est avant la grande porte de la ruë. Je me croïois déjà en sûreté , & j'étois derriere le Père avec ma chandelle dans une main , & mon Pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'occupoit

poit à ouvrir, un Domestique qui couchoit dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrouils, se leve & met la tête à sa porte. Le bon Père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à son secours. C'étoit un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point, je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. Voilà de quoi vous êtes cause, mon Père, dis-je au Supérieur; mais que cela n'empêche point que vous n'acheviés, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement & je trouvai à quatre pas Lescaut, qui m'attendoit avec deux amis suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avoit pas entendu tirer un pistolet; c'est votre faute, lui dis-je, pourquoi me l'apportiés-vous chargé? Cependant je le remerciai, d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étois sans doute à St. Lazare pour long-tems. Nous allâmes passer la nuit chés un Traiteur, où je me remis un peu de la mauvaise chère que j'avois faite depuis près de trois mois. Je ne pûs néanmoins m'y livrer au plaisir. Je souffrois mortellement dans Manon. Il faut la délivrer, dis-je à mes trois amis. Je

n'ai souhaité la liberté que dans cette vûe. Je vous demande le secours de vôtre adresse. Pour moi, j'y emploierai jusqu'à ma vie. Lescout, qui ne manquoit pas d'esprit & de prudence, me représenta qu'il falloit aller bride en main; que mon évacion de St. Lazare & le malheur qui m'étoit arrivé en sortant causeroit infailliblement du bruit; que Mr. le Lieutenant de Police me feroit chercher, & qu'il avoit les bras longs; enfin que si je ne voulois pas être exposé à quelque chose de pis que St. Lazare, il étoit à propos de me tenir couvert & renfermé quelques jours, pour laisser au premier feu de mes ennemis le tems de s'éteindre. Son conseil étoit sage; mais il auroit fallu l'être aussi pour le suivre. Tant de lenteur, & de ménagement ne s'accordoient pas avec ma passion. Toute ma complaisance se réduisit à lui promettre que je passerois le jour suivant à dormir. Il m'enferma dans sa chambre, où je demeurai jusqu'au soir.

J'emploiai une partie de ce tems à former des projets & des expédiens pour secourir Manon. J'étois bien persuadé, que sa prison étoit encore plus impénétrable que n'avoit été la mienne. Il n'étoit pas question de force & de violence. Il falloit de l'artifice; mais la Déesse même de l'invention, n'auroit pas sçû par quelle voie commencer.

J'y

J'y vis si peu de jour que je remis à considérer mieux les choses, lorsque j'aurois pris quelques informations sur l'arrangement intérieur de l'Hôpital. Aussi-tôt que la nuit eût amené l'obscurité, je priai Lescout de m'accompagner. Nous liâmes conversation avec un des Portiers qui nous parut homme de bon sens. Je feignis d'être un étranger qui avoit entendu parler avec admiration de l'Hôpital général, & de l'ordre qui s'y observoit. Je l'interrogeai sur les plus minces détails; & de circonstances en circonstances nous tombâmes sur les administrateurs, dont je le priai de m'apprendre les noms, & les qualités. Les réponses qu'il me fit sur ce dernier article me firent naître une pensée, dont je m'applaudis aussitôt, & que je ne tardai point à mettre en œuvre. Je lui demandai comme une chose essentielle à mon dessein, si ces Messieurs avoient des enfans! Il me dit, qu'il ne pouvoit pas m'en rendre un compte certain, mais que pour Mr. de T. qui étoit un des principaux, il lui connoissoit un fils en âge d'être marié, qui étoit venu plusieurs fois à l'Hôpital avec son Père. Cette assurance me suffisoit. Je rompis presque aussitôt nôtre entretien, & je fis part à Lescout en retournant chés lui de l'idée qui m'étoit venuë à la tête. Je m'imagine, lui dis-je, que Mr. de T. le fils, qui est riche & de

bonne maison, est dans un certain goût de plaisirs ; comme la plûpart des jeunes gens de son âge. Il ne sçauroit être ennemi des femmes, ni ridicule au point de refuser ses services pour une affaire d'amour. J'ai formé le dessein de l'interesser dans la liberté de Manon. S'il est honnête homme, & qu'il ait des sentimens, il nous accordera son secours par générosité ; s'il n'est point capable d'être conduit par ce motif, il fera du moins quelque chose pour une fille aimable ; ne fût-ce, que par l'espérance d'avoir part à ses faveurs. Je ne veux pas différer de le voir, ajoutai-je, plus long-tems que demain. Je me sens si consolé par ce projet, que j'en tire un bon augure. Lescout convint lui-même, qu'il y avoit de la vraisemblance dans ce que je lui disois, & que nous avions quelque chose à esperer de ce côté-là. J'en passai la nuit moins tristement.

Le matin étant venu je m'habillai le plus proprement qu'il me fut possible dans l'état d'indigence où j'étois, & je me fis conduire dans un fiacre à la maison de Mr. de T. Il fut surpris de recevoir la visite d'un inconnu. J'augurai bien de sa physionomie, & de ses civilités. Je m'expliquai naturellement avec lui, & pour échauffer ses sentimens naturels, je lui parlai de ma passion, & du mérite de ma maîtresse,

maitresse, comme de deux choses qui ne pouvoient être égalées que l'une par l'autre. Il me dit, que quoiqu'il n'eût jamais vû Manon, il avoit entendu parler d'elle, du moins s'il s'agissoit de celle qui avoit été la Maitresse du vieux Mr. de G. M. Je ne doutai point qu'il ne fût informé de la part que j'avois eüe à cette aventure; & pour le gagner davantage en me faisant un mérite de ma confiance, je lui racontai le détail de tout ce qui nous étoit arrivé à Manon & à moi. Vous voïés, Monsieur, continuai-je, que l'interêt de ma vie, & celui de mon cœur sont maintenant entre vos mains. L'un ne m'est pas plus cher que l'autre. Je n'ai point de reserve avec vous, parce que je suis informé de vôtre générosité, & que la ressemblance de nos âges me fait esperer, qu'il s'en trouvera quelques-uns dans nos inclinations. Il parut fort sensible à cette marque d'ouverture, & de candeur. Sa réponse fut celle d'un homme qui a du monde, & des sentimens; ce que le monde ne donne pas toujourns, & qu'il fait perdre souvent. Il me dit, qu'il mettoit ma visite au rang de ses bonnes fortunes, qu'il regarderoit mon amitié comme une de ses plus heureuses acquisitions, & qu'il s'efforceroit de la mériter par son zèle à me servir. Il ne promit pas de me rendre Manon; parce qu'il n'avoit, me dit-il, qu'un crédit mediocre,

& mal assuré; mais il s'engagea à me procurer le plaisir de la voir, & à faire tout ce qui seroit en sa puissance pour la remettre entre mes bras. Je fus plus satisfait de l'incertitude où il me paroissoit être de son crédit, que je ne l'aurois été d'une assurance de remplir tous mes desirs. Je trouvai dans cette modération de ses offres, une marque de sincérité & de franchise dont je fus charmé. Je me promis tout de ses bons offices. La seule promesse de me faire voir Manon m'auroit fait tout entreprendre pour lui. Je lui marquai quelque chose de ces sentimens, d'une manière qui le persuada aussi, que je n'étois pas d'un mauvais naturel. Nous nous embrassâmes avec tendresse, & nous devinmes amis sans autre raison que la bonté de nos cœurs, & une simple disposition qui porte un homme tendre & généreux à aimer un autre homme qui lui ressemble. Il poussa les marques de son estime bien plus loin, car ayant combiné mes aventures, & jugeant qu'en sortant de St. Lazare, je ne devois pas me trouver à mon aise, il m'offrit sa bourse, & il me pressa de l'accepter. Je ne l'acceptai point; mais je lui dis; c'est trop, mon cher Monsieur. Si avec tant de bonté & d'amitié vous me faites revoir ma chère Manon, je vous suis attaché pour toute ma vie. Si vous me rendez tout-à-fait cette chère créature, je ne croi-

croirai pas être quitte en versant tout mon sang pour vous servir.

Nous ne nous séparâmes qu'après être convenus du tems, & du lieu, où nous devions nous retrouver. Il eut la complaisance de ne pas me remettre plus loin qu'à l'après-midi. Je l'attendis dans un café, où il vint me rejoindre vers les quatre heures, & nous primes ensemble le chemin de l'Hôpital. Mes genoux étoient tremblans en traversant les cours. Puissance d'amour ! disois-je, je reverrai donc la chère Reine de mon cœur, l'objet de tant de pleurs, & d'inquiétudes ! Ciel ! conservez moi assés de vie pour aller jusqu'à elle, & disposés après cela de ma fortune, & de mes jours. Je n'ai plus d'autre grace à vous demander. Mr. de T . . . parla à quelques Concierges de la maison, qui s'empressèrent de lui offrir tout ce qui dépendoit d'eux pour sa satisfaction. Il se fit montrer le quartier où Manon avoit sa chambre, & l'on nous y conduisit avec une clef d'une grandeur effroyable, qui servit à ouvrir sa porte. Je demandai au Valet qui nous menoit, & qui étoit celui qu'on avoit chargé du soin de la servir, de quelle manière elle avoit passé le tems dans cette demeure. Il nous dit, que c'étoit une douceur angelique, qu'il n'avoit jamais reçu d'elle un mot de dureté. qu'elle avoit versé continuellement

ment

ment des larmes pendant les six premières semaines après son arrivée, mais qu'elle paroïssoit depuis quelque tems prendre son malheur avec plus de patience, & qu'elle étoit occupée à coudre du matin jusqu'au soir, à la réserve de quelques heures qu'elle emploïoit à la lecture. Je lui demandai encore, si elle avoit été entretenuë proprement & avec honnêteté? Il m'assûra, que le nécessaire du moins ne lui avoit jamais manqué. Nous approchâmes de sa porte. Mon cœur battoit violemment. Je dis à Mr. de T. entrés seul & prévenés la fur ma visite, car j'apprehende qu'elle ne soit trop faisie en me voïant tout d'un coup. La porte nous fut ouverte. Je demeurai dans la galerie. J'entendis néanmoins leurs discours. Il lui dit, qu'il venoit lui apporter un peu de consolation; qu'il étoit de mes amis, & qu'il prenoit beaucoup d'interêt à nôtre fortune. Elle lui demanda avec beaucoup d'empressement, si elle apprendroit de lui ce que j'étois devenu. Il lui promit de m'amener à ses pieds aussi tendre, & aussi fidelle qu'elle pouvoit le désirer. Quand? reprit-elle. Aujourd'hui même, lui dit-il, ce bienheureux moment ne tardera point. Il va paroître à l'instant si vous le souhaités. Elle comprit que j'étois à la porte. J'entrai lorsqu'elle y accouroit avec précipitation. Nous nous embrassâ-

brassâmes avec cette effusion de tendresse, qu'une absence de trois mois fait trouver si charmante à de parfaits amans. Nos soupirs, nos exclamations interrompuës, mille noms d'amour repetés languissamment de part & d'autre, formèrent pendant un quart d'heure une scène qui attendrissoit Mr. de T . . . Je vous porte envie, me dit-il, en nous faisant affeoir, il n'y a point de fort glorieux auquel je ne préférasse une maîtresse si belle & si passionnée. Aussi mépriserois-je tous les empires du monde, lui répondis-je, pour m'assûrer le bonheur d'être aimé d'elle.

Tout le reste d'une conversation si désirée, ne pouvoit manquer d'être infiniment tendre. La pauvre Manon me raconta ses aventures, & je lui appris les miennes. Nous pleurâmes amèrement en nous entretenant de l'état où elle étoit, & de celui d'où je ne faisois que sortir. Mr. de T. nous consola par de nouvelles promesses de s'employer ardemment pour finir nos misères. Il nous conseilla de ne pas rendre cette première entrevue si longue, pour lui donner plus de facilité à nous en procurer d'autres. Il eut beaucoup de peine à nous faire goûter ce conseil. Manon sur tout ne pouvoit se résoudre à me laisser partir. Elle me fit remettre cent fois sur ma chaise, elle me retenoit par les habits &

par

par les mains. Hélas ! dans quel lieu me laissés-vous , disoit-elle , qui peut m'assurer de vous revoir ? Mr. de T . . . s'engagea à la venir voir souvent avec moi. Pour le lieu , ajouta-t-il agréablement, il ne faut plus l'appeller l'Hôpital , c'est un Versailles , depuis qu'une personne qui mérite l'empire de tous les cœurs y est renfermée.

Je fis en fortant quelques liberalités au Valet qui la servoit , pour l'engager à lui rendre ses soins avec zèle. Ce garçon avoit l'ame moins basse & moins dure que ses pareils. Il avoit été témoin de nôtre entrevüe , ce tendre spectacle l'avoit touché. Un Louis-d'or dont je lui fis présent achèva de me l'attacher. Il me prit à l'écart en descendant dans les cours. Mr. , me dit-il , si vous me voulés prendre à vôtre service, ou me donner une honnête récompense pour me dédommager de la perte de l'emploi que j'occupe ici , je crois qu'il me sera facile de déli<sup>er</sup>er Mademoiselle Mannon. J'ouvris l'oreille à cette proposition, & quoique je fusse dépourvü de tout, je lui fis des promesses fort au-dessus de ses désirs. Je comptois bien , qu'il me seroit toujours aisé de récompenser un homme de cette étoffe. Sois persuadé , lui dis-je, mon ami, qu'il n'y a rien que je ne fasse pour toi , & que ta fortune est aussi assurée  
que

que la mienne. Je voulus sçavoir quels moïens il avoit dessein d'emploier. Nul autre, me dit-il, que de lui ouvrir le soir la porte de sa chambre, & de vous la conduire jusqu'à celle de la ruë, où il faudra que vous soïés prêt à la recevoir. Je lui demandai, s'il n'étoit point à craindre qu'elle fût reconnüe en traversant les galeries & les cours? Il confessa qu'il y avoit quelque danger; mais il me dit, qu'il falloit bien risquer quelque chose. Quoique je fusse ravi de le voir si résolu, j'appellai Mr. de T . . . pour lui communiquer ce projet, & la seule raison qui me sembloit pouvoir le rendre douteux. Il y trouva plus de difficulté que moi. Il convint qu'elle pouvoit absolument s'échaper de cette manière, mais si elle est reconnüe, & arrêtée en fûiant, continua-t-il, c'est peut-être fait d'elle pour toujours. D'ailleurs il vous faudroit donc quitter Paris sur le champ; car vous ne seriés jamais assez caché aux recherches. On les redoubleroit autant par rapport à vous qu'à elle. Un homme s'échape aisément quand il est seul, mais il est presque impossible de demeurer inconnu avec une jolie femme. Quelque solide que me parût ce raisonnement, il ne put l'emporter dans mon esprit sur un espoir si proche de mettre Manon en liberté. Je le dis à Mr. de T . . . & je le priai

priai de pardonner un peu d'imprudencè , & de témèrité à l'amour. J'ajoutai que mon desseïn étoit en effet de quitter Paris, pour m'arrêter comme j'avois déjà fait à quelque village aux environs. Nous convinmes donc avec le Valet de ne pas remettre son entreprise plus loin qu'au jour suivant, & pour la rendre aussi certaine qu'il étoit en nôtre pouvoir, nous résolûmes d'apporter des habits d'homme dans la vûë de faciliter sa sortie. Il n'étoit pas aisé de les faire entrer; mais je ne manquai pas d'invention pour en trouver le moyen. Je priai seulement Mr. de T . . . de mettre le lendemain deux vestes légères, l'une sur l'autre; je me chargeai de tout le reste. Nous retournâmes le matin à l'Hôpital, j'avois avec moi pour Manon du linge, des bas &c. & par dessus mon just-au-corps un furtout, qui ne laissoit rien voir de trop enflé dans mes poches. Nous ne fîmes qu'un moment dans sa chambre. Mr. de T. lui laissa une de ses deux vestes, je lui donnai mon just-au-corps, le furtout me suffisant pour sortir; il ne se trouva rien de manqué à son ajustement excepté la culotte que j'avois malheureusement oublié. L'oubli de cette pièce nécessaire nous eût sans doute apprêté à rire, si l'embarras où il nous mettoit eût été moins sérieux. J'étois au désespoir qu'une bagatelle de cette nature

ture nous arrêtât. Cependant je pris mon parti, qui fut de sortir moi-même sans culotte. Je laissai la mienne à Manon. Mon fourtout étoit long, & je me mis à l'aide de quelques épingles en état de passer décentement à la porte. Le reste du jour me parut d'une longueur insupportable. Enfin la nuit étant venuë, nous nous rendimes un peu au-dessous de la porte de l'Hôpital dans un carosse. Nous n'y fûmes pas long-tems sans voir Manon paroître avec son conducteur, nôtre portière étant toute ouverte, ils montèrent tous deux en un instant, je reçus ma chere maîtresse dans mes bras. Elle trembloit comme une feuille. Lecocher me demanda où il falloit toucher. Touche au bout du monde, lui dis-je, & mène moi quelque part où je ne puisse jamais être séparé de Manon.

Ce transport donc je ne fût pas le maître faillit à m'attirer un fâcheux embarras. Le cocher fit réflexion à mes paroles, & lorsque je lui dis ensuite le nom de la rue où nous voulions être conduits, il me répondit, qu'il craignoit que je ne l'engageasse dans une mauvaise affaire, qu'il voïoit bien que ce beau jeune homme qui s'appelloit Manon, étoit une fille que j'enlevois de l'Hôpital, & qu'il n'étoit pas d'humeur à se perdre pour l'amour de moi. La délicatesse de ce coquin n'étoit qu'une envie de  
me

me faire païer la voiture plus cher. Nous étions trop près de l'Hôpital pour ne pas filer doux. Tai-toi, lui dis-je, il y a un Louïs-d'or à gagner pour toi; il m'auroit aidé après cela à brûler l'Hôpital même. Nous gagnâmes la maison où demuroit Lescaut. Comme il étoit tard Mr. de T. . . nous quitta en chemin avec promesse de nous revoir le lendemain. Le Valet demeura avec nous. Je tenois Manon si étroitement ferrée entre mes bras, que nous n'occupions qu'une place dans le carrosse. Elle pleuroit de joye, & je sentoït ses larmes qui mouilloient mon visage. Mais lorsqu'il fallut descendre pour entrer chés Lescaut, j'eus avec le cocher un nouveau démêlé dont les suites furent funestes. Je me repentis de lui avoir promis un Louïs, non seulement parce que le présent étoit exorbitant, mais par une autre raison bien plus forte, qui étoit l'impuissance de le païer. Je fis appeller Lescaut. Il descendit de sa chambre pour venir à la porte. Je lui dis à l'oreille dans quel embarras je me trouvois. Comme il étoit d'une humeur brusque, & nullement accoutumé à ménager un fiacre, il me répondit que je me moquois. Un Louïs-d'or! ajouta-t-il, vingt coups de canne à ce coquin-là. J'eus beau lui représenter doucement qu'il alloit nous perdre. Il m'arracha ma canne avec l'air d'en vouloir maltraiter le cocher. Celui-ci

ci à qui il étoit peut-être arrivé de tomber  
 quelque-fois sous la main d'un Garde du  
 Corps , ou d'un Mousquetaire , s'enfuit de  
 peur avec son carrosse, en criant que je l'a-  
 vois trompé, mais que j'aurois de ses nou-  
 velles. Je lui répétai inutilement d'arrêter.  
 Sa fuite me causa une extrême inquiétude.  
 Je ne doutai point qu'il n'avertit le Com-  
 missaire. Vous me perdés, dis-je à Lescaut;  
 je ne serois pas en sûreté chés vous. Il faut  
 nous éloigner dans le moment. Je prêtai le  
 bras à Manon pour marcher, & nous sorti-  
 mes promptement de cette dangereuse ruë.  
 Lescaut nous tint compagnie. C'est quelque  
 chose d'admirable, que la manière dont la  
 providence conduit les événemens. A peine  
 avions-nous marché cinq ou six minutes,  
 qu'un homme dont je ne découvris point le  
 visage, reconnut Lescaut. Il le cherchoit  
 sans doute aux environs de chés lui avec le  
 malheureux dessein qu'il exécuta. C'est Les-  
 caut, dit-il, en lui lâchant un coup de  
 pistolet, il ira souper ce soir avec les anges.  
 Il se déroba aussi-tôt. Lescaut tomba sans le  
 moindre mouvement de vie. Je pressai Ma-  
 non de fuir, car nos secours étoient inutiles  
 à un cadavre, & je craignois d'être arrêté  
 par le Guet qui ne pouvoit tarder à paroître.  
 J'enfilai avec elle & le Valet la première  
 petite ruë qui croisoit. Elle étoit si éperduë  
 que j'avois de la peine à la soutenir. Enfin  
 aiant

aiant apperçû un fiacre au bout de la ruë, je le fis appeller. Nous y montâmes. Mais lorsque le cocher me demanda où il falloit nous conduire ; je fus embarrassé à lui répondre. Je n'avois point d'azile assuré, ni d'ami de confiance à qui j'osasse avoir recours. J'étois sans argent, n'ayant guères plus d'une demie pistole dans ma bourse. La fraïeur & la fatigue avoient tellement incommodé Manon, qu'elle étoit à demi pâmée auprès de moi. J'avois d'ailleurs l'imagination remplie du meurtre de Lescaut, & je n'étois pas encore hors de l'appréhension du Guet : quel parti prendre ! Je me souvins heureusement de l'auberge de Chaillot où j'avois passé quelques jours avec Manon, lorsque nous étions allés dans ce village pour y demeurer. J'espérai non seulement d'y être en sûreté, mais d'y pouvoir vivre quelque tems sans être pressé de païer. Mene-nous à Chaillot, dis-je au cocher. Il refusa d'y aller si tard à moins d'une pistole ; autre sujet d'embarras. Enfin nous convinmes de six francs. C'étoit toute la somme qui restoit dans ma bourse.

Je consolais Manon en avançant ; mais dans le fond j'avois le désespoir dans le cœur. Je me ferois donné mille fois la mort, si je n'eusse pas eu dans mes bras le seul bien qui m'attachoit à la vie. Cette seule pensée me remettoit. Je la tiens du moins, disois-je,

je, elle m'aime, elle est à moi; Tiberge a beau dire, ce n'est pas là un fantôme de bonheur. Je verrois périr tout l'univers sans y prendre intérêt; pourquoi? je n'ai plus d'affection pour le reste. Ce sentiment étoit vrai; cependant dans le tems que je faisois si peu de cas des biens du monde, je sentoie que j'aurois eu besoin d'en avoir du moins une petite partie pour mépriser encore plus souverainement tout le reste. L'amour est plus fort que l'abondance, plus fort que les trésors & les richesses, mais il a besoin de leur secours; & rien n'est plus désespérant pour un amant délicatque de se voir ramené par là malgré lui, à la grossiereté des ames les plus basses. Il étoit environ onze heures quand nous arrivâmes à Chaillot. Nous fumes reçûs à l'auberge comme des personnes de connoissance. On ne fut pas surpris de voir Manon en habit d'homme, parce qu'on est accoûtumé à Paris & aux environs à voir prendre aux femmes toutes sortes de formes. Je la fis servir aussi proprement que si j'eusse été dans la meilleure fortune. Elle ignoroit que je fusse mal en argent. Je me gardai bien de lui en rien apprendre, étant résolu de retourner seul à Paris le lendemain, pour chercher quelque remède à cette embarrassante espèce de maladie. Elle me parut pâle, & maigrie en soupant. Je ne m'en étois point apperçû à l'Hôpital; parce que

la chambre où je l'avois vûë n'étoit pas des plus claires. Je lui demandai, si ce n'étoit point encore un effet de la fraïeur qu'elle avoit euë en voïant assassiner son frère. Elle m'assûra, que quelque touchée qu'elle fût de cet accident, sa pâleur ne venoit que d'avoir essuïé pendant trois mois mon absence. Tu m'aimes donc extrêmement, lui répondis-je; mille fois plus que je ne puis dire, reprit-elle: Tu ne me quitteras donc plus jamais, ajoutai-je; Non, jamais, repliqua-t-elle, & elle me confirma cette assurance par tant de caresses & de fermens, qu'il me parut impossible en effet qu'elle pût jamais les oublier. J'ai toujours été persuadé qu'elle étoit sincère; quelle raison auroit-elle eu de se contrefaire jusqu'à ce point? mais elle étoit encore plus volage; ou plutôt elle n'étoit plus rien, & elle ne se reconnoissoit pas elle-même, lors qu'aïant devant les yeux des femmes qui vivoient dans l'abondance, elle se trouvoit dans la pauvreté, & dans le besoin. J'étois à la veille d'en avoir une dernière preuve, qui a surpassé toutes les autres, & qui a produit la plus étrange aventure qui soit jamais arrivée à un homme de ma naissance & de ma fortune.

Comme je la connoissois de cette humeur, je me hâtai le lendemain d'aller à Paris. La mort de son frère, & la nécessité d'avoir du linge

linge & des habits pour elle & pour moi , étoient de si bonnes raisons , que je n'eus pas besoin de prétextes. Je sortis de l'auberge avec le dessein , dis-je , à Manon & à mon hôte, de prendre un carrosse de louage ; mais c'étoit une gasconnade. La nécessité m'obligea d'aller à pied , je marchai fort vite jusqu'au Cours-la-Reine; où j'avois dessein de m'arrêter. Il falloit bien prendre un moment de solitude & de tranquillité pour m'arranger , & prévoir ce que j'allois faire à Paris. Je m'assis sur l'herbe. J'entraî dans une mer de raisonnement & de réflexions , qui se réduisirent peu à peu à trois principaux articles. J'avois besoin d'un secours présent pour un nombre infini de nécessités pressantes. J'avois à chercher quelque voie qui pût du moins m'ouvrir des espérances pour le futur ; & ce qui n'étoit pas de moindre importance, j'avois des informations , & des mesures à prendre pour la sûreté de Manon, & pour la mienne. Après m'être épuisé en projets , & en combinaisons sur ces trois chefs, je jugeai encore à propos d'en retrancher les deux derniers. Nous n'étions pas mal à couvert à Chaillot ; & pour les besoins futurs , je crus qu'il seroit tems d'y penser lorsque j'aurois satisfait aux présens. Il étoit donc question de remplir actuellement ma bourse. Mr. de T. m'avoit offert généreusement

ment la sienne, mais j'avois une extrême répugnance à le remettre moi-même sur cette matière. Quel personnage que d'aller exposer sa misère à un étranger, & de le prier de nous faire part de son bien ! il n'y a qu'une ame lâche qui en soit capable, par une bassesse qui l'empêche d'en sen tir l'indignité ; ou un Chrétien humble par un excès de générosité qui le rend supérieur à cette honte. Je n'étois ni un homme lâche, ni un bon Chrétien, j'aurois donné la moitié de mon sang pour éviter cette humiliation. Tiberge, disois-je, le bon Tiberge, me refusera-t-il, ce qu'il fera en état de me donner ? Non, il sera touché de ma misère ; mais il m'assassinera par sa morale. Il faudra esluier ses reproches, ses exhortations, ses menaces, il me fera acheter ses secours si cher, que je donnerois encore une partie de mon sang plutôt que de m'exposer à cette scène fâcheuse, qui me laissera du trouble & des remords. Bon, reprenois-je, il faut donc renoncer à tout espoir, puisqu'il ne me reste point d'autre voie, & que je suis si éloigné de m'arrêter à ces deux-là, que je verserois plus volontiers la moitié de mon sang que d'en prendre une, c'est-à-dire, tout mon sang plutôt que de les prendre toutes les deux. Ouï, mon sang tout entier, ajoutai-je, après une réflexion d'un moment, je le donne.

donnerois plutôt que de me réduite à une basse supplication. Mais il s'agit bien ici de mon sang ! Il s'agit de la vie, & de l'entretien de Manon, il s'agit de son amour, & de sa fidélité : qu'ai-je à mettre en balance avec elle ? Je n'y ai rien mis jusqu'à présent, elle me tient lieu de gloire, de bonheur, & de fortune. Il y a bien des choses sans doute que je donnerois ma vie pour obtenir ou pour éviter, mais estimer une chose plus que ma vie n'est pas une raison pour l'estimer autant que Manon. Je ne fus pas long tems à me déterminer après ce raisonnement. Je continuai mon chemin, résolu d'aller d'abord chés Tiberge, & de là chés Mr. de T . . .

En entrant à Paris je pris un fiacre, quoique je n'eusse pas de quoi le paier; je comptois sur les secours que j'allois solliciter. Je me fis conduire au Luxembourg, d'où j'envoiai avertir Tiberge que j'étois à l'attendre. Il satisfit mon impatience par sa promptitude. Je lui appris l'extrémité de mes besoins sans nul détour. Il me demanda, si les cent pistoles que je lui avois renduës me suffiroient ? & sans m'opposer un seul mot de difficulté, il me les fut querir dans le moment avec cet air ouvert, & ce plaisir à donner qui n'est connu que de l'amour, & de la véritable amitié. Quoique je n'eusse pas eu le moindre doute du

succès de ma demande , je fus surpris de l'avoir obtenuë à si bon marché, c'est-à-dire, sans qu'il m'eût querellé sur mon impénitence ; mais je me trompois en me croïant tout-à-fait quitte de ses reproches ; car lorsqu'il eut achevé de me compter son argent & que je me préparois à le quitter, il me pria de faire avec lui un tour d'allée : je ne lui avois point parlé de Manon, il ignoroit qu'elle fût en liberté ; ainsi sa morale ne tomba que sur ma fuite téméraire de St. Lazare, & sur la crainte où il étoit, qu'au lieu de profiter des leçons de sagesse que j'y avois reçûes, je ne reprisse le train du désordre. Il me dit, qu'étant allé pour me visiter à St. Lazare le lendemain de mon évafion, il avoit été frappé au-delà de toute expression, en apprenant la manière dont j'en étois sorti ; qu'il avoit eu là-dessus un entretien avec le Supérieur ; que ce bon Père n'étoit pas encore remis de son effroi ; qu'il avoit eu néanmoins la générosité de déguiser à Mr. le Lieutenant de Police les circonstances de mon évafion, & qu'il avoit empêché que la mort du Portier ne fût connuë au dehors ; que je n'avois donc de ce côté là nul sujet d'allarme ; mais que s'il me restoit le moindre sentiment de sagesse, je profiterois de cet heureux tour que le Ciel donnoit à mes affaires ; que je devois commencer par écrire à mon père, & me remettre

remettre bien avec lui, & que si je voulois<sup>s</sup> suivre une fois son conseil, il étoit d'avis que je quittasse Paris pour retourner dans le sein de ma famille. J'écoutai son discours jusqu'à la fin. Il y avoit là bien des choses satisfaisantes. Je fus ravi premièrement de n'avoir rien à craindre du côté de St. Lazare. Les rues de Paris me redevoient un pais libre. En second lieu, je m'applaudis de ce que Tiberge n'avoit pas la moindre idée de la délivrance de Manon, & de son retour avec moi. Je remarquois même qu'il avoit évité de me parler d'elle ; dans l'opinion apparemment qu'elle me tenoit moins au cœur, puisque je paroissais si tranquille sur son sujet. Je résolus sinon de retourner dans ma famille, du moins d'écrire à mon père comme il me le conseilloit, & de lui témoigner, que j'étois disposé à rentrer dans l'ordre de mes devoirs, & de ses volontés. Mon espérance étoit de l'engager à m'envoier de l'argent, sous prétexte de faire mes exercices à l'Académie ; car j'aurois eu peine à lui persuader, que j'eusse dessein de retourner à l'Etat Ecclésiastique ; & dans le fond je n'avois nul éloignement pour ce que je voulois lui promettre, étant bien-aisé au contraire de m'appliquer à quelque chose d'honnête, & de raisonnable ; autant que cela pourroit s'accorder avec mon amour pour Manon. Je faisois

mon compte de vivre avec elle, & de faire en même tems mes exercices. Cela étoit fort compatible. Je fus si satisfait de toutes ces idées, que je promis à Tiberge de faire partir le jour même une lettre pour mon père. J'entrai effectivement dans un bureau d'écriture en le quittant, & j'écrivis d'une manière si tendre & si soûmise, que je ne doutai point que je n'obtinsse quelque chose du cœur paternel.

Quoique je fusse en état de prendre & de paier un fiacre après avoir quitté Tiberge, je me fis un plaisir de marcher fièrement à pied en allant chés Mr. de T . . . Je trouvois de la joye dans cet exercice de ma liberté, pour laquelle mon ami m'avoit assuré que je n'avois plus rien à craindre. Cependant il me revint tout d'un coup à l'esprit, que ses assurances ne regardoient que St. Lazare, & que j'avois outre cela l'affaire de l'Hôpital sur les bras, sans compter la mort de Lescaut, dans laquelle j'étois mêlé du moins comme témoin. Ce souvenir m'effraïa tellement, que je me retirai dans la première allée d'où je fis appeler un carrosse. J'allai droit chés Mr. de T . . . que je fis rire de ma fraïeur. Elle me parut encore plus risible, lorsqu'il m'eut appris, que je n'avois rien à craindre du côté de l'Hôpital, ni de Lescaut. Il me dit, que dans la pensée qu'on pourroit le  
soup-

soupponner d'avoir eu part à l'enlèvement de Manon , il étoit allé le matin à l'Hôpital demander à la voir , & faisant semblant d'ignorer ce qui étoit arrivé ; qu'on étoit si éloigné de nous accuser , ou lui , ou moi , qu'on s'étoit empressé au contraire de lui apprendre cette aventure comme une étrange nouvelle , & qu'on admiroit qu'une fille aussi jolie que Manon , eût consenti à fuir avec un Valet ; qu'il s'étoit contenté de répondre froidement , qu'il n'en étoit pas surpris , & qu'on faisoit tout pour la liberté. Il continua à me raconter , qu'il étoit allé de là chez Lescaut , dans l'espérance de me trouver avec ma charmante maîtresse ; que l'hôte de la maison qui étoit un carrossier lui avoit protesté , qu'il n'avoit vû , ni elle , ni moi ; mais qu'il n'étoit point étonnant , que nous n'eussions point paru chés lui , si c'étoit pour Lescaut que nous devions y venir ; parce que nous aurions sans doute appris qu'il venoit d'être tué à peu près dans le tems dont Mr. de T. parloit. Sur quoi il lui raconta ce qu'il sçavoit de la cause ; & des circonstances de cette mort ; il lui dit , qu'environ deux heures avant l'accident , un Garde du Corps des amis de Lescaut l'étoit venu voir , & lui avoit proposé de jouer ; que Lescaut avoit gagné si rapidement , que l'autre s'étoit trouvé cent écus de moins en une heu-

re, c'est-à-dire, tout son argent; que ne lui restant point un sou il avoit prié Lescaut de lui prêter la moitié de la somme qu'il avoit perduë, & que sur quelques difficultés nées à cette occasion, ils s'étoient querellés avec une animosité extrême; que Lescaut avoit refusé de sortir pour mettre l'épée à la main, & que l'autre avoit juré en le quittant de lui casser la tête, ce qu'il avoit apparemment exécuté le soir même. Mr. de T. eut l'honnêteté d'ajouter, qu'il avoit été fort inquiet par rapport à nous, & il continua à m'offrir ses services. Je ne balançai point à lui apprendre le lieu de nôtre retraite. Il me pria de trouver bon qu'il allât souper avec nous; il ne me restoit plus qu'à acheter du linge, & des habits pour Manon; je lui dis, que nous pouvions partir à l'heure même, s'il vouloit prendre la peine de s'arrêter un moment avec moi chés quelques Marchands. Je ne sçais s'il crut que je lui faisois cette proposition à dessein d'intéresser sa générosité, ou si ce fut par un mouvement qui venoit de lui-même; mais aiant consenti à partir aussi-tôt, il me mena chés les Marchands qui fournissoient sa maison, & après m'avoir fait choisir plusieurs étoffes d'un prix plus considérable que je ne m'étois proposé, il défendit absolument au Marchand de recevoir un sou de mon argent. Il fit

cette

cette galanterie de si bonne grace, que je crus pouvoir en profiter sans honte. Nous primes ensemble le chemin de Chaillot, où j'arrivai avec moins d'inquiétude que je n'en étois parti.

Le Chevalier de Griex ayant employé plus d'une heure à ce récit, je le priai de prendre un peu de relâche jusqu'à près nôtre souper, il convint lui-même qu'il en avoit besoin, & jugeant par nôtre attention que nous l'avions écouté avec plaisir, il nous assûra, que nous trouverions encore quelque chose de plus interessant dans la suite de son histoire. Il la reprit ainsi lorsque nous eûmes fini de souper.



HISTOIRE  
 DU CHEVALIER  
 DES GRIEUX,  
 ET DE  
 MANON LESCAUT,  
 LIVRE SECOND.

**M**A présence & la compagnie de Mr. de T. dissipèrent tout ce qui pouvoit rester de chagrin à Manon. Oublions nos fraïeurs passées, ma chère ame, lui dis-je en arrivant, & recommandons à vivre plus heureux que jamais. Après tout, l'amour est un bon maître. La fortune ne sçauroit nous causer autant de peines qu'il nous fait goûter de plaisirs. Nôtre souper fut une vraie scène de joye. J'étois plus fier & plus content avec Manon & mes cent pistoles, que le plus riche Partifan de Paris avec ses trésors entassés.

Il faut compter ses richesses par les moïens qu'on a de fatisfaire ses défirs. Je n'en avois pas un seul à remplir. L'avenir même ne me caufoit nul embarras. J'étois presque sûr, que mon père ne feroit point difficulté de me donner de quoi vivre honnêtement à Paris, parce qu'étant dans ma vingtième année, j'étois en droit d'exiger ma part du bien de ma mère. Je ne cachai point à Manon, que le fond de mes richesses n'étoit que de cent pistoles. C'étoit affés pour attendre tranquillement une meilleure fortune, qui ne me sembloit pas pouvoir manquer, soit du côté de ma famille, soit du côté du jeu.

J'ai remarqué dans toute ma vie, que le Ciel a toujours choisi pour me frapper de ses plus rudes châtimens, le tems où ma fortune me sembloit le plus solidement établie. Je me croïois si heureux en soupant avec Mr. de T . . . & Manon, qu'on n'auroit pû me faire comprendre, que j'eusse à craindre encore quelque nouvel obstacle à ma félicité; cependant il s'en préparoit un si funeste, qu'il m'a réduit à l'état où vous m'avez vû à Passy, & ensuite à des extrémités si déplorables, que vous aurés peine à croire mon récit fidelle. Dans le tems que nous étions à table, nous entendîmes le bruit d'un carrosse qui s'arrêtoit à la porte de l'Hôtellerie. La curiosité

riofité nous fit défirer de ſçavoir qui ce pouvoit être qui arrivoit ſi tard. On nous dit, que c'étoit le jeune Monsieur de G. M., c'est-à-dire, le fils de nôtre plus cruel ennemi, de ce vieux débauché qui m'avoit mis à St. Lazare, & Manon à l'Hôpital. Son nom me fit monter la rougeur au viſage. C'est le Ciel qui me l'amene, dis-je, à Mr. de T. pour le punir de la lâcheté de ſon père. Il ne m'empêchera pas que nous n'aïons meſuré nos épées Mr. de T. qui le connoiſſoit, & qui étoit même de ſes meilleurs amis, s'efforça de me faire prendre de meilleurs ſentimens pour lui. Il m'affûra, que c'étoit un jeune homme très-aimable, & ſi peu capable d'avoir eu part à l'action de ſon père, que je ne le verrois pas moi-même un moment ſans lui accorder mon eſtime & ſans défirer la ſienne. Après m'avoir dit mille choſes à ſon avantage il me pria de conſentir qu'il allât lui propoſer de venir prendre place avec nous, & de ſ'accommoder du reſte de nôtre ſouper. Il prévint l'objection du péril où c'étoit expoſer Manon, que de découvrir ſa demeure au fils de nôtre ennemi, en proteſtant ſur ſon honneur, & ſur ſa foi, que lorsqu'il nous connoitroit nous n'aurions point de plus zélé défenſeur. Je ne fis difficulté de rien après de telles affûrances. Mr. de T. nous l'amena après avoir

avoir pris un moment pour l'informer qui nous étions. Il entra d'un air qui nous prévint effectivement en sa faveur. Il m'embrassa. Nous nous assimes. Il admira Manon, moi, tout ce qui nous appartenoit, & il mangea d'un appetit qui fit honneur à nôtre souper; lorsqu'on eut déservi, la conversation devint plus sérieuse. Il nous parla de l'excès où son père s'étoit porté contre nous, avec détestation. Il nous fit les excuses les plus soumises. Je les abrége, nous dit-il, pour ne pas renouveler un souvenir qui me cause trop de honte. Si elles étoient sincères dès le commencement, elles le devinrent bien plus dans la suite; car il n'eut pas passé une demi-heure à s'entretenir avec nous, que je m'apperçus de l'impression que les charmes de Manon faisoient sur lui. Je vis ses regards, & ses manières s'attendrir par degrés. Il ne laissa rien échaper néanmoins dans ses discours, mais sans être aidé de la jalousie, j'avois trop d'expérience en amour pour ne pas discerner ce qui venoit de cette source. Il nous tint compagnie pendant une partie de la nuit, & il ne nous quitta qu'après s'être félicité beaucoup de nôtre connoissance, & nous avoir prié de lui accorder la liberté de venir nous renouveler quelque-fois l'offre de ses services. Il partit le lendemain avec Mr. de T . . qui se mit avec lui dans son carrosse.

Je

Je n'avois, comme j'ai dit, nul penchant à la jalousie. J'étois plus crédule que jamais pour les sermens de Manon. Cette charmante créture étoit si absolument maîtresse de mon ame, que je n'avois pas un seul petit sentiment qui ne fût de l'estime & de l'amour. Loin de lui faire un crime d'avoir plu à G. M. j'étois ravi de cet effet de ses charmes, & je m'applaudissois d'être aimé d'une fille que tout le monde trouvoit aimable. Je ne jugeai pas même à propos de lui communiquer le soupçon que j'avois conçu de G. M. . . . Nous fûmes occupés pendant quelques jours du soin de faire ajuster ses habits, & à délibérer si nous pouvions aller à la Comédie sans appréhender d'être reconnus. Mr. de T. revint nous voir avant la fin de la semaine: nous le consultâmes là-dessus. Il vit bien qu'il falloit dire oui pour faire plaisir à Manon. Nous résolûmes d'y aller le même soir avec lui: ce que nous ne pûmes néanmoins exécuter, car m'aïant tiré aussi-tôt en particulier; je me suis trouvé, me dit-il, dans le dernier embarras depuis que je ne vous ai vû, & la visite que je vous fais aujourd'hui en est une suite. G. M. aime vôtre maîtresse, il m'en a fait confidence. Je suis son intime ami, & disposé en tout à le servir; mais je ne suis pas moins le vôtre. J'ai considéré que ses intentions sont injustes

justes & je les ai condamnées. Cependant j'aurois gardé son secret, s'il n'avoit dessein d'employer pour plaire que les voies communes ; mais il est bien informé de l'humeur de Manon. Il a sçû, je ne sçai d'où, qu'elle aime l'abondance, & les plaisirs, & comme il jouit déjà d'un bien considérable, il m'a déclaré, qu'il veut la tenter d'abord par un très-gros présent & par l'offre de dix mille livres de pension. Toutes choses égales, j'aurois peut-être eu beaucoup plus de violence à me faire pour le trahir, mais la justice s'est jointe en vôtre faveur à l'amitié, d'autant plus qu'ayant été la cause imprudente de la passion de G. M. en l'introduisant ici, je suis obligé de prévenir les effets du mal que j'ai causé.

Je remerciai Mr. de T . . d'un service de cette importance, je lui avouai avec un parfait retour de confiance, que le caractère de Manon étoit tel que G. M. se le figuroit, c'est à-dire, qu'elle ne pouvoit supporter le nom de la pauvreté. Cependant, lui dis-je, lorsqu'il n'est question que du plus ou du moins, je ne la crois pas capable de m'abandonner pour un autre. Je suis en état de ne la laisser manquer de rien, & je compte que ma fortune va s'augmenter de jour en jour. Je ne crains qu'une chose, ajoutai-je ; c'est que G. M. ne se serve de la connoissance qu'il a de nôtre demeure,  
pour

pour nous rendre quelque mauvais office. Mr. de T. . . m'assûra, que je devois être fans appréhension de ce côté-là ; que G. M. étoit capable d'une folie amoureuse , mais qu'il ne l'étoit point d'une bassesse ; que s'il avoit la lâcheté d'en commettre une , il feroit le premier lui qui parloit à l'en punir, & à réparer par-là le malheur qu'il avoit eu d'y donner occasion. Je vous suis obligé de ce sentiment , repris-je, mais le mal seroit fait , & le remède fort incertain. Ainsi le parti le plus sage est de le prévenir en quittant Chaillot pour prendre une autre demeure : ouï, reprit Mr. de T. . . ; mais vous aurés peine à le faire aussi promptement qu'il faudroit, car G. M. doit être ici à midi ; il me le dit hier , & c'est ce qui m'a porté à venir si matin pour vous informer de ses vûës. Il peut arriver à tout moment. Cette dernière circonstance commença à me faire regarder cette affaire d'un œil plus sérieux. Comme il me sembloit impossible d'éviter la visite de G. M. . . , & qu'il me le feroit aussi fans doute de l'empêcher de s'ouvrir à Manon , je pris le parti de la prévenir elle-même , sur le dessein de ce nouveau Rival. Je m'imaginai que me sachant instruit des propositions qu'il lui feroit & les recevant à mes yeux, elle auroit assés de force pour les rejeter , & me demeurer fidelle. Je découvris ma pensée  
à Mr.

à Mr. de T . . . qui me répondit que cela étoit extrêmement délicat. Je l'avouë ; lui dis-je, mais toutes les raisons qu'on peut avoir d'être sûr du cœur d'une Maîtresse, je les ai de compter sur l'affection de la mienne. Il n'y auroit que la grandeur des offres qui pût l'éblouir, & je vous ai dit qu'elle n'est point avare. Elle aime ses aises ; mais elle m'aime aussi ; & dans la situation où sont mes affaires, je ne sçauois croire qu'elle me préfere le fils d'un homme qui l'a mise à l'Hôpital. En un mot, je persistai dans mon dessein, & m'étant retiré à l'écart avec Manon, je lui déclarai naturellement tout ce que je venois d'apprendre. Elle me remercia de la bonne opinion que j'avois d'elle, & elle me promit de recevoir les offres de G. M. d'une manière qui lui ôteroit l'envie de les renouveler. Non, lui dis-je, il ne faut pas l'irriter par une brusquerie, il peut nous nuire ; mais vous sçavés assez vous autres friponnes, ajoutai-je en riant, comment vous défaire d'un amant désagréable, ou incommode. Elle reprit la parole après avoir un peu rêvé ; il me vient un dessein admirable, s'écria-t-elle, & je suis toute glorieuse de l'invention. G. M. est le fils de nôtre plus cruel ennemi ; il faut nous vanger du père ; non pas sur le fils, mais sur sa bourse. Je veux l'écouter, accepter ses présens, & me moquer de lui.

Le

Le projet est joli , lui dis-je , mais tu ne songes pas , mon pauvre enfant , que c'est le chemin qui nous a conduits tout droit à l'Hôpital. J'eus beau lui représenter le péril de cette entreprise. Elle me dit, qu'il ne s'agissoit que de bien prendre nos mesures , & elle répondit à toutes mes objections. Donnés-moi un Amant qui n'entre point aveuglément dans tous les caprices d'une maîtresse adorée, & je conviendrai que j'eus tort de céder si facilement à la mienne. La résolution fut prise de faire une duppe de G. M. & par un tour bizarre , de mon sort, il arriva que je devins la sienne.

Nous vîmes paroître son carrosse vers les onze heures. Il nous fit des complimens honnêtes sur la liberté qu'il prenoit de venir dîner avec nous. Il ne fut pas surpris de trouver Mr. de T . . . qui lui avoit promis la veille de s'y rendre aussi, & qui avoit prétexté quelques affaires pour se dispenser de venir dans la même voiture. Quoiqu'il n'y eût pas un seul de nous qui ne portât la trahison dans le cœur, nous nous mîmes à table avec un air de confiance , & d'amitié. G. M. trouva aisément l'occasion de déclarer ses sentimens à Manon; je ne dus pas lui paroître gênant , car je m'absentai exprès pendant quelques minutes. Je m'aperçus à mon retour, qu'on ne l'avoit pas désespéré par un excès de rigueur. Il étoit de la meilleure

leure humeur du monde. J'affectai de le paroître aussi ; il rioit intérieurement de ma simplicité, & moi de la sienne : nous fûmes l'un pour l'autre, une scène fort agréable, pendant tout l'après-midi. Je lui ménageai encore avant son départ un moment d'entretien particulier avec Manon, de sorte qu'il eut lieu de s'applaudir de ma complaisance autant que de la bonne chère. Aussitôt qu'il fut monté en carrosse avec Mr. de T . . . Manon accourut à moi les bras ouverts, & elle m'embrassa en éclatant de rire. Elle me repeta ses discours & ses propositions sans y changer un mot. Ils se réduisoient à ceci : Il l'adoroit. Il vouloit partager avec elle quarante mille livres de rente dont il jouissoit déjà, sans compter ce qu'il attendoit après la mort de son père. Elle seroit la maîtresse de son cœur & de sa bourse ; & pour le commencement de ses bienfaits, il étoit prêt à lui donner un carrosse, un hôtel meublé, une femme de chambre, trois laquais, & un cuisinier. Voilà un fils, dis-je à Manon, bien autrement généreux que son père. Parlons de bonne foi, ajoûtai-je, cette offre ne vous tente-t-elle point ? Moi ? répondit-elle en ajustant à sa pensée deux vers de Racine,

*Moi ? vous me soupçonnés de cette  
perfidie ?*

*Moi ?*

*Moi ? je pourrois souffrir un visage  
odieux ,  
Qui rappelle toujours l'Hôpital à mes  
yeux ?*

Non, repris-je en continuant la parodie,

*J'aurois peine à penser que l'Hôpital,  
Madame ,  
Fût un trait dont l'amour l'eût gravé  
dans votre Ame.*

Mais c'en est un bien séduisant qu'un hôtel meublé avec un carrosse, & trois laquais; & l'amour en a peu d'aussi forts. Elle me protesta, que son cœur étoit à moi pour toujours, & qu'il ne recevoit jamais d'autres traits que les miens. Les promesses qu'il m'a faites, me dit-elle, sont un aiguillon de vengeance, plutôt qu'un trait d'amour. Je lui demandai, si elle étoit dans le dessein d'accepter l'hôtel, & le carrosse. Elle me répondit, qu'elle n'en vouloit qu'à son argent. La difficulté étoit d'obtenir l'un sans l'autre. Nous résolûmes d'attendre l'entière explication du projet de G. M. dans une lettre qu'il lui avoit promis de lui écrire. Elle la reçut en effet le lendemain par un laquais sans livrée, qui se procura adroitement l'occasion de lui parler sans témoin. Elle lui dit d'attendre sa réponse, & elle vint m'ap-  
porter

porter aussi-tôt sa lettre. Nous l'ouvrimes ensemble. Outre les lieux communs de tendresse, elle contenoit le détail des promesses de mon Rival. Il ne bernoit point sa dépense. Il s'engageoit à lui compter dix mille francs en prenant possession de l'hôtel, & à réparer tellement les diminutions de cette somme, qu'elle l'eût toujours devant elle en argent comptant. Le jour de l'inauguration n'étoit pas reculé trop loin. Il ne lui en demandoit que deux pour disposer les choses à la recevoir, & il lui marquoit le nom de la ruë, & de l'hôtel, où il lui promettoit de l'attendre l'après-midi du second jour, si elle pouvoit se dérober de mes mains. C'étoit l'unique point sur lequel il la conjuroit de le tirer d'inquiétude; parce qu'il paroissoit être assuré de tout le reste; il ajoûtoit, que si elle prévoioit de la difficulté à m'échaper, il trouveroit le moïen de rendre sa fuite aisée.

G. M. étoit plus raffiné que son père. Il vouloit tenir sa proie avant que de compter ses espèces. Nous délibérâmes sur la conduite que Manon avoit à tenir. Je fis encore des efforts pour lui ôter cette entreprise de la tête, & je lui en représentai tous les dangers. Elle s'obstina à terminer l'avanture. Elle fit une courte réponse à G. M. pour l'asfûrer, que rien ne lui seroit plus facile que de se rendre à Paris le jour marqué, & qu'il  
pourroit

pourroit l'attendre avec certitude. Nous réglâmes ensuite que je partirois sur le champ pour aller louer un nouveau logement dans quelque village à l'autre côté de Paris, & que je transporterois avec moi notre petit équipage; que le lendemain après-midi, qui étoit le tems de son assignation, elle se rendroit de bonne heure à Paris, qu'après avoir reçu les présens de G. M. elle le prieroit instamment de la conduire à la Comédie, qu'elle prendroit avec elle tout ce qu'elle pourroit porter de la somme, & qu'elle chargeroit du reste mon Valet qu'elle vouloit mener avec elle. C'étoit le même qui l'avoit délivrée de l'Hôpital, & qui nous étoit infiniment attaché. Je devois me retrouver avec un fiacre à l'entrée de la rue S. André des Arts, & l'y laisser vers les sept heures pour m'avancer dans l'obscurité à la porte de la Comédie; Manon me promettoit d'inventer un prétexte pour sortir un instant de sa loge, & de l'emploier à descendre pour me rejoindre; l'exécution du reste étoit facile. Nous aurions regagné mon fiacre en un moment, & nous serions sortis de Paris par le Faubourg St. Antoine, qui étoit le chemin de notre nouvelle demeure. Ce dessein tout extravagant qu'il étoit nous parut assez bien arrangé; mais il y avoit dans le fond une folle imprudence à s'imaginer, que quand  
il

il eût réüssi le plus heureusement du monde, nous eussions jamais pû nous mettre à couvert des fuites. Cependant nous nous exposâmes avec la plus téméraire confiance. Manon partit avec Marcel, (c'est ainsi que se nommoit nôtre valet.) Je la vis partir avec douleur. Je lui dis en l'embrassant ; Manon ne me trompés point ; me serés-vous fidelle ? Elle se plaignit tendrement de ma défiance, & elle me réitéra tous ses sermens. Son compte étoit d'arriver à Paris sur les trois heures. Je partis après elle. J'allai me morfondre le reste de l'après-midi dans le café de Fère au Pont St. Michel. J'y demeurai jusqu'à six heures. J'en sortis alors pour prendre un fiacre, que je postai selon nôtre projet à l'entrée de la ruë de St. André des Arts ; ensuite je gagnai à pied la porte de la Comédie. Je fus surpris de n'y pas trouver Marcel qui devoit être à m'attendre. Je pris patience pendant une heure, confondu parmi une foule de laquais & occupé à examiner les passans. Enfin sept heures étant sonnées sans que j'eusse rien apperçû qui eût rapport à nos desseins, je pris un billet de parterre pour aller voir si je découvrois Manon, & G. M. dans les loges. Ils n'y étoient ni l'un ni l'autre. Je retournai à la porte où je passai encore un quart d'heure, transporté d'impatience, &

Tom. VII.

H

d'in-

d'inquiétude. N'ayant rien vû paroître je rejoignis mon fiacre fans pouvoir m'arrêter à une résolution assurée. Le cocher m'ayant apperçû vint quelque pas au-devant de moi , pour me dire doucement, qu'il y avoit une jolie demoiselle qui m'attendoit depuis une heure dans le carrosse, qu'elle m'avoit demandé à des signes qu'il avoit bien reconnus, & qu'ayant appris que je devois revenir, elle avoit dit, qu'elle ne s'impatieroit point à m'attendre. Je me figurai aussi - tôt que c'étoit Manon. J'approchai, mais je vis un joli petit visage qui n'étoit pas le sien. C'étoit une étrangère qui me demanda d'abord , si elle n'avoit pas l'honneur de parler à Mr. le Chevalier Des Grioux ? Je lui dis que c'étoit mon nom. J'ai une lettre à vous rendre, reprit-elle , qui vous instruira du sujet qui m'amène, & par quel rapport j'ai l'avantage de connoître vôtre nom. Je la priaï de me donner le tems de la lire dans un cabaret voisin. Elle voulut me suivre , & elle me conseilla de demander une chambre à part. De qui vient cette lettre , lui dis-je , en montant : elle me remit à la lecture.

Je reconnus le caractère de Manon ; voici à peu près ce qu'elle me marquoit. G. M. l'avoit reçûe avec une politesse & une magnificence au-delà de toutes mes idées.

idées. Il l'avoit comblée de présens, & il lui faisoit envisager un fort de Reine. Elle m'assûroit néanmoins, qu'elle ne m'oublieroit pas dans cette nouvelle splendeur; mais que n'ayant pû faire consentir G. M. à la mener ce soir à la Comédie, elle remettoit à un autre jour le plaisir de me voir, & que pour me consoler un peu de la peine qu'elle prévoioit que cette nouvelle pourroit me causer; elle avoit trouvé le moïen de me procurer une des plus jolies filles de Paris, qui seroit la Porteuse de son billet. Signé, vôtre fidelle amante, Manon Lescout.

Il y avoit quelque chose de si cruël & de si insultant pour moi dans cette lettre, que demeurant suspendu quelque tems entre la colere, & la douleur, j'entrepris de faire un effort pour oublier éternellement mon ingrante & parjure maîtresse. Je jettai les yeux sur la fille, qui étoit auprès de moi. Elle étoit extrêmement jolie, & j'aurois souhaité qu'elle l'eût été assés pour me rendre parjure & infidelle à mon tour; mais je n'y trouvai point ces yeux fins & languissans, ce port divin, ce teint de la composition de l'amour, enfin ce fond inépuisable de charmes que la nature avoit prodigués à la perfide Manon. Non, non, lui dis-je en cessant de la regarder, l'ingrante qui vous envoie sçavoit fort bien, qu'elle

vous faisoit faire une démarche inutile. Retournez à elle, & dites-lui de ma part, qu'elle jouisse tranquillement de son crime, & qu'elle en jouisse s'il se peut sans remords. Je l'abandonne sans retour, & je renonce en même tems à toutes les femmes, qui ne scauroient être aussi aimables qu'elle, & qui sont sans doute aussi lâches, & d'aussi mauvaise foi. Je fus alors sur le point de descendre, & de me retirer sans prétendre davantage à Manon; & la jalousie mortelle, qui me déchiroit le cœur, se déguisant en une morne & sombre tranquillité, je me crus d'autant plus proche de ma guérison, que je ne sentois nul de ces mouvemens violens, dont j'avois été agité dans les mêmes occasions. Hélas! j'étois la dupe de l'amour autant que je croïois l'être de G. M. & de Manon. Cette fille, qui m'avoit apporté la lettre, me voyant prêt à descendre l'escalier, me demanda ce que je voulois donc qu'elle rapportât à Mr. de G. M. & à la Dame qui étoit avec lui. Je rentrai dans la chambre à ces paroles, & par un changement incroyable à ceux qui n'ont jamais senti de passions violentes; je me trouvai tout d'un coup de la tranquillité, où je croïois être dans un transport terrible de fureur. Va, lui dis-je, rapporte au traître G. M. & à sa perfide maîtresse le désespoir où ta maudite lettre

m'a

m'a jetté ; mais apprens-leur qu'ils n'en riront pas long tems , & que je les poignarderai tous deux de ma propre main. Je me jettai sur une chaise. Mon chapeau tomba d'un côté & ma canne de l'autre. Deux ruisseaux de larmes amères commencèrent à couler de mes yeux. L'accès de rage , que je venois de sentir , se changea en une profonde douleur. Je ne fis plus que pleurer en poussant des gémissemens & des soupirs. Approche, mon enfant, approche, m'écriai-je en parlant à la jeune fille , approche puisque c'est toi qu'on envoie pour me consoler. Dis-moi si tu sçais des consolations contre la rage & le désespoir, contre l'envie de se donner la mort à soi-même, après avoir tué deux perfides qui ne méritent pas de vivre. Oui , approche, continua-je en voyant qu'elle faisoit vers moi quelques pas timides & incertains. Vien essuier mes larmes. Vien rendre la paix à mon cœur. Vien me dire que tu m'aimes , afin que je m'accoutume à l'être d'une autre que de mon infidelle. Tu es jolie, je pourrai peut-être t'aimer à mon tour. Cette pauvre enfant , qui n'avoit pas seize ou dix-sept ans, & qui paroissoit avoir plus de pudeur que ses pareilles , étoit extraordinairement surprise d'une si étrange scène. Elle s'approcha pourtant pour me faire quelques caresses , mais je l'écartai aussi-tôt en

la repoussant de mes mains. Que veux-tu de moi, lui dis-je? Ah! tu es une femme, tu es d'un sexe que je déteste, & que je ne puis plus souffrir. La douceur de ton visage me menace encore de quelque trahison. Va-t-en, & laisse moi seul ici. Elle me fit une reverence sans oser rien dire, & elle se tourna pour sortir. Je lui criai de s'arrêter; mais appren-moi du moins, repris-je, pourquoi, comment, à quel dessein tu as été envoyée ici? Comment as-tu découvert mon nom, & le lieu où tu pouvois me trouver? Elle me dit, qu'elle connoissoit de longue main M. de G. M., qu'il l'avoit envoyée chercher à cinq heures, qu'ayant fui le laquais qui l'avoit avertie, elle étoit allée dans une grande maison, où elle l'avoit trouvé, qui jouoit au piquet avec une jolie Dame, & qu'ils l'avoient chargée tous deux de me rendre la lettre qu'elle m'avoit apporté, après lui avoir appris, qu'elle me trouveroit dans un carrosse au bout de la rue St. André. Je lui demandai, s'ils ne lui avoient rien dit davantage, elle me répondit en rougissant, qu'ils lui avoient fait esperer que je la prendrois pour me tenir compagnie. On t'a trompée, lui dis-je, ma pauvre fille. On t'a trompée. Tu es une femme, il te faut un homme, mais il t'en faut un qui soit riche & heureux, & ce n'est pas ici que tu le peux trouver. Retourne,

tourne , retourne à Mr. de G. M. ; il a tout ce qu'il faut pour être aimé des belles , il a des hôtels meublés & des équipages à donner ; pour moi qui n'ai que de l'amour , & de la constance à offrir , les femmes méprisent ma misère , & font leur jouët de ma simplicité.

J'ajoutai mille choses, ou tristes, ou violentes, suivant que les passions qui m'agitoient tour à tour cedoient ou emportoient le dessus; cependant à force de me tourmenter , mes transports diminuèrent assés pour faire place à un peu de réflexions. Je comparai cette dernière infortune à quelques autres que j'avois déjà essuyées dans le même genre , & je ne trouvai pas qu'il y eût plus à désespérer que dans les premiers. Je connoissois Manon ; pourquoi m'affliger tant d'un malheur que j'avois dû prévoir ? Pourquoi ne pas m'employer plutôt à y chercher du remède ? Il étoit encore tems. Je devois du moins n'y pas épargner mes soins , si je ne voulois pas avoir à me reprocher d'avoir contribué par ma négligence à mes propres peines. Je me mis là-dessus à considérer tous les moïens qui pouvoient m'ouvrir un chemin à l'espérance.

Entreprendre de l'arracher avec violence des mains de G. M. c'étoit un parti désespéré, qui n'étoit propre qu'à me perdre , & qui n'avoit pas la moindre apparence de succès ;

cès; mais il me sembloit, que je si j'eusse pû me procurer le moindre entretien avec elle, j'aurois gagné infailliblement quelque chose sur son cœur. J'en connoissois si bien tous les endroits sensibles? J'étois si sûr d'être aimé d'elle! Cette bizarrerie même de m'avoir envoieé une jolie fille pour me consoler, j'aurois juré que cela venoit de son invention, & que c'étoit un effet de son amour, & de sa compassion pour mes peines. Je résolus d'emploier toute mon industrie pour la voir. Parmi quantité de voies que j'examinai l'une après l'autre, je m'arrêtai à celle-ci. Mr. de T. avoit commencé à me rendre service avec trop d'affection, pour que je doutasse de sa sincérité & de son zèle. Je me proposai d'aller chés lui sur le champ, & de le prier de faire appeller G. M. sous le prétexte d'une affaire importante. Il ne me falloit qu'une demi-heure pour parler à Mannon. Mon dessein étoit de me faire introduire dans sa chambre même, & je crus que cela me feroit aisé dans l'absence de G. M. Cette résolution m'ayant rendu plus tranquile, je payai liberalement la jeune fille qui étoit encore avec moi; & pour lui ôter l'envie de retourner chés ceux qui me l'avoient envoieé, je pris son adresse, en lui faisant esperer que j'irois passer la nuit avec elle. Je montai dans mon fiacre, & je me fis conduire à grand train chés M. de T. . .

Je

Je fus affés heureux pour l'y trouver. / J'avois eu là-dessus de l'inquiétude en allant. Je le mis aussi - tôt au fait de mes peines & du service que je venois lui demander. Il fut si étonné d'apprendre, que G. M. avoit pû séduire Manon, qu'ignorant que j'avois eu part moi-même à ce malheur, il m'offrit généreusement de ramasser tous les amis pour employer leurs bras & leurs épées à la délivrance de ma maîtresse. Je lui fis comprendre, que cet éclat pouvoit être pernicieux à Manon & à moi. Réservons nôtre sang, lui dis-je, pour l'extrémité. Je médite une voie plus douce, & dont je n'espere pas moins de succès. Il s'engagea à faire tout ce que je lui demanderois, sans exception; & lui aiant repeté, qu'il ne s'agissoit que de faire avertir G. M. qu'il avoit à lui parler, & de le tenir dehors une heure ou deux, il partit aussi-tôt avec moi pour me satisfaire. Nous cherchâmes en allant de quel expédient il pourroit se servir pour l'arrêter si longtemps. Je lui conseillai de lui écrire d'abord un billet simple, datté d'un cabaret, par lequel il le prioit de s'y rendre aussi-tôt pour une affaire si importante, qu'elle ne pouvoit souffrir de délai. J'observerai, ajoutai-je, le moment de sa sortie, & je m'introduirai sans peine dans la maison, n'y étant connu que de Manon & de Marcel qui est mon Valet. Pour vous, qui serés pendant

ce tems-là avec G. M. vous pourrés lui dire, que cette affaire importante pour laquelle vous fouhaités de lui parler, est un besoin d'argent; que vous venés de perdre le vôtre au jeu, & que vous avés jouë beaucoup plus sur vôtre parole avec le même malheur. Il lui faudra du tems pour vous mener à son coffre fort, & j'en aurai suffisamment pour exécuter mon dessein.

Mr. de T . . suivit cet arrangement de point en point. Je le laissai dans un cabaret, où il écrivit promptement sa lettre. J'allai me placer à quelques pas de la maison de Manon. Je vis arriver le porteur du message, & G. M. sortit à pied un moment après suivi d'un laquais. Lui aiant laissé le tems de s'éloigner de la rue, je m'avançai à la porte de mon infidelle, & malgré toute ma coléré je frappai avec tout le respect qu'on a pour un temple. Heureusement ce fût Marcel qui vint m'ouvrir. Je lui fis signe de se taire. Quoique je n'eusse rien à craindre des autres domestiques, je lui demandai tout bas, s'il pouvoit me conduire dans la chambre où étoit Manon, sans que je fusse apperçû Il me dit, que cela étoit aisé en montant doucement par le grand escalier. Allons donc promptement, lui dis je, & tâche d'empêcher pendant que j'y serai qu'il n'y monte personne. Je pénétrai sans obstacle jusqu'à l'appartement. Manon étoit occupée à lire.

Ce

Ce fut là que j'eus lieu d'admirer le caractère de cette étrange fille. Loin d'être effraïée, & de paroître timide en m'appercevant, elle ne donna que ces marques légères de surprise, dont on n'est pas le maître à la vûe d'une personne qu'on croit éloignée; Ha! c'est vous, mon amour, me dit-elle, en venant m'embrasser avec sa tendresse ordinaire! bon Dieu! que vous êtes hardi! qui vous auroit attendu aujourd'hui dans ce lieu? Je me dégageai de ses bras, & loin de répondre à ses caresses, je la repoussai avec dédain, & je fis deux ou trois pas en arrière pour m'éloigner d'elle. Ce mouvement ne laissa pas de la déconcerter. Elle demeura dans la situation où elle étoit, & elle jeta les yeux sur moi en changeant de couleur. J'étois dans le fond si charmé de la revoir, qu'avec tant de justes sujets de colère, j'avois à peine la force d'ouvrir la bouche pour la querreller. Cependant mon cœur saignoit du cruel outrage qu'elle m'avoit fait, je le rappellois vivement en ma mémoire pour exciter mon dépit, & je tâchois de faire briller dans mes yeux un autre feu que celui de l'amour. Comme je demurai quelque tems en silence, & qu'elle remarqua mon agitation, je la vis trembler, apparemment par un effet de sa crainte.

Je ne pus soutenir ce spectacle. Ah! Ma-non, lui dis-je d'un ton tendre, infidelle

& parjure Manon, par où commencerai-je à me plaindre ? Je vous vois pâle & tremblante, & je suis encore si sensible à vos moindres peines, que je crains de vous affliger trop par mes reproches. Mais Manon, je vous le dis, j'ai le cœur percé de la douleur de vôtre trahison. Ce sont là des coups, qu'on ne porte point à un amant quand on n'a pas résolu sa mort. Voici la troisième fois, Manon, je les ai bien comptées, il est impossible que cela s'oublie. C'est à vous de considérer à l'heure même, quel parti vous voulez prendre ; car mon triste cœur n'est plus à l'épreuve d'un si cruel traitement. Je sens qu'il succombe, & qu'il est prêt à se fendre de douleur. Je n'en puis plus, ajoutai-je en m'assessant sur une chaise, j'ai à peine la force de parler & de me soutenir. Elle ne me répondit point ; mais lorsque je fus assis, elle se laissa tomber à genoux, & elle appuya sa tête sur les miens, en cachant son visage de mes mains. Je sentis en un instant qu'elle les mouilloit de ses larmes. Dieux ! de quels mouvemens n'étois-je point agité ! Ah Manon, Manon, repris-je avec un soupir, il est bien tard de me donner des larmes, lorsque vous avez causé ma mort. Vous affectés une tristesse, que vous ne sçauriez sentir. Le plus grand de vos maux est sans doute ma présence, qui a toujours été importune à vos plaisirs. Ouvrés les yeux,  
voyés

voyés qui je suis, on ne verse pas des pleurs si tendres pour un malheureux qu'on a trahi, & abandonné cruellement. Elle baisoit mes mains sans changer de posture. Inconstante Manon, repris-je encore ; fille ingrate, & sans foi, où sont vos promesses, & vos sermens ? Amante mille fois volage & cruelle, qu'as tu fait de cet amour que tu me jurois encore aujourd'hui ? Juste Ciel ! ajoutai-je, est-ce ainsi qu'une infidelle se rit de vous, après vous avoir attesté si saintement ? c'est donc le parjure qui est récompensé ! Le désespoir, & l'abandon sont pour la constance & la fidélité.

Ces paroles furent accompagnées d'une réflexion si amère, que j'en laissai échapper malgré moi quelques larmes. Manon s'en aperçut au changement de ma voix. Elle rompit enfin le silence Il faut bien que je sois coupable, me dit-elle tristement, puisque j'ai pu vous causer tant de douleur & d'émotion ; mais que le Ciel me punisse si j'ai crû l'être, ou si j'ai eu la pensée de le devenir. Ce discours me parut si dépourvû de sens. & de bonne foi, que je ne pus me défendre d'un vif mouvent de colère. Horrible dissimulation, m'écriai-je ; je vois mieux que jamais que tu es une coquine, & une perfide. C'est à présent que je connois ton misérable caractère. Adieu lâche créature, continuai-je en me levant ;

j'aime mieux mourir mille fois que d'avoir le moindre commerce désormais avec toi. Que le Ciel me punisse moi-même, si je t'honore jamais du moindre regard. Demeure avec ton nouvel Amant, aime-le, dételle-moi, rénonce à l'honneur, au bon sens, je m'en ris, tout m'est égal. Elle fut si épouvantée de ce transport, que demeurant à genoux auprès de la chaise d'où je m'étois levé, elle me regardoit en tremblant, & sans oser respirer. Je fis encore quelques pas vers la porte en tournant la tête, & tenant les yeux fixés sur elle. Mais il auroit fallu que j'eusse perdu tous sentimens d'humanité pour m'endurcir contre tant de charmes. J'étois si éloigné d'avoir cette force barbare, que passant au contraire tout d'un coup à l'extrémité opposée, je retournai vers elle, ou plutôt je m'y précipitai sans réflexion. Je la pris entre mes bras. Je lui donnai mille tendres baisers. Je lui demandai pardon de mon emportement. Je confessai que j'étois un brutal, & que je ne méritois pas le bonheur d'être aimé d'une fille comme elle. Je la fis asseoir, & m'étant mis à genoux à mon tour, je la conjurai de m'écouter en cet état. Là tout ce qu'un Amant soumis & passionné peut imaginer de plus respectueux, & de plus tendre, je le renfermai en peu de mots dans mes excuses. Je lui demandai en grace de pro-

prononcer qu'elle me pardonnoit Elle laissa tomber ses bras sur mon cou en disant, que c'étoit elle-même qui avoit besoin de ma bonté pour me faire oublier les chagrins qu'elle me caufoit, & qu'elle commençoit à craindre avec raison, que je ne goûtasse point ce qu'elle avoit à me dire pour se justifier ; moi ? interrompis-je aussi-tôt, ah ! je ne vous demande point de justification ; j'approuve tout ce que vous avés fait ; Ce n'est point à moi à exiger des raisons de vôtre conduite. Trop content, trop heureux, si ma chère Manon ne m'ôte point la tendresse de son cœur ; mais, continuai-je, en réfléchissant sur l'état de mon sort, Toute puissante Manon ! vous qui faites à vôtre gré mes joyes, & mes douleurs, après vous avoir satisfait par mes humiliations, & par les marques de mon repentir, ne me fera-t-il point permis de vous parler de ma tristesse & de mes peines ? Apprendrai-je de vous ce qu'il faut que je devienne aujourd'hui, & si c'est sans retour que vous allés signer ma mort en passant la nuit avec mon Rival.

Elle fut quelque tems à penser à sa réponse. Mon Chevalier, me dit-elle, en reprenant un air tranquile ; si vous vous étiez d'abord expliqué si nettement, vous vous seriez épargné bien du trouble, & à moi une scène bien affligeante. Puisque vôtre

peine

peine ne vient que de vôtre jalousie, je l'aurois guérie en m'offrant à vous suivre sur le champ au bout du monde. Mais je me suis figurée, que c'étoit la lettre que je vous ai écrite sous les yeux de Mr. de G. M. & la fille, qu'il vous a envoiée, qui causoit vôtre chagrin. J'ai crû que vous auriés pû regarder ma lettre comme une raillerie, & cette fille, en vous imaginant qu'elle étoit allé vous trouver de ma part, comme une déclaration que je renonçois à tout pour m'attacher à G. M. C'est cette pensée qui m'a jettée tout d'un coup dans la consternation; car quelque innocente que je fusse, je trouvois en y pensant que les apparences ne m'étoient pas favorables. Cependant, continua-t-elle, je veux que vous soiez mon juge, après que je vous aurai expliqué la vérité du fait. Elle m'apprit alors tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit trouvé G. M. qui l'attendoit dans le lieu où nous étions. Il l'avoit reçûe effectivement, comme la première Princesse du monde. Il lui avoit montré tous les appartemens, qui étoient d'un goût & d'une propreté admirable. Il lui avoit compté dix mille livres dans son cabinet, & il y avoit ajoûté quelques bijoux, parmi lesquels étoient le collier, & les bracelets de perles qu'elle avoit déjà eus de son père; il l'avoit menée de là dans un fallon qu'elle n'avoit pas encore vû,  
où

où elle avoit trouvé une collation exquisite. Il l'avoit fait servir par les nouveaux domestiques qu'il avoit pris pour elle, en leur ordonnant de la regarder désormais comme leur maîtresse, enfin il lui avoit fait voir le carrosse, les chevaux, & tout le reste de ses présens, après quoi il lui avoit proposé une partie de jeu pour attendre le souper. Je vous avouë, continua-t-elle, que j'ai été frappée de cette magnificence. J'ai fait réflexion, que ce seroit dommage de nous priver tout d'un coup de tant de biens, en me contentant d'emporter les dix-mille francs & les bijoux; que c'étoit une fortune toute faite pour vous, & pour moi, & que nous pourrions vivre agréablement aux dépens de G. M. Au lieu de lui proposer la Comédie, je me suis mis dans la tête de le sonder sur vôtre sujet, pour pressentir quelles facilités nous aurions à nous voir, en supposant l'exécution de mon système. Je l'ai trouvé d'un caractère fort traitable. Il m'a demandé ce que je pensois de vous, & si je n'avois pas eu quelque regret à vous quitter. Je lui ai dit, que vous étiez si aimable, & que vous en aviez toujours usé si honnêtement avec moi, qu'il n'étoit pas naturel que je pusse vous haïr. Il a confessé que vous aviez du mérite, & qu'il s'étoit senti porté à désirer vôtre amitié. Il a voulu sçavoir de quelle manière je croïois que vous  
pren-

prendriés mon départ, sur tout lorsque vous viendriés à sçavoir que j'étois entre ses mains. Je lui ai répondu, que la datte de nôtre amour étoit déjà si ancienne, qu'il avoit eu le tems de se refroidir un peu; que vous n'étiés pas d'ailleurs fort à vôtre aise, & que vous ne regarderiés peut être pas ma perte comme un grand malheur, parce qu'elle vous déchargeroit d'un fardeau qui vous pésoit sur les bras. J'ai ajoûté que j'étois si convaincuë que vous agiriés pacifiquement, que je n'avois pas fait difficulté de vous dire, que je venois à Paris pour quelques affaires; que vous y aviés consenti, & qu'y étant venu vous-même, vous n'aviés pas paru extrêmement inquiet, lorsque je vous avois quitté. Si je croïois, m'a-t-il dit, qu'il fût d'humeur à bien vivre avec moi, je serois le premier à lui offrir mes services & mes civilités. Je l'ai assuré, que du caractère dont je vous connoissois, je ne doutois point que vous n'y répondissiés honnêtement; sur tout lui ai-je dit, s'il pouvoit vous servir dans vos affaires qui étoient fort dérangées depuis que vous étiés mal avec vôtre famille. Il m'a interrompuë, pour me protester, qu'il vous rendroit tous les services qui dépendroient de lui; & que si vous vouliés même vous embarquer dans un autre amour, il vous procureroit une jolie maîtresse qu'il avoit quittée pour s'attacher à moi. J'ai applaudi à son

Son idee, ajoûta-t-elle, pour prévenir plus  
 parfaitement tous ses soupçons; & me con-  
 firmant de plus en plus dans mon projet, je  
 ne souhaitois que de pouvoir trouver le  
 moïen de vous en informer, de peur que  
 vous ne fussiés trop allarmé lorsque vous  
 me verriésmanquer à nôtre assignation. C'est  
 dans cette vûë que je lui ai proposé de vous  
 envoïer cette nouvelle maîtresse dès le soir-  
 même, afin d'avoir une occasion de vous  
 écrire; j'étois obligée d'avoir recours à cette  
 adresse, parce que je ne pouvois pas esperer  
 qu'il me laissât libre un moment. Il a ri de  
 ma proposition. Il a appellé son laquais, &  
 lui ayant demandé, s'il pourroit retrouver  
 sur le champ son ancienne maîtresse, il l'a  
 envoïé de côté & d'autre pour la chercher.  
 Il s'imaginoit que c'étoit à Chaillot qu'il fal-  
 loit qu'elle allât vous trouver; mais je lui ai  
 appris qu'en vous quittant, je vous avois  
 promis de vous rejoindre à la Comédie; ou  
 que si quelque raison m'empêchoit d'y aller  
 vous vous étiez engagé de m'attendre dans  
 un carrosse au bout de la ruë St. André; qu'il  
 valoit mieux par conséquent vous envoïer  
 là vôtre nouvelle amante, ne fût-ce que pour  
 vous empêcher de vous y morfondre pen-  
 dant toute la nuit. Je lui ai dit encore, qu'il  
 étoit à propos de vous écrire un mot pour  
 vous avertir de cet échange que vous auriés  
 peine à comprendre sans cela. Il y a consen-  
 ti,

ti, mais j'ai été obligée d'écrire en sa présence, & je me suis bien gardée de m'expliquer trop ouvertement dans ma lettre. Voilà, ajouta Manon, de quelle manière les choses se sont passées. Je ne vous déguise rien, ni de ma conduite ni de mes desseins. La jeune fille est venuë, je l'ai trouvée jolie, & comme je ne doutois point que mon absence ne vous causât de la peine, c'étoit sincérement que je souhaitois qu'elle pût servir à vous défennuier quelques momens; car la fidélité que je souhaite de vous est celle du cœur: J'aurois été ravie de pouvoir vous envoier Marcel; mais je n'ai pû me procurer un moment pour l'instruire de ce que j'avois à vous faire sçavoir. Elle conclut enfin son récit en m'apprenant l'embarras où G. M. s'étoit trouvé en recevant le billet de Mr de T. . . Il a balancé, me dit-elle, s'il devoit me quitter, & il m'a assuré que son retour ne tarderoit point. C'est ce qui fait que je ne vous vois point ici sans inquiétude, & que j'ai marqué de la surprise à vôtre arrivée.

J'écoutai ce discours avec beaucoup de patience, j'y trouvois assurément quantité de traits cruëls & mortifians pour moi; car le dessein de son infidélité étoit si clair, qu'elle n'avoit pas même eu le soin de me le déguiser. Elle ne pouvoit esperer que G. M. la laissât toute la nuit comme une vestale. C'étoit donc avec lui qu'elle comptoit de la passer.

passer. Quel aveu à faire à un amant! cependant je considèrai, que j'étois cause en partie de sa faute par la connoissance que je lui avois donnée d'abord des sentimens que G. M. avoit pour elle, & par la complaisance que j'avois eu d'entrer aveuglément dans le plan téméraire de son aventure. D'ailleurs par un tour naturel de génie, qui m'est tout particulier, je fus touché de l'ingénuité de son récit, & de cette manière bonne & ouverte, avec laquelle elle me racontoit jusqu'aux circonstances mêmes, dont j'étois le plus offensé. Elle péche sans malice, disois-je en moi-même; Elle est légère, & imprudente; mais elle est droite, & sincère. Ajoûtés que l'amour suffisoit seul pour me fermer les yeux sur toutes ses fautes. J'étois trop satisfait de l'espérance de l'enlever le soir même à mon Rival. Je lui dis néanmoins; Et la nuit, avec qui l'auriés-vous passée! Cette question que je lui fis tristement l'embarassa. Elle ne me répondit que par des mais, & des si interrompus. J'eus pitié de sa peine, & rompant ce discours, je lui déclarai naturellement, que j'attendois d'elle qu'elle me suivit à l'heure même. Je le veux bien, me dit-elle, mais vous n'aprouvés donc pas mon projet? ah! n'est-ce pas assés, repartis-je, que j'approuve tout ce que vous avés fait jusqu'à présent? quoi, nous n'emporterons pas même les dix-mille francs,

francs, repliqua t-elle ? il me les a donnés. Il font à moi. Je lui conseillai d'abandonner tout, & de ne penser qu'à nous éloigner promptement; car quoiqu'il y eût à peine une demi-heure que j'étois avec elle, je craignois le retour de G. M. Cependant elle me fit de si pressantes instances pour me faire consentir à ne pas sortir les mains vuides, que je crus lui devoir accorder quelque chose après avoir tant obtenu d'elle.

Dans le tems que nous nous préparions au départ, j'entendis frapper à la porte de la ruë. Je ne doutai nullement que ce ne fût G. M. & dans le trouble où cette pensée me jetta, je dis à Manon que c'étoit un homme mort s'il paroïssoit. Effectivement je n'étois pas assés revenu de mes transports pour me modérer à sa vûë. Marcel finit ma peine, en m'apportant un billet qu'il avoit reçu pour moi à la porte. Il étoit de Mr. de T . . . Il me marquoit, que G. M. étant allé lui quérir de l'argent à sa maison, il profitoit de son absence, pour me communiquer une pensée fort plaisante; qu'il lui sembloit que je ne pouvois me vanger plus agréablement de mon Rival qu'en mangeant son souper, & en couchant cette nuit même dans le lit qu'il esperoit d'occuper avec ma maîtresse; que cela lui paroïssoit assés facile, si je pouvois m'assurer de trois ou quatre hommes qui eussent assés de résolution pour l'arrêter  
dans

dans la ruë, & deffidélité pour le garder à  
 vüë jusqu'au lendemain; que pour lui il me  
 promettoit de l'amuser encore une heure  
 pour le moins par des raisons qu'il tenoit  
 prêtes pour son retour. Je montrai ce billet  
 à Manon, & je lui appris de quelle ruse je  
 m'étois servi pour m'introduire librement  
 chés elle, mon invention, & celle de Mr.  
 de T lui parurent admirables, nous en  
 rimes à nôtre aise pendant quelques mo-  
 mens, mais je fus surpris, que lorsque je lui  
 parlai de la dernière comme d'un badinage,  
 elle insista à me la proposer sérieusement  
 comme une chose qu'il falloit exécuter Je  
 lui demandai en vain, où elle vouloit que je  
 trouvasse tout d'un coup des gens propres à  
 arrêter G. M. & à le garder fidèlement;  
 elle me dit, qu'il falloit du moins tenter,  
 puisque Mr. de T . . . nous garantissoit  
 encore une heure; & pour réponse à mes  
 autres objections elle me dit, que je faisois  
 le tyran, & que je n'avois pas de complai-  
 sance pour elle. Elle ne trouvoit rien de si  
 joli que ce projet. Vous aurés son couvert  
 à souper, me repetoit-elle, vous couchérés  
 dans ses draps, & demain de grand matin  
 vous enleverés sa maîtresse & son argent.  
 Vous ferés bien vangé du père & du fils.  
 Je cedai à ses instances, malgré les mouve-  
 mens secrets de mon cœur, qui sembloient  
 me présager une catastrophe malheureuse.

Je

Je fortis dans le dessein de prier deux ou trois Gardes du Corps, avec lesquels Lescaut m'avoit mis en liaison, de se charger du soin d'arrêter G. M. Je n'en trouvai qu'un au logis, mais c'étoit un homme entreprenant, qui n'eût pas plutôt sçu de quoi il étoit question, qu'il m'assura du succès. Il me demanda seulement dix pistoles pour recompenser trois soldats aux Gardes, qu'il prit la résolution d'employer en se mettant à leur tête. Je le priai de ne pas perdre de tems. Il les assembla en moins d'un quart d'heure, je l'attendois à la maison, & lorsqu'il fut de retour avec ses associés, je le conduisis moi-même au coin d'une ruë, par où G. M. devoit nécessairement rentrer dans celle de Manon. Je lui recommandai de ne le pas maltraiter; mais de le garder si étroitement jusqu'à sept heures, du matin, que je pusse être assuré, qu'il ne lui échaperoit pas. Il me dit, que son dessein étoit de le conduire à sa chambre, & de l'obliger à se déshabiller, & à se coucher dans son lit; tandis qu'il passeroit la nuit à boire & à jouer avec ses trois braves. Je demeurai avec eux jusqu'au moment que je vis paroître G. M. & je me retirai alors quelques pas au-dessous, dans un endroit obscur, voulant être témoin d'une scène si extraordinaire. Le Garde du Corps l'aborda le pistolet au poing, & lui expli-  
qua

qua civilement, qu'il n'en vouloit ni à sa vie, ni à son argent, mais que s'il faisoit la moindre difficulté de le suivre, ou s'il jetoit le moindre cri, il alloit lui brûler la cervelle. G. M. le voiant soutenu par trois soldats, & craignant sans doute la bourre du pistolet, ne fit pas de résistance. Je le vis emmener comme un mouton. Je retournai aussi-tôt chés Manon & pour ôter tout soupçon aux domestiques, je lui dis en entrant, qu'il ne falloit pas attendre Mr. de G. M. pour souper, qu'il lui étoit survenu des affaires, qui le retenoient malgré lui, & qu'il m'avoit prié de venir lui en faire ses excuses, & souper avec elle; ce que je regardois comme une grande faveur auprès d'une si belle Dame. Elle seconda adroitement mon dessein. Nous nous mîmes à table, nous y primes un air grave, tant que les laquais demeurèrent à nous servir; les aiant enfin congédiés, nous passâmes une des plus charmantes soirées de nôtre vie. J'ordonnai en secret à Marcel de chercher un fiacre, & de l'avertir de se trouver le lendemain à la porte avant six heures du matin. Je feignis de quitter Manon vers minuit, mais étant rentré doucement par le secours de Marcel, je me préparai à occuper le lit de G. M. comme j'avois rempli sa place à table. Nôtre mauvais génie travailloit pendant ce tems-là à

nous perdre. Nous étions dans l'yvresse du plaisir, & le glaive étoit suspendu sur nos têtes. Le fil qui le soutenoit alloit se rompre. Mais pour faire mieux entendre toutes les circonstances de nôtre ruine, il faut en éclaircir la cause.

G. M. étoit suivi d'un laquais, lorsqu'il avoit été arrêté par le Garde du Corps. Ce garçon effraïé de l'aventure de son maître, retourna en fuïant sur ses pas, & la première démarche qu'il fit pour le secourir fut d'aller avertir le vieux G. M. de ce qui venoit d'arriver. Une si fâcheuse nouvelle ne pouvoit manquer de l'allarmer beaucoup. Il n'avoit que ce fils, & il étoit d'une extrême vivacité pour son âge. Il voulut sçavoir d'abord du laquais tout ce que son fils avoit fait l'après-midi; s'il s'étoit querellé avec quelqu'un, s'il avoit pris part au démêlé d'un autre, s'il s'étoit trouvé dans quelque maison suspecte? Celui-ci qui croïoit son maître dans le dernier danger, & qui s'imaginoit ne devoir plus rien ménager pour aider à son salut, découvrit tout ce qu'il sçavoit de son amour pour Manon, & de la dépense qu'il avoit faite pour elle, la manière dont il avoit passé l'après-midi dans sa maison jusqu'aux environs de neuf heures, sa sortie, & le malheur de son retour. C'en fut assez pour faire soupçonner au vieillard, que l'affaire de son fils étoit

étoit une querelle d'amour. Quoqu'il fût au moins dix heures & demie du soir, il ne balançoit point à se rendre aussi-tôt chés Mr. le Lieutenant de Police. Il le pria de faire donner des ordres particuliers à toutes les Escouades du Guet, & lui en ayant demandé une pour le faire accompagner, il courut lui-même vers la rue où son fils avoit été arrêté; il visita tous les endroits de la ville, où il esperoit de le pouvoir trouver, & n'ayant pû découvrir ses traces, il se fit conduire enfin à la maison de sa maîtresse, où il se figura qu'il pouvoit être retourné. J'allois me mettre au lit, lorsqu'il arriva; la porte de la chambre étant fermée, je n'entendis point frapper à celle de la rue. Mais étant entré, suivi de deux Archers, & s'étant informé inutilement de ce qu'étoit devenu son fils, il lui prit envie de voir sa maîtresse pour tirer d'elle quelque lumière. Il monte à l'appartement, toujours accompagné de ses Archers; nous étions prêts à nous mettre au lit, il ouvre la porte, & il nous glace le sang par sa vûe. O Dieu! c'est le vieux G. M. dis-je à Manon. Je saute sur mon épée. Elle étoit malheureusement entortillée de mon ceinturon. Les Archers, qui virent mon mouvement, s'approchèrent assés-tôt pour me la saisir. Un homme en chemise est sans résistance. Il m'ôtèrent tous les moyens de me défendre.

dre. G. M. quoique troublé par ce spectacle ne tarda point à me reconnoître. Il se remit encore plus aisément Manon. Est-ce une illusion, nous dit-il gravement ! ne vois-je point le Chevalier des Grioux & Manon Lescaut ? J'étois si enragé de honte & de douleur que je ne lui fis pas de réponse. Il parut rouler pendant quelque tems diverses pensées dans sa tête ; & comme si elles eussent allumé tout d'un coup sa colère, il s'écria en s'adressant à moi ; ah malheureux ! je suis sûr que tu as tué mon fils. Cette injure me piqua vivement. Vieux scelerat, lui répondis-je avec fierté, si j'avois eu à tuër quelqu'un de ta famille, c'est par toi que j'aurois commencé. Tenez-le bien, dit-il aux Archers, il faut qu'il me dise des nouvelles de mon fils ; je le ferai pendre demain s'il ne m'apprend tout à l'heure ce qu'il en a fait. Tu me feras pendre ? repris-je ; infame, ce sont tes pareils qu'il faut chercher au gibet ; apprens que je suis d'un sang plus noble & plus pur que le tien. Ouï, ajoutai-je, je sçais ce qui est arrivé à ton fils, & si tu m'irrites davantage, je le ferai étrangler avant qu'il soit demain, & je te promets le même fort après lui. Je commis une imprudence, en lui confessant que je sçavois où étoit son fils ; mais l'excès de ma colère me fit faire cette indiscretion. Il appella aussi

aussi-tôt cinq ou six autres Archers qui l'attendoient à la porte , & il leur ordonna de s'assurer de tous les domestiques de la maison. Ha! Monsieur le Chevalier , reprit-il , d'un ton railleur , vous sçavés où est mon fils , & vous le ferés étrangler , dites-vous ? Comptés que nous y mettrons bon ordre. Je sentis aussi-tôt la faute que j'avois commis. Il s'approcha de Manon , qui étoit assise sur le lit en pleurant ; il lui dit quelques galanteries ironiques sur l'empire qu'elle avoit sur le père , & sur le fils , & sur le bon usage qu'elle en faisoit. Ce vieux Monstre d'incontinence voulut prendre quelques familiarités avec elle. Garde-toi de la toucher , m'écriai-je , il n'y auroit rien de sacré qui te pût sauver de mes mains. Il sortit en laissant trois Archers dans la chambre , auxquels il ordonna de nous faire prendre promptement nos habits.

Je ne sçais quels étoient alors ses desseins sur nous. Peut-être eussions-nous obtenu la liberté en lui apprenant où étoit son fils. Je méditois en m'habillant , si ce n'étoit pas le meilleur parti que je pusse prendre ; mais s'il étoit dans cette disposition en quittant nôtre chambre , elle étoit bien changée lorsqu'il y revint. Il étoit allé interroger les domestiques de Manon que les Archers avoient arrêtés. Il ne pût rien apprendre de ceux qu'elle avoit reçus de son

filz ; mais lorsqu'il scût que Marcel nous avoit servi auparavant, il résolut de le faire parler en l'intimidant par des menaces. C'étoit un garçon fidelle, mais simple, & grossier. Le souvenir de ce qu'il avoit fait à l'Hôpital pour délivrer Manon, joint à la terreur que G. M. lui inspiroit, fit tant d'impression sur son esprit foible, qu'il s'imagina qu'onalloit le conduire à la potence ou sur la rouë. Il promit de découvrir tout ce qui étoit venu à sa connoissance, si l'on vouloit lui sauver la vie. G. M. se persuada là-dessus, qu'il y avoit quelque chose dans nos affaires de plus sérieux & de plus criminel qu'il n'avoit eu lieu jusques-là de se le figurer. Il offrit à Marcel non seulement la vie, mais des recompenses pour sa confession. Le malheureux lui apprit une partie de nôtre dessein, sur lequel nous n'avions pas fait difficulté de nous entretenir devant lui ; parce qu'il devoit y entrer pour quelque chose. Il est vrai qu'il ignoroit entièrement les changemens que nous y avions fait à Paris ; mais il avoit été informé en partant de Chaillot du plan de l'entreprise & du rôle qu'il y devoit jouer. Il lui déclara donc que nôtre vûe étoit de dupper son filz, & que Manon devoit recevoir ou avoit déjà reçu dix-mille francs, qui selon nôtre projet ne retourneroient jamais aux héritiers de la maison de G. M.

Après

Après cette découverte, le Vieillard emporté remonta brusquement dans notre chambre. Il passa sans parler dans le cabinet, où il n'eut pas de peine à trouver la somme, & les bijoux. Il revint à nous avec un visage enflammé, & nous montrant ce qu'il lui plut de nommer notre larcin, il nous accabla de reproches outrageans. Il fit voir de près à Manon le collier de perles & les bracelets; les reconnoissés-vous? lui dit-il, avec un souris moqueur; ce n'étoit pas la première fois que vous les eussés vus. Ce sont les mêmes sur ma foi. Ils étoient de votre goût, ma belle, je me le persuade aisément. Les pauvres enfans! ajouta-t-il, ils sont bien aimables en effet l'un & l'autre; mais ils sont un peu fripons. Mon cœur crévoit de rage à ce discours insultant. J'aurois donné pour être libre un moment. . . . Juste ciel! que n'aurois-je pas donné! Enfin je me fis violence pour lui dire avec une modération, qui n'étoit qu'un raffinement de fureur; finissons, Mr. ces insolentes railleries; de quoi est-il question? voions, que prétendés-vous faire de nous? Il est question, Mr. le Chevalier, me répondit-il, d'aller de ce pas au Châtelet. Il fera jour demain, nous verrons plus clair dans nos affaires, & j'espère que vous me ferés la grace à la fin de m'apprendre où est mon fils. Je compris sans beaucoup de

réflexions, que c'étoit une chose d'une terrible conséquence pour nous que d'être une fois renfermés au Châtelet. J'en prévis en tremblant tous les dangers. Malgré toute ma fierté, je reconnus qu'il falloit plier sous le poids de ma fortune, & flater mon plus cruel ennemi pour en obtenir quelque chose par la soumission. Je le priai d'un ton honnête de m'écouter un moment. Je me rends justice, Mr., lui dis-je, je confesse que la jeunesse m'a fait commettre de grandes fautes, & que vous en êtes assés blessé pour vous plaindre; mais si vous connoissés la force de l'amour; si vous pouvés juger de ce que souffre un malheureux jeune homme à qui l'on enleve tout ce qu'il aime, vous me trouverés peut-être pardonnable d'avoir cherché le plaisir d'une petite vengeance, ou du moins vous me croirés assés puni par l'affront que je viens de recevoir. Il n'est besoin ni de prison, ni de supplice pour me forcer à vous découvrir où est Mr. votre fils. il est en sûreté; mon dessein n'a pas été de lui nuire, ni de vous offenser; je suis prêt à vous nommer le lieu où il passe tranquillement la nuit, si vous me faites la grace de nous accorder la liberté. Ce vieux Tigre loin d'être touché de ma prière, me tourna le dos en riant. Il lâcha seulement quelques mots pour me faire comprendre, qu'il sça-

voit

voit nôtre dessein jusqu'à l'origine. Pour ce qui regardoit son fils, il ajoûta brutalement, qu'il se retrouveroit assés; puis que je ne l'avois pas assassiné. Conduisès - le au petit Châtelet, dit - il aux Archers, & prenés garde que le Chevalier ne vous échappe. C'est un rusé, qui s'est déjà fauvé de St. Lazare.

Il sortit, & me laissa dans l'état que vous pouvés vous imaginer. O Ciel! m'écriai-je, je recevrai avec soumission tous les coups qui viennent de ta main; mais qu'un malheureux coquin ait le pouvoir de me traiter avec cette tyrannie; c'est ce qui me réduit au dernier désespoir. Les Archers nous prièrent de ne pas les faire attendre plus longtemps. Ils avoient un carrosse tout prêt à la porte. Je tendis la main à Manon pour descendre. Venés, ma chère Reine, lui dis-je, venés vous soumettre à toute la rigueur de vôtre sort. Il plaira peut-être au Ciel, de nous rendre quelque jour plus heureux. Nous partimes dans le même carrosse. Elle se mit dans mes bras; je ne l'avois pas entendu ouvrir la bouche depuis le premier moment de l'arrivée de G. M. mais se trouvant seule alors avec moi, elle me dit mille tendresses en se reprochant d'être la cause de mon malheur. Je l'assûrai, que je ne me plaindrois jamais de mon sort, tant qu'elle continueroit à m'aimer. Ce n'est pas moi qui

15

suis

fuis à plaindre, continuai-je, quelques mois de prison ne m'effraient nullement, & je préférerais toujours le Châtelet à St. Lazare; mais c'est pour toi, ma chère ame, que mon cœur s'intéresse: quel sort pour une créature aussi charmante que toi! Ciel! comment traités-vous avec tant de rigueur le plus parfait de vos ouvrages! Pourquoi ne sommes-nous pas nez l'un & l'autre avec des qualités conformes à notre misère. Nous avons reçu de l'esprit, du goût, des sentimens. Hélas! quel triste usage en faisons-nous? tandis que tant d'ames basses, & dignes de notre sort jouissent de toutes les faveurs de la fortune. Ces réflexions me pénétoient de douleur; mais ce n'étoit rien en comparaison de celles que me causoit la pensée de l'avenir; car je sêchois de crainte pour Manon. Elle avoit déjà été à l'Hôpital, & quand elle en fût sortie par la bonne porte, je sçavois que les rechûtes en ce genre étoient d'une conséquence extrêmement dangereuse. J'aurois voulu lui exprimer mes fraïeurs. J'appréhendois de lui en causer trop, je tremblois pour elle sans oser l'avertir du danger, & je l'embrassois en soupirant pour l'assûrer du moins de mon amour, qui étoit presque le seul sentiment que j'osasse exprimer. Manon, lui dis-je, parlés sincèrement, m'aimez-vous  
toit-

toujours ? Elle me répondit , qu'elle étoit bien malheureuse que j'en pûsse douter. Hé bien , repris-je , je n'en doute point , & je veux braver tous nos ennemis avec cette assurance. J'emploierai ma famille pour sortir du Châtelet , & tout mon sang ne sera utile à rien , si je ne vous en tire pas aussitôt que je serai libre. Nous arrivâmes à la prison. On nous mit chacun dans un lieu séparé. Ce coup me fut moins rude , parce que je l'avois prévu. Je recommandai Manon au Concierge , en lui apprenant que j'étois un homme de quelque distinction , & lui promettant une récompense considérable. J'embrassai ma pauvre maîtresse avant que de la quitter. Je la conjurai de ne pas s'affliger excessivement , de ne rien craindre tant que je serois au monde. Je n'étois pas sans argent. Je lui en donnai une partie , & je paiai au Concierge sur ce qui me restoit un mois de grosse pension par avance pour elle & pour moi.

Mon argent eut un fort bon effet : On me mit dans une chambre proprement meublée , & Pon m'assûra , que Manon en avoit une pareille. Je m'occupai aussitôt des moyens de hâter ma liberté. Il étoit clair , qu'il n'y avoit rien d'absolument criminel dans mon affaire ; & supposant même que le dessein de nôtre vol fût prouvé par la déposition de Marcel , je sçavois fort bien qu'on

ne punit point les simples volontés. Je résolus d'écrire promptement à mon père, & de le prier de venir en personne à Paris. J'avois bien moins de honte, comme j'ai déjà dit, d'être au Châtelet qu'à St. Lazare. D'ailleurs, quoique je conservasse tout le respect dû à l'autorité paternelle, l'âge & l'expérience avoit diminué beaucoup ma timidité. J'écrivis donc, & l'on ne fit pas difficulté au Châtelet de laisser sortir ma lettre; mais c'étoit une peine que j'aurois pû m'épargner, si j'eusse sçû que mon père devoit arriver le lendemain à Paris. Il avoit reçû celle que je lui avois écrite huit jours auparavant. Il en avoit ressenti une joye extrême; mais de quelque espérance que je l'eusse flatté au sujet de ma conversion, il n'avoit pas crû devoir s'arrêter tout-à-fait à mes promesses. Il avoit pris le parti de venir s'affûrer de mon changement par ses yeux, & de régler sa conduite sur la sincérité de mon repentir. Il arriva le lendemain de mon emprisonnement; sa première visite fut celle qu'il rendit à Tiberge, à qui je l'avois prié d'adresser sa réponse. Il ne put sçavoir de lui ni ma demeure, ni ma condition présente. Il en apprit seulement mes principales aventures, depuis que je m'étois échappé de St. Sulpice. Tiberge lui parla fort avantageusement des dispositions que je lui avois marquées pour le bien dans nôtre

tre

tre dernière entrevûë. Il ajouta, qu'il me croioit entièrement dégagé de Manon, mais qu'il étoit surpris néanmoins, que je ne lui eusse pas donné de mes nouvelles depuis huit jours. Mon père n'étoit pas dupe. Il comprit, qu'il y avoit quelque chose qui échappoit à la pénétration de Tiberge dans le silence dont il se plaignoit, & il employa tant de soins pour découvrir mes traces, que deux jours après son arrivée, il apprit que j'étois au Châtelet. Avant que de recevoir sa visite, à laquelle j'étois fort éloigné de m'attendre si-tôt, je reçus celle de Mr. le Lieutenant de Police; ou pour expliquer les choses par leur nom, je subis l'interrogatoire. Il me fit quelques reproches; mais ils n'étoient ni durs ni défobligeans. Il me dit avec douceur, qu'il plaignoit ma mauvaise conduite; que j'avois manqué de sagesse en me faisant un ennemi tel que Mr. de G. M.; qu'à la vérité il étoit aisé de remarquer, qu'il y avoit dans mon affaire plus d'imprudence & de légèreté que de malice; mais que c'étoit néanmoins la seconde fois que je me trouvois sujet à son tribunal, & qu'il avoit esperé, que je fusse devenu plus sage après avoir pris deux ou trois mois de leçons à St. Lazare. Charmé d'avoir à faire à un juge raisonnable, je m'expliquai avec lui d'une manière si respectueuse, & si modérée, qu'il parut extrêmement satisfait de

mes réponses. Il me dit, que je ne devois point me livrer trop au chagrin, & qu'il se sentoît disposé à me rendre service en faveur de ma naissance, & de ma jeunesse. Je me hazardai à lui recommander Manon & à lui faire l'éloge de sa douceur, & de son bon naturel. Il me répondit en riant, qu'il ne l'avoit point encore vûë; mais qu'on la représentoit comë une dangereuse personne. Ce mot excita tellement ma tendresse, que je lui dis mille choses passionnées pour la défense de ma pauvre maitresse; & je ne pûs même m'empêcher de répandre quelques larmes. Il ordonna qu'on me reconduisît à ma chambre. Amour, amour, s'écria ce grave Magistrat en me voïant sortir, ne te reconcilieras-tu jamais avec la sagesse?

J'étois à m'entretenir tristement de mes idées, & à réfléchir sur la conversation que j'avois eue avec Mr. le Lieutenant de Police, lorsque j'entendis ouvrir la porte de ma chambre; c'étoit mon père. Quoique je dûsse être à demi préparé à cette vûë, puisque je m'y attendois quelques jours plus tard, je ne laissai pas d'en être frappé si vivement, que je me serois précipité au fond de la terre, si elle s'étoit entr'ouverte à mes pieds. J'allai l'embrasser avec toutes les marques d'une extrême confusion. Il s'assit sans que ni lui, ni moi eussions encore ouvert la bouche. Comme je demourois debout

debout les yeux baissés, & la tête découverte; Assiés-vous, Monsieur, me dit-il gravement, assiés-vous. Graces au scandale de vôtre libertinage & de vos fripponneries, j'ai découvert le lieu de vôtre demeure. C'est l'avantage d'un mérite tel que le vôtre de ne pouvoir demeurer caché. Vous allés à la renommée par un chemin infallible. J'espère que le terme en fera bientôt la Greve, & que vous aurés effectivement la gloire d'y être exposé à l'admiration de tout le monde. Je ne répondis rien. Il continua: Qu'un père est malheureux, lorsqu'après avoir aimé tendrement un fils, & n'avoir rien épargné pour en faire un honnête homme, il n'y trouve à la fin qu'un fripon qui le déshonore! On se console d'un malheur de fortune: le tems l'efface, & le chagrin diminuë: mais quel remède contre un mal qui augmente tous les jours, tel que les désordres d'un fils vicieux, qui a perdu tous sentimens d'honneur! tu ne dis rien malheureux, ajouta-t-il; voies cette modestie contrefaite, & cet air de douceur hypocrite; ne le prendroit-on pas pour le plus honnête homme de sa race?

Quoique je fusse obligé de reconnoître, que je méritois une partie de ces outrages, il me parut néanmoins que c'étoit les porter à l'excès. Je crus qu'il m'étoit permis d'expliquer naturellement ma pensée. Je vous assure,

assûre, Monsieur, lui dis-je, que la modestie où vous me voies devant vous, n'est nullement affectée; c'est la situation naturelle d'un fils bien né qui respecte infiniment son père, & sur tout un père irrité. Je ne prétens pas non plus passer pour l'homme le plus réglé de nôtre race; je me connois digne de vos reproches; mais je vous conjure d'y mettre un peu plus de bonté, & de ne pas me traiter comme le plus infame de tous les hommes. Je ne mérite pas des noms si durs. C'est l'amour, vous le sçavés, qui a causé toutes mes fautes. Fatale passion! Hélas! n'en connoissés vous pas la force, & se peut-il que vôtre sang, qui est la source du mien, n'ait jamais ressenti les mêmes ardeurs! L'amour m'a rendu trop tendre, trop passionné, trop fidèle, & peut-être trop complaisant pour les désirs d'une maîtresse toute charmante; voilà mes crimes. En voies-vous là quelqu'un qui vous déshonore. Allons, mon cher père, ajoutai-je tendrement; un peu de pitié pour un fils qui a toujours été plein de respect, & d'affection pour vous, qui n'a pas renoncé comme vous pensés à l'honneur & au devoir, & qui est mille fois plus à plaindre que vous ne sçauriés vous l'imaginer. Je laissai tomber quelques larmes en finissant ces paroles.

Un cœur de père est le chef-d'œuvre de la nature; elle y régne pour ainsi parler avec

COM-

complaisance, & elle en règle elle-même tous les ressorts. Le mien qui étoit avec cela homme d'esprit & de bon goût, fut si touché du tour que j'avois donné à mes excuses, qu'il ne fut pas le maître de me cacher ce changement. Vien, mon pauvre Chevalier, me dit-il, vien m'embrasser. Tu me fais pitié. Je l'embrassai. Il me ferra d'une manière qui me fit juger de ce qui se passoit dans son cœur; mais quel moïen prendrons-nous donc, reprit-il, pour te tirer d'ici? explique-moi toutes tes affaires sans déguisement. Comme il n'y avoit rien après tout dans le gros de ma conduite qui pût me déshonorer absolument, du moins en la mesurant sur celle des jeunes gens d'un certain monde, & qu'une maîtresse entretenue ne passe point pour une infamie dans le siècle où nous sommes, non plus qu'un peu d'adresse à s'attirer la fortune du jeu, je fis sincèrement à mon père le détail de la vie que j'avois menée. A chaque faute dont je lui faisois l'aveu, j'avois soin de joindre des exemples célèbres, pour en diminuer la honte. Je vis avec une maîtresse, lui disois-je, sans être lié par les cérémonies du mariage; Monsieur le Duc de . . . en entretient deux aux yeux de tout Paris, Mr. de F. . . en a une depuis dix ans, qu'il aime avec une fidélité qu'il n'a jamais eue pour sa femme. Les deux tiers des habitans de Paris se  
font

foit un honneur d'en avoir. J'ai usé de quelque supercherie au jeu : Mr. le Marquis de . . . & le Comte de . . . n'ont point d'autres revenus, Mr. le Prince de . . . & Mr. le Duc de . . . sont les chefs d'une bande de Chevaliers du même Ordre. Pour ce qui regardoit mes desseins sur la bourse des deux G. M. j'aurois pû prouver aussi facilement que je n'étois pas sans modèles ; mais il me restoit trop d'honneur pour ne pas me condamner moi-même avec tous ceux dont j'aurois pû me proposer l'exemple : desorte que je priai mon père de pardonner cette foiblesse aux deux violentes passions qui m'avoient agité, la vangeance & l'amour. Il me demanda, si je pouvois lui donner quelques ouvertures sur les plus courts moïens d'obtenir ma liberté, sur tout d'une manière qui pût lui faire éviter l'éclat. Je lui appris les sentimens de bonté que le Lieutenant de Police avoit pour moi : si vous trouvés quelques difficultés, lui dis-je, elles ne peuvent venir que de la part des G. M. ; ainsi je crois qu'il seroit à propos que vous prilliés la peine de les voir. Il me le promit. Je n'osai le prier de solliciter pour Manon. Ce ne fut point un défaut de hardiesse, mais un effet de la crainte où j'étois de le revolter par cette proposition, & de lui faire naître quelque dessein funeste à elle & à moi. Je suis encore à sçavoir, si  
cette

cette crainte n'a pas causé mes plus grandes infortunes, en m'empêchant de tenter les dispositions de mon père, & de faire des efforts pour lui en inspirer de favorables à ma malheureuse maitresse. J'aurois peut-être excité encore une fois sa pitié. Je l'aurois mis en garde contre les impressions, qu'il alloit recevoir trop facilement du vieux G. M. que sçai-je ? ma mauvaise destinée l'auroit peut-être emporté sur tous mes efforts; mais je n'aurois eu qu'elle du moins, & la cruauté de mes ennemis à accuser de mon malheur;

En me quittant mon père alla faire une visite à Mr. de G. M. Il le trouva avec son fils, à qui le Garde du corps avoit honnêtement rendu la liberté. Je n'ai jamais sçû les particularités de leur conversation; mais il ne m'a été que trop facile d'en juger par ses mortels effets. Ils allèrent ensemble, je dis les deux pères, chés Mr. le Lieutenant de Police, à qui ils demandèrent deux graces: l'une de me faire sortir sur le champ du Châtelet; l'autre d'enfermer Manon pour le reste de ses jours, ou de l'envoyer en Amerique. On commençoit dans ce tems-là à embarquer quantité de gens sans aveu pour le Mississipi. Monsieur le Lieutenant de Police leur donna la parole de faire partir Manon par le premier vaisseau. Mr. de G. M. & mon père vinrent aussi-tôt m'apporter  
ensem-

ensemble la nouvelle de ma liberté. Mr. de G. M. me fit un compliment civil sur le passé, & m'ayant félicité sur le bonheur que j'avois d'avoir un tel père, il m'exhorta à profiter désormais de ses leçons, & de ses exemples. Mon père m'ordonna de lui faire des excuses des injures prétendues que j'avois faites à sa famille, & de le remercier de s'être employé avec lui pour mon élargissement. Nous sortimes ensemble sans faire mention de ma maîtresse. Je n'osai même parler d'elle aux Guichetiers en leur présence. Hélas ! mes tristes recommandations eussent été bien inutiles. L'ordre cruel étoit venu en même tems que celui de ma délivrance. Cette fille infortunée fut conduite une heure après à l'Hôpital, pour y être associée à quelques malheureuses, qui étoient condamnées à subir le même sort. Mon père m'ayant obligé de le suivre à la maison où il avoit pris sa demeure, il étoit presque six heures du soir; lorsque je trouvai le moment de me dérober de ses yeux pour retourner au Châtelet. Je n'avois dessein que de faire tenir quelques rafraichissemens à Manon, & de la recommander au Concierge; car je ne me promettois pas que la liberté de la voir me fût accordée. Je n'avois point encore eu le tems non plus de réfléchir aux moyens de la délivrer.

Je demandai à parler au Concierge. Il avoit

avoit été content de ma liberalité, & de ma douceur ; deforte qu'aïant quelques sentimens de bienveillance pour moi, il me parla du sort de Manon, comme d'un malheur dont il avoit beaucoup de regret, parce qu'il pouvoit m'affliger. Je ne compris point ce langage. Nous nous entretinmes quelques momens sans nous entendre; à la fin s'appercevant que j'avois besoin d'une explication, il me la donna telle que j'ai déjà eu horreur de vous la dire, & que j'ai encore de la répéter. Jamais apoplexie violente ne causa d'effet plus subit & plus terrible. Je tombai avec une palpitation de cœur si douloureuse, qu'à l'instant que je perdis la connoissance, je me crus delivré de la vie pour toujours. Il me resta même quelque chose de cette pensée, lorsque je revins à moi. Je tournai mes regards vers toutes les parties de la chambre & sur moi-même, pour m'assurer si je portois encore la malheureuse qualité d'homme vivant. Il est certain qu'en ne suivant que le mouvement naturel, qui fait chercher à se délivrer de ses peines, rien ne pouvoit me paroître plus doux que la mort dans ce moment de désespoir, & de consternation. La religion même ne pouvoit me faire envisager rien de plus insupportable après la vie, que les convulsions cruelles dont j'étois tourmenté. Cependant par un miracle propre à l'amour,  
je

je retrouvai bientôt assés de force pour remercier le Ciel de m'avoir rendu la connoissance & la raison. Ma mort n'eût été utile qu'à moi ; Manon avoit besoin de ma vie pour la délivrer, pour la secourir, pour la vanger ; je jurai de m'y emploier sans ménagement. Le Concierge me donna toute l'assistance que j'eusse pû attendre du meilleur de mes amis. Je reçus ses services avec une vive reconnoissance. Hélas ! lui dis-je, vous êtes donc touché de mes peines ! Tout le monde m'abandonne. Mon père même est sans doute un de mes plus cruels persécuteurs, personne n'a pitié de moi. Vous seul, dans le séjour de la dureté, & de la barbarie, marqués de la compassion pour le plus miserable de tous les hommes. Il me conseilloit de ne point paroître dans la rue sans être un peu remis du trouble où j'étois. Laissés, laissés, répondis - je en fortant, je vous reverrai plutôt que vous ne pensés. Préparés-moi le plus noir de vos cachots, je vais travailler à le mériter. En effet mes premières résolutions n'alloient à rien moins qu'à me défaire des deux G. M., & du Lieutenant de Police, & à fondre ensuite à main armée sur l'Hôpital avec tous ceux que je pourrois engager à soutenir ma querelle. Mon père lui-même eût été à peine respecté dans une vangeance qui me paroïssoit si juste; car le Concierge ne m'avoit pas caché,  
que

que lui, & G. M. étoient les auteurs de ma perte ; mais lorsque j'eus fait quelques pas dans les ruës, & que l'air eut un peu rafraichi mon sang & mes humeurs, ma fureur fit place peu à peu à des sentimens plus raisonnables. La mort de nos ennemis eût été d'une foible utilité pour Manon, & elle m'eût exposé sans doute à me voir ôter tous les moïens de la secourir. D'ailleurs aurois-je eu recours à un lâche assassinat ! quelle autre voïe pouvois-je m'ouvrir à la vengeance ? Je recueillis toutes mes forces & tous mes esprits pour travailler d'abord à la délivrance de Manon, remettant tout le reste après de succès de cette importante entreprise. Il me restoit peu d'argent. C'étoit néanmoins un fondement nécessaire par lequel il falloit commencer ; je ne voïois que trois personnes de qui j'en pusse attendre ; Mr. de T., mon père, & Tiberge. Il y avoit peu d'apparence d'obtenir quelque chose des deux derniers, & j'avois honte de fatiguer l'autre par mes importunités ; mais ce n'est point dans le désespoir qu'on garde des ménagemens. J'allai sur le champ au Séminaire de St. Sulpice, sans m'embarasser si j'y serois reconnu. Je fis appeller Tiberge. Ses premières paroles me firent comprendre qu'il ignoroit encore mes dernières aventures. Cela me fit changer le dessein que j'avois de l'attendrir par la compassion. Je lui parlai

en

en général du plaisir que j'avois eu de revoir mon père, & je le priai ensuite naturellement de me prêter quelque argent, sous prétexte de paier avant mon départ de Paris quelques dettes que je souhaitois de tenir inconnuës. Il me présenta aussi-tôt sa bourse. Je pris cinq-cens livres sur fix-cens que j'y trouvai. Je lui offris mon billet; il étoit trop généreux pour l'accepter.

Je tournai de là chés Mr. de T. je n'eus point de reserve avec lui. Je lui fis l'exposition de mes malheurs, & de mes peines. Il en sçavoit déjà jusqu'aux moindres circonstances par le soin qu'il avoit eu de suivre l'aventure du jeune G. M. Il m'écouta néanmoins, & il me plaignit beaucoup. Lors que je lui demandai ses conseils sur les moyens de délivrer Manon, il me répondit tristement, qu'il y voioit si peu de jour qu'à moins d'un secours extraordinaire du Ciel, il falloit renoncer à l'espérance; qu'il avoit passé exprès à l'Hôpital depuis qu'elle y étoit renfermée; qu'il n'avoit pû obtenir lui-même la liberté de la voir; que les ordres du Lieutenant de Police étoient de la dernière rigueur, & que pour comble d'infortune la malheureuse bande où elle devoit entrer, étoit destinée à partir le sur-lendemain du jour où nous étions. J'étois si consterné de son discours, qu'il eût pû parler une heure sans que j'eusse songé à l'interrompre.

rompre. Il continua à me dire, qu'il ne m'étoit point allé voir au Châtelet pour se donner plus de facilité à me servir, lorsqu'on le croiroit sans liaison avec moi ; que depuis quelques heures que j'en étois sorti, il avoit eu beaucoup de chagrin d'ignorer où je m'étois retiré, & qu'il avoit souhaité de me voir promptement pour me donner le seul conseil, dont il sembloit que je pussé espérer du changement dans le sort de Manon; mais un conseil dangereux, & auquel il me prioit de cacher éternellement qu'il eût eu part, c'étoit de choisir quelques braves qui eussent le courage d'attaquer les Gardes de Manon, lorsqu'ils seroient fortis de Paris avec elle ; il n'attendit point que je lui parlasse de mon indigence. Voilà cent pistoles, me dit-il, en me présentant une bourse, qui pourront vous être de quelque usage. Vous me les remettrez lorsque la fortune aura rétabli vos affaires. Il ajouta, que si le soin de sa réputation lui eût permis d'entreprendre lui-même la délivrance de ma maîtresse, il m'eût offert son bras, & son épée.

Cette excessive générosité me toucha jusqu'aux larmes. J'emploiai pour lui marquer ma reconnoissance, toute la vivacité que mon affection me laissoit de reste. Je lui demandai, s'il n'y avoit rien à esperer par la voie des intercessions, auprès du Lieutenant de Police. Il me dit qu'il y avoit pensé ;

mais qu'il croïoit cette ressource très-foible, parce qu'une grace de cette nature ne pouvoit se demander sans motif, & qu'il ne voïoit pas bien duquel on pourroit se servir pour le faire un intercesseur d'une personne grave, & puissante; que si l'on pouvoit se flater de quelque chose de ce côté là, ce ne pouvoit être qu'en faisant changer de sentiment à Mr. de G. M., & à mon père, & en les engageant à prier eux-mêmes Mr. le Lieutenant de Police de revoquer sa sentence. Il s'offrit à faire tous ses efforts pour gagner le jeune G. M., quoiqu'il le crût un peu refroidi à son égard par quelques soupçons qu'il avoit conçus de lui à l'occasion de nôtre affaire; & il m'exhorta à ne rien omettre de mon côté pour fléchir l'esprit de mon père.

Ce n'étoit pas une légère entreprise pour moi; je ne dis pas seulement par la difficulté que je devois naturellement trouver à le vaincre; mais par une autre raison qui me faisoit même redouter ses approches; je m'étois dérobé de son logis contre ses ordres, & j'étois fort résolu de n'y pas retourner depuis que j'avois appris la triste destinée de Manon. J'appréhendois avec sujet qu'il ne m'y fit retener, malgré moi, & qu'il ne me reconduisit de même en Province. Mon frère aîné avoit usé autre-fois de sette méthode? Il est vrai que j'étois devenu

devenu plus âgé; mais l'âge étoit une foible raison contre la force. Cependant je trouvois une voie qui me fauvoit du danger; c'étoit de le faire appeller dans un endroit public, & de m'annoncer à lui sous un autre nom. Je pris aussi-tôt ce parti. Mr. de T . . . s'en alla chés G. M., & moi au Luxembourg, d'où j'envoiai avertir mon père, qu'un Gentilhomme de ses serviteurs étoit à l'attendre. Je craignois qu'il n'eût quelque peine à venir, parce qu'il commençoit à faire nuit. Il parut néanmoins peu après, suivi de son laquais. Je le priai de prendre une allée où nous pussions être seuls. Nous fimes cent pas pour le moins sans parler. Il s'imaginait bien sans doute, que tant de préparations ne s'étoient pas faites sans un dessein d'importance. Il attendoit ma harangue, & je la méditois. Enfin j'ouvris la bouche: Monsieur, lui dis-je en tremblant, vous êtes un bon père. Vous m'avez comblé de graces, & vous m'avez pardonné un nombre infini de fautes. Aussi le Ciel m'est-il témoin, que j'ai pour vous tous les sentimens du fils le plus tendre, & le plus respectueux; mais il me semble . . . que vôtre rigueur . . . Hé bien, ma rigueur, interrompit mon père, qui trouvoit sans doute que je parlois lentement pour son impatience: Ah! Monsieur, repris-je, il me semble que vôtre rigueur est extrême dans le traite-

ment que vous avez fait à la malheureuse Manon. Vous vous en êtes rapporté à Mr. de G. M. Sa haine vous l'a représentée sous les plus noires couleurs. Vous vous êtes formé d'elle une affreuse idée ; Cependant c'est la plus douce & la plus aimable créature qui fût jamais. Que n'a-t-il plu au Ciel de vous inspirer l'envie de la voir un moment. Je ne suis pas plus sûr qu'elle est charmante que je le suis qu'elle vous l'auroit paruë. Vous auriés pris parti pour elle. Vous auriés détesté les noirs artifices de G. M. Vous auriés eu compassion d'elle, & de moi. Hélas ! j'en suis sûr. Votre cœur n'est pas insensible, vous vous feriez laissé attendrir. Il m'interrompit encore, voyant que je parlois avec une ardeur, qui ne m'auroit pas permis de finir si-tôt. Il vouloit sçavoir à quoi j'avois dessein d'en venir par un discours si passionné. A vous demander la vie, répondis-je, que je ne puis conserver un moment, si Manon part une fois pour l'Amerique. Non, non, me dit-il, d'un ton severe, j'aime mieux te voir sans vie que sans sagesse, & sans honneur. N'allons donc pas plus loin, m'écriai je en l'arrêtant par le bras; ôtez-la moi cette vie odieuse & insupportable ; Car dans le désespoir où vous me jettés, la mort sera une faveur pour moi ; C'est un présent digne de la main d'un père. Je ne  
te

te donnerois que ce que tu mérites, rep<sup>li</sup>-qua-t-il. Je connois bien des pères qui n'auroient pas attendu si long - tems pour être eux-mêmes tes bourreaux ; mais c'est ma bonté excessive qui t'a perdu. Je me jettai à ses genoux : Ah ! s'il vous en reste encore, lui dis- je en les embrassant , ne vous endurcissés donc pas contre mes pleurs. Songés que je suis vôtre fils . . . Hélas ! souvenés-vous de ma mère. Vous l'aimiés si tendrement. Auriés- vous souffert qu'on l'eût arrachée de vos bras ? Vous l'auriés défenduë jusqu'à la mort. Les autres n'ont- ils pas un cœur comme vous ? Peut-on être barbare , quand on a une fois éprouvé ce que c'est que la tendresse, & la douleur ? Ne me parle pas davantage de ta mère, reprit-il d'une voix irritée, ce souvenir échauffe mon indignation. Tes désordres la feroient mourir de douleur, si elle eût assés vecu pour les voir. Finissons cet entretien , ajouta-t-il , il m'importune, & ne me fera point changer de résolution. Je retourne au logis. Je t'ordonne de me suivre. Le ton sec & dur avec lequel il m'intima cet ordre , me fit trop comprendre que son cœur étoit inflexible. Je m'éloignai de quelques pas , dans la crainte qu'il ne lui prit envie de m'arrêter de ses propres mains. N'augmentés pas mon désespoir, lui dis-je , en me forçant à vous

défobeir ; Il est impossible que je vous suive. Il ne l'est pas moins que je vive après la dureté avec laquelle vous me traités. Ainsi je vous dis un éternel adieu. Ma mort que vous apprendrés bien-tôt, ajoutai-je tristement, vous fera peut-être reprendre pour moi des sentimens de père. Comme je me tournois pour le quitter ; Tu refuses donc de me suivre , s'écria-t-il avec une vive colére ? Va , cours à ta perte. Adieu fils ingrat & rebelle. Adieu, lui dis-je dans mon transport , adieu père barbare & dénaturé.

Je fortis aussi-tôt du Luxembourg. Je marchai dans les ruës comme un furieux, jusqu'à la maison de Mr. de T . . . Je levois en marchant , les yeux & les mains pour invoquer toutes les puissances célestes. O Ciel ! disois-je , ferés-vous aussi impitoiable que les hommes ? je n'ai plus de secours à attendre que de vous. Mr. de T . . . n'étoit point encore retourné chés lui ; mais il revint après que je l'y eus attendu quelques momens. Sa négociation n'avoit pas réussi mieux que la mienne. Il me le dit d'un visage abattu. Le jeune G. M. quoique moins irrité que son père contre Manon & contre moi , n'avoit pas voulu entreprendre de le solliciter en nôtre faveur. Il s'en étoit défendu par la crainte, qu'il avoit lui-même de ce Vieillard vindicatif,

catif, qui s'étoit déjà fort emporté contre lui, en lui reprochant ses desseins de commerce avec Manon. Il ne me restoit donc que la voie de la violence, telle que Mr. de T . . . m'en avoit tracé le plan; j'y réduisis toutes mes espérances. Elles sont bien incertaines, lui dis-je, mais la plus solide & la plus consolante pour moi est celle de périr du moins dans l'entreprise. Je le quittai en le priant de me secourir par ses vœux, & je ne pensai plus qu'à m'associer des camarades à qui je pusse communiquer une étincelle de mon courage, & de ma résolution.

Le premier qui s'offrit à mon esprit fut le même Garde du Corps, que j'avois employé pour arrêter G. M. j'avois dessein aussi d'aller passer la nuit dans sa chambre, n'ayant point eu l'esprit assés libre pendant l'après-midi pour me procurer un logement. Je le trouvai seul. Il eut de la joie de me voir sorti du Châtelet. Il m'offrit affectueusement ses services. Je lui expliquai ceux qu'il pouvoit me rendre. Il avoit assés de bon sens pour en appercevoir toutes les difficultés; mais il fut assés généreux pour entreprendre de les surmonter. Nous employâmes une partie de la nuit à raisonner sur mon dessein. Il me parla des trois soldats aux Gardes, dont il s'étoit servi dans la dernière occasion, comme de trois bra-

ves à l'épreuve; Mr. de T . . . m'avoit informé exactement du nombre des Archers qui devoient conduire Manon, ils n'étoient que six. Cinq hommes hardis, & résolus suffisoient pour donner l'épouvante à ces misérables, qui ne sont point capables de se défendre honorablement, lorsqu'ils peuvent éviter le péril du combat par une lâcheté: comme je ne manquois point d'argent, le Garde du Corps me conseilla de ne rien ménager pour assurer le succès de nôtre attaque. Il nous faut des chevaux, me dit-il, avec des pistolets, & chacun un mousqueton. Je me charge de prendre demain le soin de ces préparatifs. Il faudra aussi trois habits communs pour nos soldats, qui n'oseroient paroître dans une affaire de cette nature avec l'uniforme du Régiment. Je lui mis entre les mains les cent pistoles que j'avois reçues de Mr. de T . . . Elles furent employées le lendemain jusqu'au dernier sou. Les trois soldats passèrent en revue devant moi. Je les animai par de grandes promesses; & pour leur ôter toute défiance, je commençai par leur faire présent à chacun de dix pistoles. Le jour de l'exécution étant venu, j'en envoiai un de grand matin à l'Hôpital, pour s'instruire par ses propres yeux du moment, auquel les Archers partiroient avec leur proie. Quoique je n'eusse pris.

pris cette précaution que par un excès d'inquiétude & de prévoyance, il se trouva qu'elle avoit été absolument nécessaire. J'avois compté sur quelques fausses informations qu'on m'avoit données de leur route, & m'étant persuadé que c'étoit à la Rochelle que cette déplorable troupe devoit être embarquée, j'aurois perdu mes peines à l'attendre sur le chemin d'Orleans; cependant je fus informé par le rapport du soldat aux gardes, qu'elle prenoit le chemin de Normandie, & que c'étoit du Havre de Grace qu'elle devoit partir pour l'Amérique. Nous nous rendîmes aussi-tôt à la porte St. Honoré, observant de marcher par des ruës différentes. Nous nous réunîmes au bout du Fauxbourg; nos chevaux étoient frais. Nous ne tardâmes point à découvrir les six gardes, & les deux misérables voitures que vous vîtes à Passy, il y a environ deux ans. Ce spectacle faillit à m'ôter la force, & la connoissance. O fortune, m'écriai-je, fortune cruelle, accorde-moi ici du moins la mort ou la victoire. Nous tinmes conseil un moment sur la manière, dont nous ferions nôtre attaque. Les Archers n'étoient guères plus de quatre cens pas devant nous, & nous pouvions les couper en passant au travers d'un petit champ, autour duquel le grand chemin tournoit. Le Garde du Corps fut

K 5

d'avis

d'avis de prendre cette voie pour les surprendre en fondant tout d'un coup sur eux. J'approuvai sa pensée, & je fus le premier à piquer mon cheval, mais la fortune avoit rejeté impitoyablement mes vœux. Les Archers voyant cinq Cavaliers courir vers eux, ne doutèrent point que ce ne fût pour les attaquer. Ils se mirent en défense, en préparant leurs bayonnettes, & leurs fusils d'un air assés résolu. Cette vûë, qui ne fit que nous animer le Garde du Corps & moi, ôta tout d'un coup le courage à nos trois lâches compagnons. Il s'arrêtèrent comme de concert, & s'étant dit entr'eux quelques mots que je n'entendis point, ils tournèrent la tête de leurs chevaux pour reprendre le chemin de Paris à bride abbatuë. Dieux! me dit le Garde du Corps, qui paroissoit aussi éperdu que moi de cette infame désertion, qu'allons nous faire, nous ne sommes plus que deux. J'avois perdu la voix de fureur, & d'étonnement. Je m'arrêtai, incertain si ma première vengeance ne devoit pas s'employer à la poursuite, & au châtiment des lâches qui m'abandonnoient. Je les regardois fuir, je jettois les yeux de l'autre côté sur les Archers; s'il m'eût été possible de me partager, j'aurois fondu tout à la fois sur ces deux objets de ma rage. Je les devois tous ensemble. Le Garde du Corps  
qui

qui jugeoit de mon incertitude par le mouvement égaré de mes yeux, me pria d'écouter son conseil. N'étant que deux, me dit-il, il y auroit de la folie à attaquer six hommes aussi bien armés que nous, & qui paroissent nous attendre de pied ferme. Il faut retourner à Paris, & tâcher de réussir mieux dans le choix de nos braves. Les Archers ne scauroient faire de grandes journées avec deux pesantes voitures, nous les rejoindrons demain sans peine. Je fis un moment de réflexion sur ce parti; mais ne voyant de tous côtés que des sujets de désespoir, je pris une résolution véritablement désespérée. Ce fut de remercier mon compagnon de ses services; & loin d'attaquer les Archers, d'aller avec soumission les prier de me recevoir dans leur troupe, pour accompagner Manon avec eux jusqu'au Havre de Grace, & passer ensuite au-delà des mers avec elle. Tout le monde me persécute ou me trahit, dis-je au Garde du Corps, je n'ai plus de fond à faire sur personne. Je n'attens plus rien ni de la fortune ni du secours des hommes. Mes malheurs sont au comble, il ne me reste plus que de m'y soumettre. Ainsi je ferme les yeux à toute espérance. Puisse le Ciel récompenser votre générosité. Adieu, je vais aider mon mauvais sort à consommer ma ruine, en y courant moi-même volontaire

tairement. Il fit inutilement ses efforts pour m'engager à retourner à Paris. Je le priai de me laisser suivre mes résolutions, & de me quitter sur le champ, de peur que les Archers ne continuassent à croire que nôtre dessein étoit de les attaquer.

J'allai seul vers eux d'un pas lent, & le visage si consterné, qu'ils ne dûrent rien trouver d'effrayant dans mes approches. Ils se tenoient toujours néanmoins en posture de défense. Rassurés-vous, Messieurs, leur dis-je, en les abordant : je ne vous apporte point la guerre, je viens vous demander des grâces. Je les priai de continuër leur chemin sans défiance, & je leur appris en marchant les faveurs que j'attendois d'eux. Ils consultèrent ensemble de quelle manière ils devoient recevoir cette ouverture. Le Chef de la bande prit la parole pour les autres. Il me répondit, que les ordres qu'ils avoient de veiller sur leurs captives étoient d'une extrême rigueur ; que je lui paroissais néanmoins si joli homme que lui, & ses compagnons se relâcheroient un peu de leur devoir ; mais que je devois bien comprendre, qu'il falloit qu'il m'en coûtât quelque chose. Il me restoit environ quinze pistoles ; je leur dis naturellement en quoi consistoit le fond de ma bourse. Hé bien, me dit l'Archer, nous en userons généreusement. Il ne vous coûtera qu'un écu par heure.

heure pour entretenir celle de nos filles qui vous plaira le plus, c'est le prix courant de Paris. Je ne leur avois pas parlé de Manon en particulier; parce que je n'avois pas dessein qu'ils connussent ma passion. Ils s'imaginèrent d'abord, que ce n'étoit qu'une fantaisie de jeune homme, qui me faisoit chercher un peu de passe-tems avec les créatures; mais lorsqu'ils crurent s'être appercûs que j'étois amoureux, ils augmentèrent tellement le tribut, que ma bourse se trouva épuisée en partant de Mante, où nous avions couché le jour que nous arrivâmes à Passy.

Vous dirai-je, quel fut le déplorable sujet de mes entretiens avec Manon pendant cette route; ou quelle impression sa vûë fit sur moi, lorsque j'eus obtenu des Gardes la liberté d'approcher de son chariot? Ah! les expressions ne rendent jamais qu'à demi les sentimens du cœur; mais figurés-vous ma pauvre Maitresse enchainée par le milieu du corps, assise sur quelques poignées de paille, la tête appuyée languissamment sur un côté de la voiture, le visage pâle, & mouillé d'un ruisseau de larmes, qui se faisoient un passage au travers de ses paupières, quoiqu'elle eût continuellement les yeux fermés. Elle n'avoit pas même eu la curiosité de les ouvrir; lorsqu'elle avoit entendu le bruit de ses Gardes qui craignoient d'être

attaqués. Son linge étoit sale, & dérangé, ses mains délicates exposées à l'injure de l'air; enfin tout ce composé charmant, cette figure capable de ramener l'Univers à l'idolâtrie, paroissoit dans un désordre, & un abattement inexprimable. J'emploiai quelque tems à la considérer, en allant à cheval à côté du chariot. J'étois si peu à moi-même, que je fus sur le point plusieurs fois de tomber dangereusement. Mes soupirs, & mes exclamations fréquentes, m'attirèrent d'elle quelques regards. Elle me reconnut, & je remarquai que dans le premier mouvement, elle tenta de se précipiter hors de la voiture pour venir à moi, mais étant retenue par sa chaîne, elle retomba dans sa première attitude. Je priai les Archers d'arrêter un moment par compassion, ils y consentirent par avarice. Je quittai mon cheval pour m'asseoir auprès d'elle. Elle étoit si languissante, & si affoiblie qu'elle fut long-tems sans pouvoir se servir de sa langue, ni remuer ses mains. Je les mouillois pendant ce tems-là de mes pleurs, & ne pouvant proferer moi-même une seule parole, nous étions l'un & l'autre dans une des plus tristes situations dont il y ait jamais eu d'exemple. Nos expressions ne le furent pas moins, lorsque nous eûmes retrouvé la liberté de parler. Manon parla peu; il sembloit que la honte, & la douleur eussent altéré

alteré les organes de sa voix ; le son en étoit foible & tremblant. Elle me remercia de ne l'avoir pas oubliée, & de la fatisfaction que je lui accordoïs, dit-elle, en foupirant, de me voir du moins encore une fois, & de me dire le dernier adieu. Mais lorsque je l'eus assurée, que rien n'étoit capable de me séparer d'elle, & que j'étois disposé à la fuivre jusqu'à l'extrémité du monde, pour prendre soin d'elle, pour la servir, pour l'aimer, & pour attacher inséparablement ma miserable destinée à la sienne, cette pauvre fille se livra à des sentimens si tendres & si douloureux, que j'appréhendai quelque chose pour sa vie d'une si violente émotion. Tous les mouvemens de son ame sembloient se réunir dans ses yeux. Elle les tenoit fixés sur moi. Quelquefois elle ouvrit la bouche sans avoir la force d'achever quelques mots qu'elle commençoit. Il lui en échappoit néanmoins quelques-uns. C'étoient des marques d'admiration sur mon amour, des tendres plaintes de son excès, des doutes qu'elle pût être assés heureuse, pour m'avoir inspiré une passion si parfaite, des instances pour me faire renoncer au dessein de la fuivre, & chercher ailleurs un bonheur digne de moi, qu'elle me disoit que je ne pouvois esperer avec elle.

En dépit du plus cruël de tous les sorts,  
je trouvois ma félicité dans ses regards, &  
dans

dans la certitude que j'avois de son affection. J'avois perdu à la vérité tout ce que le reste des hommes estime, mais j'étois le maître du cœur de Manon, le seul bien que j'estimois. Vivre en Europe, vivre en Amérique, que m'importoit-il en quel endroit vivre, si j'étois assuré d'y être heureux en y vivant avec ma maîtresse? Tout l'univers n'est-il pas la patrie de deux amans fidèles? Ne trouvent-ils pas l'un dans l'autre père, mère, parens, amis, richesse & félicité. Si quelque chose me causoit de l'inquiétude, c'étoit la crainte de voir Manon exposée aux besoins de l'indigence. Je me supposois déjà avec elle dans une région inculte & habitée par des Sauvages. Je suis bien sûr, disois-je, qu'il ne scauroit y en avoir d'aussi cruels que G. M. & mon père. Ils nous laisseront du moins vivre en paix. Si les relations qu'on en fait sont fidelles, ils suivent les loix de la nature. Ils ne connoissent ni les fureurs de l'avarice, qui possèdent G. M., ni les idées fantastiques de l'honneur qui m'ont fait un ennemi de mon père. Ils ne troubleront point deux amans qu'ils verront vivre avec autant de simplicité qu'eux. J'étois donc tranquille de ce côté-là. Mais je ne me formois point des idées Romanesques par rapport aux besoins communs de la vie. J'avois éprouvé trop souvent qu'il y a des nécessités insupportables, sur tout pour une  
fille

filie délicate, qui est accoutumée à une vie commode, & abondante. J'étois au désespoir d'avoir épuisé inutilement ma bourse, & que le peu d'argent qui me restoit, fût encore sur le point de m'être ravi par la friponnerie des Archers. Je concevois qu'avec une petite somme, j'aurois pû esperer non-seulement de me soutenir quelque tems contre la misère en Amerique, où l'argent étoit rare; mais d'y former même quelque entreprise pour un établissement durable. Cette consideration me fit naître la pensée d'écrire à Tiberge, que j'avois toujours trouvé si prompt à m'offrir les secours de l'amitié. J'écrivis dès la première ville où nous passâmes. Je ne lui apportai point d'autre motif que le pressant besoin, dans lequel je prevoïois que je me trouverois au Havre de Grace; où je lui confessois que j'étois allé conduire Manon. Je lui demandois cent pistoles; faites-les moi tenir au Havre, lui disois-je, par le Maître de la Poste. Vous voiez bien que c'est la dernière fois que j'importune votre affection, & que ma malheureuse maitresse m'étant enlevée pour toujours, je ne puis la laisser partir sans quelques soulagemens qui adoucissent son sort, & mes mortels regrets.

Les Archers devinrent si intraitables, lors qu'ils eurent découvert la violence de ma passion, que redoublant continuellement le  
prix

prix de leurs moindres faveurs, ils me réduisirent bientôt à la dernière indigence. L'amour d'ailleurs ne me permettoit guères de ménager ma bourse. Je m'oublois du matin au soir auprès de Manon, & ce n'étoit plus par heure que le tems m'étoit mesuré; c'étoit par la longueur entière des jours. Enfin ma bourse étant tout à fait vuide, je me trouvai exposé aux caprices, & à la brutalité de six miserables, qui me traitoient avec une hauteur insupportable. Vous en futes témoin à Passy. Votre rencontre fut un heureux moment de relâche, qui me fût accordé par la fortune. Votre pitié à la vue de mes peines fut ma seule recommandation auprès de votre cœur généreux. Le secours que vous m'accordâtes libéralement servit à me faire gagner le Havre, & les Archers tinrent leur promesse avec plus de fidélité que je ne l'esperois. Nous arrivâmes au Havre. J'allai d'abord à la poste. Tiberge n'avoit point encore eu le tems de me répondre. Je m'informai exactement quel jour je pourrois attendre sa lettre. Ce ne pouvoit être que deux jours après; & par une étrange disposition de mon mauvais sort, il se trouva que nôtre vaisseau devoit partir le matin de celui auquel j'attendois l'ordinaire. Je ne puis vous représenter quel fut mon désespoir; Ouoi? disois-je, dans le malheur même il faudra toujours que je  
fois

fois distingué par des excès ? Manon répondit, Hélas ! une vie si malheureuse mérite-t-elle le soin que nous en prenons ! Mourons au Havre, mon cher Chevalier, finissons tout d'un coup nos misères. Irons-nous les trainer dans un païs inconnu, où nous devons nous attendre sans doute à des extrémités horribles; puisqu'on a eu dessein de m'en faire un supplice ! mourons, me repeta-t-elle, ou du moins donne-moi la mort, & va chercher un autre sort dans les bras d'une amante plus heureuse. Non, non, lui dis je, c'est pour moi un sort digne d'envie que d'être malheureux avec vous. Son discours me fit trembler. Je jugeai qu'elle étoit accablée de ses maux. Je m'efforçai de prendre un air plus tranquille, pour lui ôter ces funestes pensées de mort & désespoir. Je résolus de tenir la même conduite à l'avenir, & j'ai éprouvé dans la suite ; que rien n'est plus capable d'inspirer du courage à une femme, que l'intrépidité d'un homme qu'elle aime . . .

Voïant que je n'avois point de secours à attendre de Tiberge, je vendis mon cheval. L'argent que j'en tirai joint à ce qui me restoit encore de vos liberalités, me composa la petite somme de dix . sept pistoles. J'en employai sept à l'achat de quelques foulagemens nécessaires à Manon, & je ferrai les dix autres avec soin comme le fonde-  
ment

dement de nôtre fortune, & de nos espéran-  
ces en Amerique. Je n'eûs point de peine à  
me faire recevoir dans le vaisseau. On cher-  
choit de tous côtés de jeunes gens qui fus-  
sent disposés à se joindre volontairement à  
la Colonie. Le passage, & la nourriture me  
furent accordés gratis. La Poste de Paris  
devant partir le lendemain, j'y laissai une  
lettre pour Tiberge. Elle étoit touchante,  
& capable de l'attendrir sans doute au der-  
nier point; puis qu'elle lui fit prendre une  
résolution qui ne pouvoit venir que d'un  
fond infini de tendresse & de générosité  
pour un ami malheureux.

Nous mimes à la voile. Le vent nous fut  
continuellement favorable. J'obtins du  
Capitaine un lieu à part pour Manon, &  
pour moi. Il eut la bonté de nous regarder  
d'un autre œil que le commun de nos mi-  
sérables associés. Je l'avois pris en particu-  
lier dès le premier jour, & pour m'attirer  
de lui quelque considération je lui avois  
découvert une partie de mes infortunes. Je  
ne crus pas me rendre coupable d'un men-  
songe honteux en lui disant, que j'étois  
marié à Manon. Il fit semblant de le croire,  
& il m'accorda sa protection. Nous en re-  
çûmes des marques pendant toute la navi-  
gation. Il eut soin de nous faire nourrir hon-  
nêtement, & les égards qu'il eut pour nous  
servirent à nous faire respecter des com-  
pagnons.

pagnons de nôtre misère. J'avois une attention continuelle à ne pas laisser souffrir la moindre incommodité à Manon. Elle le remarquoit bien, & cette vûë jointe au vif ressentiment de l'étrange extrémité où je m'étois réduit pour elle, la rendoit si tendre & si passionnée, si attentive aussi à mes plus legers besoins, que c'étoit entre elle & moi une perpétuelle émulation de services & d'amour. Je ne regrettois point l'Europe. Au contraire, plus nous avançons vers l'Amerique, plus je sentois mon cœur s'élargir, & devenir tranquile; si j'eusse pû m'assurer de n'y manquer des nécessités absolües de la vie, j'aurois remercié la fortune d'avoir donné un tour si favorable à nos malheurs.

Après une navigation de deux mois nous abordâmes enfin au rivage désiré. Le país ne nous offrit rien d'agréable à la première vûë. C'étoient des campagnes stériles, & inhabitées, où l'on voëit à peine quelques roseaux & quelques arbres dépouillés par le vent. Nulle trace d'hommes, ni d'animaux. Cependant le Capitaine aiant fait décharger quelques pièces de nôtre artillerie, nous ne fûmes pas long - tems sans appercevoir une troupe de Citoïens du nouvel Orleans, qui s'approchèrent de nous avec de vives marques de joie. Nous n'avions pas découvert la ville. Elle est cachée de ce côté-là  
par

par une petite colline. Nous fûmes reçus comme des gens descendus du Ciel. Ces pauvres habitans s'empressoient pour nous faire mille questions sur l'état de la France, & sur les différentes Provinces où ils étoient nés. Ils nous embrassoient comme leurs frères, & comme de chers compagnons qui venoient partager leur misère & leur solitude. Nous primes le chemin de la ville avec eux; mais nous fûmes surpris de découvrir en avançant, que ce qu'on nous avoit vanté jusqu'alors comme une bonne ville, n'étoit qu'un assemblage de quelques pauvres cabannes; Elles étoient habitées par cinq ou six cens personnes. La maison du Gouverneur nous parut un peu distinguée par sa hauteur, & par sa situation. Elle est défendue par quelques ouvrages de terre, autour desquels régnent un large fossé.

Nous fûmes d'abord présentés à lui. Il s'entretint long-tems en secret avec le Capitaine, & revenant ensuite à nous, il considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étoient arrivées par le vaisseau. Elles étoient au nombre de trente, car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui y étoit à attendre la nôtre. Le Gouverneur les aiant long-tems examinées, fit appeler divers jeunes gens de la ville qui languissoient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, & le reste fut

fut tiré au fort. Il n'avoit point encore parlé à Manon ; mais lorsqu'il eut ordonné aux autres de se retirer, il nous fit demeurer elle & moi. J'apprens du Capitaine, nous dit-il, que vous êtes mariés & qu'il vous a reconnus sur la route pour deux personnes d'esprit & de mérite. Je n'entre point dans les raisons qui ont causé vôtre malheur ; mais s'il est vrai que vous aïés autant de sçavoir vivre que vôtre figure me le promet, je n'épargnerai rien pour adoucir vôtre sort, & vous contribuerez vous-mêmes à me faire trouver quelque agrément dans ce lieu sauvage & desert. Je lui répondis de la manière que je crus la plus propre à confirmer l'idée qu'il avoit de nous. Il donna quelques ordres pour nous faire avoir un logement dans la ville, & il nous retint à souper avec lui. Je lui trouvai beaucoup de politesse pour un chef de malheureux bannis. Il ne nous fit point de question en public sur le fond de nos aventures. La conversation fut générale, & malgré nôtre tristesse nous nous efforcâmes Manon & moi de contribuer à la rendre agréable.

Le soir il nous fit conduire au logement qu'on nous avoit préparé. Nous trouvâmes une miserable cabane composée de planches & de bouë, qui consistoit en deux chambres de plein-pied avec un grenier au-dessus. Il y avoit fait mettre deux ou trois chaïses, & quel.

quelques commodités nécessaires à la vie. Manon parut effrayée à la vûe d'une si triste demeure ; C'étoit pour moi qu'elle s'affligeoit beaucoup plus que pour elle-même. Elle s'assit, lorsque nous fûmes seuls, & elle se mit à pleurer amèrement. J'entrepris d'abord de la consoler ; mais lors qu'elle m'eut fait entendre que c'étoit moi seul qu'elle plaignoit, & qu'elle ne considéroit dans nos malheurs communs que ce que j'avois à souffrir, j'affectai de montrer assés de courage, & même assés de joie pour lui en inspirer. De quoi me plaindrois-je, lui dis je ? je possède tout ce que je désire. Vous m'aimés n'est ce pas ? quel autre bonheur me fuis je jamais proposé ? Laissons au Ciel le soin de nôtre fortune. Je ne la trouve pas si désespérée. Le Gouverneur est un homme civil, il nous a marqué de la consideration, il ne permettra pas que nous manquions du nécessaire. Pour ce qui regarde la pauvreté de nôtre cabanne, & la grossiereté de nos meubles, vous avés pû remarquer, qu'il y a peu de personnes ici qui paroissent mieux logées & mieux meublées que nous ; & puis tu es une Chimiste admirable, ajoutai-je en l'embrassant, tu transformes tout en or. Vous serés donc la plus riche personne de l'univers, me répondit-elle, car s'il n'y eut jamais d'amour tel que le vôtre, il est impossible aussi d'être aimé

aimé plus tendrement que vous l'êtes de moi. Je me rends justice, continua-t-elle. Je sens bien que je n'ai jamais mérité ce prodigieux attachement que vous avez pour moi. Je vous ai causé des chagrins, que vous n'avez pû me pardonner sans une bonté extrême. J'ai été légère & volage; & même en vous aimant éperduément comme j'ai toujours fait, je n'étois qu'une ingratitude. Mais vous ne sçauriez croire combien je suis changée. Mes larmes que vous avez vû couler si souvent depuis nôtre départ de France, n'ont pas eu une seule fois mes malheurs pour objet. J'ai cessé de les sentir aussi-tôt que vous avez commencé à les partager. Je n'ai pleuré que de tendresse & de compassion pour vous. Je ne me console point d'avoir pû vous chagriner un moment dans ma vie. Je ne cesse point de me reprocher mes inconstances, & de m'attendrir en admirant de quoi l'amour vous a rendu capable pour une malheureuse, qui n'en étoit pas digne, & qui ne paieroit pas bien avec tout son sang, ajouta-t-elle avec une abondance de larmes, la moitié des peines qu'elle vous a causées. Ses pleurs, son discours, & le ton dont elle le prononça, firent sur moi une impression si étonnante, que je crus sentir une espèce de division dans mon ame. Pren garde, lui dis-je, pren garde, ma chère Manon, je n'ai point assés

de force pour supporter des marques si vives de ton affection ; je ne suis point accoutumé à ces excès de joie. O Dieu ! m'écriai-je, je ne vous demande plus rien ; je suis assuré du cœur de Manon, il est tel que je l'ai souhaité pour être heureux. Je ne puis plus cesser de l'être à présent. Voilà ma félicité bien établie. Elle l'est, reprit-elle, si vous la faites dépendre de moi ; & je sçais bien où je puis compter aussi de trouver toujours la mienne. Je me couchai avec ces charmantes idées, qui changèrent ma cabanne en un Palais digne du premier Roi du monde. L'Amérique me parut un lieu de délices après cela. C'est au nouvel Orleans qu'il faut venir, dis-fois - je souvent à Manon, quand on veut goûter les vraies douceurs de l'amour. C'est ici qu'on s'aime sans intérêt, sans jalousie, sans inconstance. Nos compatriotes y viennent chercher de l'or, ils ne s'imaginent pas que nous y avons trouvé des trésors bien plus estimables.

Nous cultivâmes soigneusement l'amitié du Gouverneur. Il eut la bonté quelques semaines après nôtre arrivée de me donner un petit emploi qui vint à vaquer dans le Fort ; quoiqu'il ne fût pas bien distingué, je l'acceptai comme une faveur du Ciel. Il me mettoit en état de vivre sans être à charge à personne. Je pris un valet pour  
moi,

moi, & une servante pour Manon. Nôtre petite fortune s'arrangea. J'étois réglé dans ma conduite. Manon ne l'étoit pas moins. Nous ne laissions point échaper l'occasion de rendre service & de faire du bien à nos Voisins; cette disposition officieuse, & la douceur de nos manières nous attirèrent la confiance & l'affection de toute la Colonie. Nous fûmes en peu de tems si considérés, que nous passions pour les premières personnes de la ville après le Gouverneur.

L'innocence de nos occupations, & la tranquillité où nous étions continuellement, servit à nous ramener peu à peu à l'esprit des idées de piété, & de religion. Manon n'avoit jamais été une fille impie; je n'étois pas non plus de ces libertins outrés, qui se font gloire d'ajouter l'irreligion à la dépravation des mœurs. L'amour & la jeunesse avoient causé tous nos désordres. L'expérience commençoit à nous tenir lieu d'âge; elle fit sur nous le même effet que les années. Nôs conversations, qui étoient toujours réfléchies, nous mirent insensiblement dans le goût d'un amour vertueux. Je fus le premier qui proposai ce changement à Manon; je connoissois les principes de son cœur. Elle étoit droite, & naturelle dans tous ses sentimens; qualité qui dispose toujours à la

vertu. Je lui fis comprendre, qu'il manquoit une chose à nôtre bonheur; c'est, lui dis-je, de la faire approuver du Ciel. Nous avons l'ame trop belle, & le cœur trop bien fait l'un & l'autre pour vivre volontairement dans le crime. Passe d'y avoir vécu en France, où il nous étoit également impossible de cesser de nous aimer, & de nous satisfaire par une voie légitime; mais en Amérique où nous ne dépendons que de nous-mêmes; où nous n'avons plus à ménager les loix arbitraires du rang, & de la bienfiance, où l'on nous croit même mariés; qui empêche que nous ne le soyons bientôt effectivement, & que nous ne sanctifions nôtre amour par des sermens que la Religion autorise? Pour moi, ajoûtai-je, je ne vous offre rien de nouveau en vous offrant mon cœur & ma main; mais je suis prêt à vous en renouveler le don au pied d'un Autel. Il me parut, que ce discours la pénétoit de joie. Croiriés-vous, me répondit-elle, que j'y ai pensé mille fois depuis que nous sommes en Amérique? La crainte de vous déplaire m'a fait renfermer ce désir dans mon cœur. Je n'ai point la présomption de vous solliciter à m'accorder la qualité de vôtre épouse. Ah! Manon, repliquai-je, tu la serois bientôt d'un Roi, si le Ciel m'avoit fait naître avec une couronne. Ne balançons plus. Nous  
n'avons

n'avons nul obstacle à appréhender. J'en veux parler dès aujourd'hui au Gouverneur, & lui avouër que nous l'avons trompé jusqu'à ce jour. Laissons craindre aux amans vulgaires, ajoutai-je, les chaînes indissolubles du mariage. Ils ne les craindroient pas, s'ils étoient assurés comme nous de porter toujours celles de l'amour. Je laissai Manon au comble de la joie après cette résolution.

Je suis persuadé qu'il n'y a point d'honnête homme au monde, qui n'eût approuvé mes vûes dans les circonstances où j'étois, c'est-à-dire, asservi fatalement à une passion que je ne pouvois vaincre, & combattu par des remords que je ne devois point étouffer. Mais se trouvera-t-il quelqu'un qui accuse mes plaintes d'injustice, si je gémiss de la rigueur du Ciel à rejeter un dessein que je n'avois formé que pour lui plaire. Hélas ! que dis-je, à le rejeter ? Il l'a puni comme un crime. Il m'avoit souffert avec patience lorsque je marchois aveuglément dans la route du vice ; & ses plus rudes châtimens m'étoient réservés, lorsque je commencerois à retourner à la vertu. Je crains de manquer de force pour achever le récit du plus funeste événement qui fut jamais.

J'allai chés le Gouverneur, comme j'en étois convenu avec Manon, pour le prier

de consentir à la cérémonie de nôtre mariage. Je me serois bien gardé d'en parler à lui, ni à personne, si j'eusse pû me promettre, que son Aumônier qui étoit alors le seul Frère de la ville, m'eût rendu ce service fans sa participation; mais n'osant esperer qu'il voulût s'engager au silence, j'avois pris le parti d'agir ouvertement. Le Gouverneur avoit un neveu nommé Synnelet, qui lui étoit extrêmement cher. C'étoit un homme de trente ans, brave, mais emporté & violent. Il n'étoit point marié. La beauté de Manon l'avoit touché dès nôtre arrivée, & les occasions sans nombre, qu'il avoit eu de la voir pendant neuf ou dix mois avoient tellement enflammé sa passion, qu'il se consumoit en secretes pour elle. Cependant comme il étoit persuadé avec son oncle & toute la ville, que j'étois réellement marié, il s'étoit rendu maître de son amour, jusqu'au point de n'en laisser rien appercevoir, & son zèle s'étoit même déclaré pour moi dans plusieurs occasions de me rendre service. Je le trouvai avec son oncle, lorsque j'arrivai dans le Fort. Je n'avois nulle raison qui m'obligeât à lui faire un secret de mon dessein; desorte que je ne fis point difficulté de m'expliquer en sa présence. Le Gouverneur m'écouta avec sa bonté ordinaire. Je lui racontai une partie de mon histoire qu'il

qu'il entendit avec plaisir; & lorsque je le priai d'assister à la cérémonie que je méditois, il eut la générosité de s'engager à faire toute la dépense de la fête. Je me retirai fort content.

Environ une heure après je vis entrer l'Aumônier chés moi. Je m'imaginois, qu'il venoit me donner quelques instructions sur mon mariage; mais après m'avoir salué froidement, il me déclara en deux mots, que Mr. le Gouverneur me défendoit d'y penser, & qu'il avoit d'autres vûes sur Manon. D'autres vûes sur Manon! lui dis-je avec un faiblessement de cœur; & quelles vûes donc, Mr. l'Aumônier? Il me répondit, que je n'ignorois pas, que Mr. le Gouverneur étoit le maître, que Manon aiant été envoyée de France pour la Colonie, c'étoit à lui à disposer d'elle; qu'il ne l'avoit pas fait jusqu'alors, parce qu'il la croïoit mariée; mais qu'aïant appris de moi-même, qu'elle ne l'étoit point, il jugeoit à propos de la donner à Mr. Synnelet qui en étoit amoureux. Ma vivacité l'emporta sur ma prudence. J'ordonnai fièrement à l'Aumônier de sortir de ma maison, en jurant que le Gouverneur, Synnelet, & toute la ville, n'oseroient porter la main sur mon épouse, ou ma maîtresse, comme ils voudroient l'appeller.

Je fis part aussitôt à Manon du funeste

message que je venois de recevoir. Nous jugeâmes que Synnelet avoit séduit l'esprit de son oncle depuis mon retour, & que c'étoit l'effet de quelque dessein médité depuis long-tems. Ils étoient les plus forts. Nous nous trouvions dans le nouvel Orleans comme au milieu de la mer; c'est-à-dire, séparés du reste du monde par des espaces immenses. Où fuir! dans un pais inconnu, désert, ou habité par des bêtes feroces, & par des Sauvages aussi barbares qu'elles. J'étois estimé dans la ville, mais je ne pouvois esperer d'éouvoir assés le peuple en ma faveur pour en esperer un secours proportionné au mal. Il eût fallu de l'argent, j'étois pauvre. D'ailleurs, le succès d'une émotion populaire étoit incertain, & si la fortune nous eût manqué, nôtre malheur seroit devenu sans remède. Je roulois toutes ces pensées dans ma tête, j'en communiquois une partie à Manon, j'en formois de nouvelles sans écouter sa réponse. Je prenois un parti, je le rejettois pour en prendre un autre. Je parlois seul, je répondois tout haut à mes pensées; enfin j'étois dans une agitation que je ne sçauois comparer à rien, parce qu'il n'y en eut jamais d'égale. Manon avoit les yeux sur moi, elle jugeoit par mon trouble de la grandeur du péril; & tremblant pour moi plus que pour elle-même,

me, cette tendre fille n'osoit pas même ouvrir la bouche pour m'exprimer sa crainte. Après une infinité de réflexions, je m'arrêtai à la résolution d'aller trouver le Gouverneur pour m'efforcer de le toucher par des considérations d'honneur, & par le souvenir de mon respect, & de son affection. Manon vouloit s'opposer à ma sortie. Elle me disoit en pleurant: Hélas! ils vont vous tuer, je ne vous reverrai plus que mort. Je veux mourir avant vous. J'eus besoin de quantité d'efforts pour la persuader de la nécessité où j'étois de sortir, & de celle qu'il y avoit pour elle de demeurer au logis. Je lui promis qu'elle me verroit de retour en un moment. Elle ignoroit, & moi aussi, que c'étoit sur elle-même que devoit tomber toute la colére du Ciel, & la rage de nos ennemis.

Je me rendis au Fort. Le Gouverneur étoit avec son Aumônier. Je m'abaissai pour le toucher à des soumissions, qui m'auroient fait mourir de honte, si je les eusse faites pour toute autre cause. Je le pris par tous les motifs qui doivent faire une impression certaine sur un cœur, qui n'est pas celui d'un Tigre feroce & cruel. Ce Barbare ne fit à mes plaintes, que deux réponses qu'il répéta cent fois; Manon, me dit-il, dépendoit de lui. Il avoit donné la parole de l'accorder à son neveu.

J'étois résolu de me moderer jusqu'à l'extrémité. Je me contentai de lui dire, que je le croïois trop de mes amis pour vouloir ma mort, à laquelle je consentirois plutôt qu'à la perte de ma maîtresse.

Je fus trop persuadé en sortant, que je n'avois rien à esperer de cet opiniâtre Vieillard, qui se feroit damné mille fois pour son neveu. Cependant je persistai dans le dessein d'user jusqu'à la fin de moderation; résolu, si l'on en venoit aux excès, de donner au nouvel Orleans une des plus sanglantes, & des plus horribles scènes que l'amour ait jamais produites. Je retournois chés moi en méditant sur ce projet; lorsque le fort, qui vouloit hâter ma ruine, me fit rencontrer Synnelet. Il lut dans mes yeux une partie de mes pensées. J'ai dit qu'il étoit brave; il vint à moi. Ne me cherchez-vous pas, me dit-il? Je connois que mes desseins vous offensent, & j'ai bien prévu, qu'il faudroit se couper la gorge avec vous. Allons voir qui sera le plus heureux. Je lui répondis qu'il avoit raison, & qu'il n'y avoit que ma mort qui pût finir nos differens. Nous nous écartâmes d'une certaine de pas hors de la ville. Nos épées se croisèrent, je le blessai, & je le désarmai presque en même tems. Il fut si enragé de son malheur, qu'il refusa de me demander la vie, & de  
renon<sup>ce</sup>

renoncer à Manon. J'avois peut-être droit de lui ôter tout d'un coup l'un, & l'autre ; mais un sang généreux ne se dément jamais. Je lui jettai son épée. Re commençons, lui dis-je, & songés que c'est sans quartier. Il m'attaqua avec une furie inexprimable. Je dois confesser, que je n'étois point fort dans les armes, n'ayant eu que trois mois de salle à Paris. L'amour conduisoit mon épée. Synnelet ne laissa pas de me percer le bras d'outre en outre ; mais je le pris sur le tems, & je lui fourrai un coup si vigoureux, qu'il tomba à mes pieds sans mouvement.

Malgré la joie que donne la victoire après un combat mortel, je réfléchis aussi-tôt sur les conséquences de cette mort. Il n'y avoit pour moi ni grace, ni délai de supplice à espérer. Connoissant comme je faisois la passion du Gouverneur pour son neveu, j'étois assuré que ma mort ne seroit pas différée d'une heure après la connoissance de la sienne. Quelque pressante que fut cette crainte, elle n'étoit pas la plus forte cause de mon inquiétude. Manon, l'intérêt de Manon, son péril, & la nécessité de la perdre, me troubloient jusqu'à répandre de l'obscurité sur mes yeux, & à m'empêcher de reconnoître le lieu où j'étois. Je regrettai le sort de Synnelet ; une promptte mort me sembloit le seul remède de mes peines. Cepen-

dant ce fut cette pensée même , qui me fit rappeler vivement mes esprits , & qui me rendit capable de prendre une résolution. Quoi ? je veux mourir , m'écriai-je , pour finir mes peines ? Il y en a donc que j'appréhende plus que la perte de ma chère Maîtresse ? ah ! souffrons toutes celles , auxquelles il faut m'exposer pour la secourir , & remettons à mourir après les avoir souffertes inutilement. Je repris le chemin de la ville. J'entrai chés moi , j'y trouvai Manon à demi morte de fraïeur , & d'inquiétude. Ma présence la ranima. Je ne pouvois lui cacher , ni même diminuer le terrible accident qui venoit de m'arriver. Elle tomba sans connoissance entre mes bras au récit de la mort de Synnelet & de ma blessure. J'employai plus d'un quart d'heure à lui faire retrouver le sentiment.

J'étois à demi mort moi-même. Je ne voïois pas le moindre jour à sa sûreté , ni à la mienne. Manon , que ferons-nous ? lui dis-je lors qu'elle eut repris un peu ses forces ? Hélas ! qu'allons-nous faire ? Il faut nécessairement que je m'éloigne. Voulés-vous demeurer dans la ville ? Ouï , demeurés y. Vous pouvés encore y être heureuse , & moi je vais loin de vous chercher la mort parmi les Sauvages , ou entre les griffes des bêtes ferores. Elle se leva malgré sa foiblesse , & elle me prit par la main pour me conduire

duire vers la porte. Fuiſons enſemble, me dit-elle, ne perdons pas un inſtant. Le corps de Synnelet peut avoir été trouvé par hazard, nous n'aurions pas le tems de nous éloigner de la ville; mais, chère Manon, repris-je tout éperdu, dites-moi donc où nous pouvons aller. Voiés-vous quelque reſſource? Ne vaut-il pas mieux que vous tâchiés de vivre ici ſans moi, & que je porte volontairement ma tête au Gouverneur? Cette propoſition ne fit qu'augmenter ſon ardeur à partir. Il fallut la ſuivre. J'eus encore aſſés de préſence d'eſprit en ſortant, pour prendre quelques liqueurs que j'avois dans ma chambre, & toutes les proviſions que je pus faire entrer dans mes poches, nous dîmes à nos Domeltiques, qui étoient dans la chambre voiſine, que nous partions pour la promenade du ſoir, nous avions cette coûtume tous les jours, & nous nous éloignâmes de la ville plus promptement que la délicateſſe de Manon ne ſembloit le permettre.

Quoique j'euffe été ſi irréſolu ſur le lieu de notre retraite, je ne laiſſois pas d'avoir deux eſpérances, ſans leſquelles j'aurois préféré la mort à l'incertitude de ce qui pouvoit arriver à Manon. J'avois acquis aſſés de connoiſſance du païs depuis près de dix mois que j'étois en Amérique, pour ne pas ignorer de quelle manière on appri-

voisoit les Sauvages. On pouvoit se mettre entre leurs mains sans courir à une mort certaine. J'avois même appris quelques mots de leur langue, & quelques-unes de leurs coutumes dans les diverses occasions que j'avois eues de les voir. Avec cette triste ressource j'en avois une autre du côté des Anglois, qui ont comme nous un établissement dans cette partie du nouveau monde; mais j'étois effrayé de l'éloignement. Nous avions à traverser pour aller chés eux de stériles campagnes de plusieurs journées de largeur, & quelques montagnes si hautes, & si escarpées que le chemin en paroïssoit difficile aux hommes les plus grossiers & les plus vigoureux. Je me flattois néanmoins que nous pourrions tirer parti de ces deux ressources; des Sauvages pour aider à nous conduire, & des Anglois pour nous recevoir dans leurs habitations.

Nous marchâmes aussi long-tems que le courage de Manon put la soutenir, c'est-à-dire, environ deux lieuës; car cette Amante incomparable refusa absolument de s'arrêter plutôt. Accablée enfin de lassitude, elle me confessa, qu'il lui étoit impossible d'avancer davantage. Il étoit déjà nuit. Nous nous assimes au milieu d'une vaste plaine, sans avoir pu trouver un arbre pour nous mettre à couvert. Son premier soin fut de changer le linge de ma blessure, qu'elle

qu'elle avoit pansée elle-même avant nôtre départ. Je m'opposai en vain à ses volontés. J'aurois achevé de l'accabler mortellement, si je lui eusse refusé la satisfaction de me croire à mon aise, & sans danger avant que de penser à sa propre conservation. Je me soumis durant quelques momens à ses desirs. Je reçus ses soins en silence, & avec honte; mais lors qu'elle eut satisfait sa tendresse, avec quelle ardeur la mienne ne prit-elle pas son tour! je me dépouillai de tous mes habits pour lui faire trouver la terre moins dure, en les mettant sous elle. Je la fis consentir malgré elle à me voir emploier à son usage tout ce que je pus imaginer de moins incommode. J'échauffai ses mains par mes baisers ardens & par la chaleur de mes soupirs. Je passai la nuit toute entière à veiller auprès d'elle, & à prier le Ciel de lui accorder un sommeil doux & paisible. O Dieu! que mes vœux étoient vifs & sincères; & par quel rigoureux jugement aviés vous résolu de ne les pas exaucer!

Pardonnés si j'acheve en peu de mots un récit qui me tuë. Je vous raconte un malheur, qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer, mais quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon ame semble se reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer.

Nous

Nous avions passé tranquillement une partie de la nuit. Je croïois ma chère maîtresse endormie, & je n'osois pousser le moindre souffle de crainte de troubler son sommeil. Je m'apperçus dès le point du jour, en touchant ses mains, qu'elle les avoit froides & tremblantes. Je les approchai de mon sein pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, & faisant un effort pour saisir les miennes; elle me dit d'une voix foible, qu'elle se croïoit à sa dernière heure. Je ne pris d'abord ses paroles que pour une expression ordinaire dans l'infortune, & je n'y répondis que par les tendres consolations que l'amour inspire. Mais ses soupirs fréquens, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuoit de tenir les miennes, me firent connoître que la fin de ses malheurs approchoit. N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentimens, ni que je vous rapporte ses dernières expressions. Je la perdis, je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expiroit, c'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal & déplorable moment.

Mon ame ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point sans doute assez rigoureusement puni. Il a voulu que j'aie trainé depuis une vie languissante, & misérable.

Je

Je renonce volontairement à en mener jamais une plus heureuse.

Je demurai deux jours & deux nuits avec la bouche attachée sur le visage & sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein étoit d'y mourir ; mais je fis réflexion au commencement du troisième jour, que son corps seroit exposé après mon trépas à devenir la pature des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, & d'attendre la mort sur sa fosse. J'étois déjà si proche de ma fin par l'affoiblissement que le jeûne & la douleur m'avoient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs que j'avois apportées. Je repris autant de force qu'il en falloit pour le triste office que j'allois exécuter. Il ne m'étoit pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvois. C'étoit une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse. J'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore auprès d'elle. Je la considèrai long-tems. Je ne pouvois me résoudre à fermer sa fosse. Enfin mes forces recom-

recommençant à s'affoiblir & craignant d'en manquer tout-à-fait avant la fin de mon entreprise , j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre tout ce qu'elle avoit porté de plus parfait & de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse , le visage tourné vers le sable , & fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais , j'invoquai le secours du Ciel, & j'attendis la mort avec impatience. Ce qui vous paroitra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère , il ne sortit point une larme de mes yeux , ni de soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étois, & le dessein déterminé demourir avoit coupé le cours à toutes les expressions du désespoir, & de la douleur ; aussi ne demurai-je point long-tems dans la posture où j'étois sur la fosse, sans perdre le peu de connoissance, & de sentiment qui me restoit.

Après ce que vous venez d'entendre , la conclusion de mon histoire est de si peu d'importance qu'elle ne mérite point la peine que vous voulez bien prendre à l'écouter. Le corps de Synnelet aiant été rapporté à la ville , & ses plaies visités avec soin , il se trouva non seulement qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas même reçu de blessure dangereuse. Il apprit à son oncle de quelle manière les choses s'étoient passées entre nous, & sa générosité le porta à pu-  
bliser

blier honnêtement les effets de la mienne. On me fit chercher aussi-tôt, & mon absence avec Manon me fit soupçonner d'avoir pris le parti de la fuite. Il étoit trop tard pour en voier sur mes traces; mais le lendemain, & les jours suivans furent employez à me poursuivre. On me trouva sans apparence de vie sur la fosse de Manon, & ceux qui me découvrirent en cet état me voiant presque nud, & sanglant de ma blessure, ne doutèrent point que je n'eusse été volé & assassiné. Ils me portèrent à la ville. Le mouvement du transport réveilla en moi quelque sentiment. Les soupirs que je pouffai en ouvrant les yeux, & en gémissant de me retrouver parmi les vivans firent connoître que j'étois encore en état de recevoir du secours. On m'en donna de trop heureux. Je ne laissai pas en arrivant d'être renfermé dans une étroite prison. Mon procès fut instruit, & comme Manon ne paroissoit point, on m'accusa de m'être défait d'elle par un mouvement de rage & de jalousie. Je racontai naturellement ma pitoyable aventure. Synnelet malgré les transports de douleur où ce récit le jetta, eut la générosité de solliciter ma grace. Il l'obtint. J'étois si foible qu'on fut obligé de me transporter de la prison dans mon lit, où je fus retenu pendant trois mois par une funeste maladie. Ma haine pour la vie ne diminueoit point. Fin-  
voqueis

voquois continuellement la mort, & je m'obstinai long-tems à rejeter tous les remèdes; mais le Ciel après m'avoir pour suivi avec tant de rigueur, avoit dessein de me rendre utiles mes malheurs & ses châtimens. Il m'éclaira des lumières de sa grace, & il m'inspira le dessein de retourner à lui par les voies de la pénitence. La tranquillité aiant commencé à renaître un peudans mon ame, ce changement fut suivi de près par ma guérison, je me livrai entièrement aux exercices de la pieté, & je continuai à remplir mon petit emploi; en attendant les vaisseaux de France qui vont une fois chaque année dans cette partie de l'Amérique. J'étois résolu de retourner dans ma patrie pour y réparer par une vie sage & régulière le scandale de ma conduite passée. Je pris soin de faire transporter le corps de machère maitresse dans un lieu honorable. Ce fut peu après cette cérémonie que me promenant seul un jour sur le rivage, je vis arriver un vaisseau que des affaires de commerce amenoient au Nouvel Orleans. J'étois attentif au débarquement de l'équipage. Je fus frappé d'une surprise excessive en reconnoissant Tiberge parmi ceux qui s'avançoient vers la ville. Ce fidèle ami me reconnut de loin malgré les changemens que la tristesse avoit fait sur mon visage. Il m'apprit, que l'unique motif de son voiage avoit été le dessein de

de me voir; & de m'engager à retourner en France; qu'ayant reçu la lettre que je lui avois écrite du Havre, il s'y étoit rendu en personne pour m'y rendre le service que je lui demandois; qu'il avoit ressenti la plus vive douleur en apprenant mon départ, & qu'il fût parti sur le champ pour me suivre, s'il eût trouvé un vaisseau prêt à faire voile: qu'il en avoit cherché pendant plusieurs mois dans divers ports, & qu'en ayant enfin rencontré un à St. Malo qui alloit à Quebec, il s'y étoit embarqué dans l'espérance de se procurer de-là un passage facile au Nouvel Orleans; que le vaisseau Malouin ayant été pris en chemin par des Corsaires Espagnols, & conduit dans une de leurs Iles, il s'étoit échapé par adresse. & qu'après diverses courses, il avoit trouvé l'occasion du vaisseau qui venoit d'arriver pour se rendre heureusement auprès de moi.

Je ne pouvois marquer trop de reconnoissance pour un ami si généreux & si constant. Je le conduisis chés moi Je le rendis le maître de tout ce que je possédois. Je lui appris tout ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ de France, & pour lui causer une joie à laquelle il ne s'attendoit pas, je lui déclarai que les semences de vertu qu'il avoit jettées autrefois dans mon cœur, commençoient à produire des fruits dont il seroit satisfait. Il me protesta qu'une si heureuse nouvelle le dédom-

dédommageoit pleinement de toutes les traverses de son voiage.

Nous avons passé quelques mois ensemble au Nouvel Orleans pour attendre l'arrivée des vaisseaux de France; & nous étant enfin mis en mer, nous primes terre, il y a quinze jours, au Havre de Grace. J'écrivis à ma famille en arrivant. J'ai appris par la réponse de mon frère aîné, la triste nouvelle de la mort de mon père. Le vent étant favorable pour Calais, je me suis embarqué aussi-tôt dans le dessein de me rendre auprès de cette ville chez un Gentilhomme de mes parens, où mon frère m'écrit qu'il ne manquera pas de se trouver.

*Fin du Tome VII. & dernier.*







109462

(617)

**ULB Halle**  
006 302 548

3



R









B.I.G.

Farbkarte #13

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

MEMOIRES  
ET  
AVANTURES  
D'UN HOMME  
DE QUALITÉ,  
Qui s'est retiré du monde.  
TOME SEPTIEME.



Suivant la Copie de PARIS,

Chés, EMANUEL TOURNEISEN,  
M DCCCLXVI.

inches  
Centimetres

